LE BILATERALISME

Introduction

1. LE BALANCEMENT DES GESTES (ou balancement sémantique)

1.1 Le balancement des phases

1.1.1 La bilatéralisation des choses

1.1.2 La polarisation de l'espace

1.1.3 La numération de l'espace

1.2 Le balancement des propositions

1.2.1 Les schèmes rythmiques binaires

1.2.2 Les schèmes rythmiques ternaires

1.2.3 Le schème rythmique, unité d'expression

1.3 Le balancement des schèmes rythmiques

1.3.1 Le parallélisme

1.3.2 La symétrie

1.3.3 La bilatéralisation

2. LE BALANCEMENT DU CORPS (ou balancement rythmique)

2.1 Le balancement rythmo-phasique

2.1.1 Un balancement homorythmique

2.1.2 Un balancement dynamogène

2.1.3 Un balancement mnémonique

2.2 Le balancement rythmo-propositionnel

2.2.1 Le balancement binaire

2.2.2 Le balancement ternaire

2.2.3 Le balancement rythmo-typographique

2.3 Les balancements ethniques

2.3.1 Le Joug

2.3.2 Le Fardeau

2.3.3 La Berceuse

3. LE BALANCEMENT DE LA PENSÉE (ou balancement cognitif)

3.1 Le balancement avant-arrière de l'intussusception

3.1.1 Le balancement extérieur-intérieur

3.1.2 Le balancement jeu-rejeu

3.1.3 Les deux « pieds » de l'intussusception

3.2 Le balancement droite-gauche de l'intellection

3.2.1 La prise de conscience

3.2.2 La conceptualisation

3.2.3 La transposition

3.2.4 Les deux « mains » de l'intellection

3.3 Le balancement haut-bas de l'inspiration

3.4 Le retour au centre

Introduction

Qu'est-ce que le bilatéralisme ? C'est la loi anthropologique et universelle du balancement: balancement du corps, balancement des gestes corporels-manuels, balancement du geste laryngo-buccal, balancement de la pensée.

« L'observation poussée plus avant nous a montré que l'homme n'était pas [dans] un écoulement continu, régulier, mais […] dans un écoulement bilatéral.

« C'est extrêmement curieux de voir que la pensée humaine ne suit pas ce cours régulier des battements de son cœur ou des expirations et inspirations de ses poumons. C'est qu'en effet, […] nous recevons les choses suivant notre conformation et nous sommes, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, des êtres bipartites. Et de même que nous recevons les choses d'une façon bipartite, nous les redonnons aux autres bilatéralement. Si bien que nous nous apercevons que les choses s'écoulent en nous, mais en se balançant. Et lorsque nous allons surprendre la pensée humaine qui [semble ne rien connaître] de ce balancement, cette pensée humaine qui, jusqu'en ces derniers temps, était considérée parfaite lorsqu'elle se mettait à faire des graphies noires sur blanc, nous allons voir qu'au lieu d'avoir cet écoulement parfait, cet écoulement régulier, nous allons trouver de bizarres formules qui vont s'en aller par deux ou trois. Nous aurons toujours nos formules composées d'un agent agissant sur un agi, mais toujours nous sentons curieusement que la pensée se berce en nous. » [1]

Avec Marcel Jousse, commençons par observer l'homme face à cet univers qui l'entoure.

Se mettre debout

Tout d'abord, face au Cosmos qui l'entoure et qui l'envahit de toutes parts, l'Anthropos a ce premier geste essentiel et caractéristique: se mettre debout. Être debout est, en effet, le geste caractéristique de l'Anthropos: même l'anthropoïde n'a pas cette capacité de verticalisation totale. L'Anthropos est le seul être du règne animal à se tenir vraiment debout, sur ses deux jambes.

Se mettre debout, c'est pour l'Anthropos se rendre libre et totalement maître de ses mécanismes enregistreurs. C'est aussi avoir à sa disposition tous ses moyens de rejeu, en particulier ses mains si finement rythmo-mimeuses.

« J'ai besoin d'être debout pour rejouer toutes les choses, les choses qui sont toujours des Interactions. Voilà pourquoi, les Appreneurs, dans le milieu paysan et dans le milieu galiléen singulièrement, sont toujours debout. On les compare aux cèdres du Liban, on les compare aux palmiers, on les compare aux surgeons de vigne. » [2]

« Qu'est-ce qu'être debout ? C'est être libre ! Ah, quand je suis debout, je puis remuer, je puis aller de droite et de gauche, tous mes membres, tous les mimèmes sont là à ma disposition, prêts à jaillir. si j'étais couché, si j'étais assis, si j'étais crispé sur un porte-plume, comment voulez-vous que je puisse être libre ?...

« ... Etre normal, c'est-à-dire debout, libre, global. Il faut que tout soit prêt à fonctionner. Il faut que vos pieds, il faut que vos genoux, il faut que toute votre mécanique soit apte à globaliser. » [3]

« L'Homme normal n'est pas un être assis. Son unicité, c'est d'être debout. C'est pourquoi, lorsqu'il fait cette chose admirable: la Récitation, il se tient debout. Etre debout, c'est aussi la liberté, car vous avez la possibilité de jouer avec tous vos gestes. Et, du même coup, c'est la potentialité. » [4]

Le haut et le bas

Mais en se mettant debout, l'Anthropos découvre un premier axe de son corps: l'axe

[1] Marcel JOUSSE*, Sorbonne*, 8 mars 1934, 12ème cours, *La création des rythmes*, pp. 220 – 221.
[2] Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 21 février 1952, 7ème cours, *L'anthropologie du mimisme et le rythme oral,* p. 153.
[3] Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 13 mars 1952, 10ème cours, *L'anthropologie du mimisme et la télévision,* p. 241.
[4] Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 22 janvier 1944, cité dans *Mémoire vivante*, Gabrielle BARON, Le Centurion, p. 278.

haut-bas. Il élève le regard et les mains: il crée la hauteur. Il abaisse son regard, son corps et ses mains: il crée le bas.

Cet axe haut-bas joue un rôle très important dans certaines religions. Beaucoup de cultures traditionnelles, ont la conviction profonde qu'il existe deux mondes: un monde d'En Haut et un monde d'En Bas et que la vocation profonde de l'homme s'exprime tout entière dans cette verticalité qui constitue un lien entre le haut et le bas. L'homme est celui qui est fait pour accéder à la connaissance du monde d'En Haut à travers la connaissance du monde d'En Bas.

Nous retrouvons cette destinée universelle de l'homme, dans le geste caractéristique et symbolique que nous fait faire Marcel Jousse, dans la récitation rythmo-pédagogique, pour désigner l'homme : l'homme est l'être qui se dresse, et qui, en se dressant, s'appuie sur le Monde d'En Bas afin d'accéder à la connaissance du Monde d'En Haut.

Se mettre en marche

Une fois debout, le second geste de l'Anthropos est de se mettre en marche, pour aller à la rencontre de ce Cosmos qui s'offre à ses investigations. Mais a-t-on assez remarqué que la marche de l'Anthropos est fondamentalement un mécanisme balancé, balancement du corps par déplacement alternatif du poids sur un pied puis sur l'autre, balancement pendulaire des bras, pour réaliser l'équilibration de l'Anthropos en déplacement.

Cette marche balancée, souple et équilibrée, par appui alternatif sur un pied puis sur un autre, est également caractéristique de l'Anthropos. L'anthropoïde, qui est l'animal anatomiquement le plus proche de l'Anthropos, ne marche pas en se balançant vraiment. Il se propulse en avant en s'aidant alternativement de ses pattes arrière et de ses pattes avant.

Depuis longtemps déjà, de grands pédagogues avaient remarqué l'influence de la marche physique sur la démarche intellectuelle de l'Anthropos:

« L'éducation musculaire telle que l'a établie Séguin commence par des exercices de marche. A lire cet éducateur de génie, qui avait entrepris de rééduquer des enfants anormaux et retardés, on dirait que la conscience prend son appui sur la plante des pieds ! Est-il possible, se demande-t-il que la démarche ait une si grande influence sur le développement intellectuel et même sur celui de la conscience morale ? Il n'y a qu'à en faire l'expérience avec des enfants, alors l'étonnement fait place à la conviction. Pour accomplir sa destinée d'homme et pour marcher dans les voies de l'esprit, il est nécessaire de commencer par mettre correctement un pied devant l'autre sur la terre. » [5]

Ce que les pédagogues avaient pressenti sans pouvoir l'expliquer, Marcel Jousse nous en livre le secret. Marche physique et démarche intellectuelle sont liées parce qu'elles sont toutes deux balancement et que le balancement de la marche physique facilite le balancement de la démarche intellectuelle. C'est ce que toutes les grandes traditions ont compris d'instinct et utilisé de façon géniale: pour connaître, mémoriser, transmettre, l'Anthropos doit se balancer.

Et lui aussi, en soulignant l'importance de ce balancement pour le développement intellectuel nous signale les conséquences dramatiques qu'entraînerait toute inhibition de ce balancement, comme c'est malheureusement le cas de notre pédagogie habituelle que Marcel Jousse qualifie de « pédagogie de cul-de-jatte »:

« La veille de Noël, je descendais l'avenue Mozart lorsque je vis, à deux mètres devant moi, un mutilé de la dernière guerre. Il n'avait plus qu'une jambe et il marchait, ou plus exactement, se transportait avec des béquilles. Réceptif comme je le suis aux gestes humains, il s'est passé en moi un malaise, non seulement par compassion, mais pourrais-je dire, par ambulation. Qu'est-ce, en effet, que la démarche humaine ? C'est ce balancement bilatéral de droite et de gauche. Qu'est-ce que le « transport » de ce mutilé ? Juste l'inverse. Il avait ses deux béquilles et il se faisait « sauter » si j'ose dire. Je suis certain que cette mutilation doit

[5] Hélène LUBIENSKA DE LENVAL, *L'Éducation de l'homme conscient*, Spes, 1956, p. 30.

influer profondément sur toutes les marches, disons mieux, sur toutes les démarches, sur tous les comportements de cet homme ainsi handicapé.

« Me permettra-t-on ici, comme toujours, de penser à l'enfant, cette fraîcheur vivante en puissance d'univers ? Je crois que nous pouvons assister à quelque chose, je ne dis pas d'identique mais d'analogue quand nous regardons nos enfants qu'on fait asseoir des journées entières et qui écrivent, qui font, diriez-vous, des devoirs de style ! Ces enfants bien équilibrés, débordant de mimèmes bilatéraux, qui peuvent jouer librement de tous leurs muscles, vous les mettez dans cette position recroquevillée depuis l'âge de quatre ans, jusqu'à quel âge ? Se rend-on compte suffisamment de la mutilation qu'on impose ainsi à des êtres jeunes, normaux, explosifs, qui peu à peu se ratatinent jusqu'à n'avoir plus qu'un seul geste : la main crispée sur le cahier d'écriture? Ce n'est même pas le geste des deux béquilles. C'est la petite béquille du porte-plume qui sautille sur la page. Après une telle déformation, comment comprendre la grande loi du bilatéralisme omniprésent et qui éclate de toutes parts ? Comment n'y aurait-il pas des échappées terribles hors de ce « conformisme-déformisme » imposé au nom de la pédagogie ? C'est là que les psychiatres, disciples de l'anthropologie du geste, auront leur mot à dire.

« On prétend trop volontiers que c'est à force de victoire sur la nature qu'on arrive à se réaliser, voire à se dépasser. Je ne le crois pas. Je crois qu'il y a un tréfonds fondamental qui, une fois banni, amène des démontages. On a dit, ces temps derniers, que les maladies mentales prennent, chez nous, une intensité et une extension effroyables. Cet anormal est normal. On ne peut pas infliger impunément à l'organisme humain des contre-lois comme celles que nous lui infligeons. L'être humain n'est pas une chose juxtaposée mais une vie organisée et logicisée. Comment définir la logique humaine? Je dirais : la logique, ce sont les gestes du cosmos jouant dans les gestes de l'anthropos équilibré.

« Le style, c'est l'homme. Ce n'est pas le rond de cuir et le papyrovore. C'est l'être tout entier s'exprimant en exprimant le monde. » [6]

L'avant et l'arrière

Cette marche fait découvrir à l'Anthropos, un autre axe de son corps: l'axe avant-arrière. Mais cette marche s'opère, à la fois, dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace, en quittant le lieu où il se trouve pour aller vers le lieu à découvrir. Dans le temps, en quittant le moment qu'il vit pour aller vers l'instant qui suit.

Mais pour se repérer dans cet espace qu'il parcourt, l'Anthropos a besoin d'une boussole naturelle. C'est la raison pour laquelle dans toutes les cultures traditionnelles, l'Anthropos se tourne vers l'orient. C'est aussi la raison pour laquelle, dans ces cultures, c'est le même mot qui désigne, à la fois, l'orient et l'avant.

Tendre les mains

Après s'être mis debout et s'être mis en marche, l'Anthropos fait un troisième geste: il étend la main. C'est le premier et presque l'unique geste que fait le petit enfant, dès les premiers jours qui suivent sa naissance: étendre les mains pour saisir l'univers qui l'entoure. C'est aussi le geste de l'Hommesse, face à l'Arbre de la Science du bon et du mauvais:

« Elle prit de son fruit
et elle en mangea.
Elle en donna aussi à son homme avec elle
et il en mangea. »
(Gn 3, 6)

Ce que nous retrouvons ici, c'est le globalisme de l'Anthropos. L'Anthropos va au réel avec tout son corps: avec non seulement ses yeux, ses oreilles, son nez, sa langue, mais aussi avec ses pieds et avec ses mains. Or précisément, il est intéressant de remarquer que ces organes de perception et de préhension sont doubles, avec une droite et une gauche: un œil droit et un œil gauche, une oreille droite et une oreille gauche, une narine droite et une narine gauche. Les

[6] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 215- 216.

neurosciences nous ont fait découvrir que nous avions deux cerveaux: le droit et le gauche.

La structure corporelle comporte donc un troisième axe: l'axe droite-gauche et l'homme, pour explorer, connaître et dominer l'univers, va se servir de sa droite et de sa gauche.

Observons-le dans quelques activités essentielles.

Le geste de la pesée

Un geste fondamental que l'Anthropos accomplit dans sa saisie de l'univers, c'est le geste de la pesée, celui qui consiste à prendre dans sa main, une chose, et en prendre une autre, dans l'autre, pour les soupeser et les comparer.

Le partage pour le portage

Lorsqu'il s'agit de soulever une charge ou objet encombrant, l'homme aura tendance à le partager suivant cet axe droite-gauche, pour le porter plus facilement. C'est ce que Marcel Jousse appelle *le partage pour le portage:*

« Que fait l'enfant qui porte un long pain ? Il le rompt en deux morceaux pour le porter plus facilement et n'en rien perdre.

« La plupart du temps, le paysan ne va pas au puits avec un seul seau, même s'il n'en a besoin que d'un. Si vous lui en demandiez la raison, il vous ferait une réponse qui pourrait se mettre dans une formule chère à mon maître Pierre Janet : « Je fais cela pour faciliter le portage ».

« De même, voyez une fermière qui porte le lait, ayant de chaque côté ses deux « laitières » comme on dit dans la Sarthe et qui s'en va, balançant son portage. Il est évident qu'elle ira beaucoup plus loin sans fatigue en portant ses deux « laitières » équilibrées qu'en en portant une seule d'un côté. Le système corporel total fatigue beaucoup moins si on fait travailler alternativement les deux côtés. Nous avons alors l'équilibre de l'énergie. Et ceci jouera dans toute espèce d'interactions. Regardez un paysan qui doit porter un demi-sac de blé. Il va s'arranger à le séparer. Le fermant à son extrémité, il va en glisser la moitié d'un côté, la moitié de l'autre et il va le porter ainsi, équilibrant sa charge. Nous sommes bien trop « intellectuels », dans la plus mauvaise acception du terme, et le travail humain, si lourd de sens, ne nous intéresse plus.

« Il nous faudrait voir fonctionner tous les outils de portage crées par l'homme pour équilibrer ses fardeaux et partager son effort. Tel le long fléau de bambou chinois, équilibré sur l'épaule, etc. » [7]

L'équilibre de l'outil

« Nous sommes ainsi faits, nous paysans, que nous voulons trouver en face de nous un équilibre à notre propre équilibre. De là, pour labourer la terre, ces deux mancherons de la charrue, avec la poignée de droite et la poignée de gauche. Et dans les anciennes fermes, ces grands paniers de viorne qu'on appelle des « resses » dans lesquels nous emportons, à deux bras et à bras le corps, du bon réel. De là l'horreur du paysan pour les prétendus « objets d'art » où tout est tordu, déséquilibré, où tout part en dissidence. » [8]

L'équilibre dans l'art

« Le bilatéralisme humain a infligé sa loi à l'équilibre de la composition statique. On a essayé, à certains moments, de jouer de la dissymétrie. Mais si celle-ci ne rentre pas dans une certaine loi de symétrie voilée, l'œuvre est choquante. Elle est pour nous halètement. On ne respire pas bien devant une œuvre déséquilibrée. Les grands artistes l'on bien senti. Dans les sculptures, nous trouverons toujours des attitudes équilibrées. Dès qu'il y a inclinaison du corps en avant, il y a un bras qui se tend pour faire naître l'équilibre. Il est intéressant de voir combien, malgré nous, nous sommes obligés d'obéir à cette loi anthropologique du bilatéralisme. Nous n'avons qu'à regarder un sculpteur ou un peintre devant leur œuvre. Ils ont un certain mouvement oscillant. C'est qu'ils jouent leur bilatéralisme, non seulement dans leurs muscles à l'état microscopique, mais jusque dans leurs gestes macroscopiques, tellement ils sentent que cette oscillation va leur permettre de juger ce qu'ils ne pourraient pas saisir dans un état moins dynamique. » [9]

[7] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 224-225.
[8] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 214.
[9] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 214.

L'écriture [10]

Aujourd'hui, nous n'écrivons plus qu'avec une seule main et nous avons entendu, plus haut, Marcel Jousse s'élever contre cette atrophie du geste bilatéral que l'acte d'écriture peut entraîner chez les enfants. Mais sait-on que cette manière d'écrire avec une seule main n'a pas toujours été celle de l'humanité ?

En effet, les anciens écrivaient en *boustrophédon*, c'est-à-dire comme un bœuf traçant un sillon, une ligne de droite à gauche, la ligne suivante de gauche à droite en inversant les lettres. Marcel Jousse appelle cela du « bilatéralisme axifuge » et il en trouve l'explication en affirmant que la première ligne s'écrivait avec une main et la ligne suivante avec l'autre main.

« Lorsque le beau mémoire de M. le Dr Morlaâs sur l'Ecriture en miroir aura paru, nous verrons pourquoi nous trouvons la direction de cette entrée (dans la lettre B qui représente une maison) soit à droite, soit à gauche. C'est que, quand on écrivait, on faisait comme un paysan qui laboure son sillon. On allait dans ce sens-là et quand on était arrivé là, on reprenait immédiatement comme on reprend avec le bœuf qui laboure. C'était cela qu'on appelle l'écriture en boustrophédon. Nous avons parlé longuement de cela avec M. le Dr Morlaâs au sujet d'une question connexe à notre mémoire sur le bilatéralisme. »[11]

La lutte

« Nous pourrions étudier le bilatéralisme dans le tout premier geste humain : la lutte. Dire que l'homme des cavernes avait à lutter contre les fauves est un euphémisme. L'homme eut d'abord à lutter, non pas contre l'animal, mais contre son prochain, contre son trop prochain : l'homme. *Homo homini lupus*. C'est avec l'autre homme qu'il eut à lutter.

« Le premier geste de lutte a été le geste des poings. Nos obus n'en sont que les prolongements beaucoup moins justes. Ils est beaucoup plus facile de donner un coup de poing normal à l'homme qui vous gêne, en recommençant avec l'autre bras, que d'essayer de toucher un ennemi à 50 kilomètres avec des mathématiques plus ou moins pures. C'est que l'outil marche en fonction de notre bilatéralisme.

« Si nous nous arrêtons sur ce point, et entre ces deux coups de poings, c'est qu'il faut centrer l'homme en le concentrant : une menace entre deux poings.

« Quand l'homme est debout, luttant avec les deux poings, il joue le geste bilatéral normal. » [12]

Mais il est intéressant de noter que, dans ce geste de la lutte, pour aussi bilatéral qu'il soit, les deux mains n'ont pas la même fonction: l'une attaque et l'autre protège. Est-ce un simple problème de tactique guerrière ou s'agit-il de quelque chose de plus profond dans l'homme ?

Le travail

Pour répondre à cette question, observons une autre activité fondamentale de l'homme: le travail.

Le premier outil de l'homme, ce sont ses mains. Il est également intéressant de remarquer que si le travail requiert généralement les deux mains, ces deux mains n'ont pas tout à fait le même usage. D'une part, l'homme a tendance à alterner l'usage de ses deux mains, en reposant l'une pendant qu'il se sert de l'autre:

« L'homme, en face des objets, se sert des outils mais son premier outil, c'est son corps. On a dit : « *Homo faber* ». Si l'homme est un faiseur d'outils, il commence d'abord à se faire lui-même outil. J'allais dire : *Homo faber ipse sui*. Nous sommes notre propre outil et les outils que nous allons créer ne seront que les prolongements de nos gestes.

« Aussi l'homme, obligé de se servir uniquement de son corps et de ses mains parce que privé d'outils, est infiniment plus adroit que celui qui utilise des machines perfectionnées. De là pourquoi ceux qu'on a appelés si longtemps des « sauvages » sont d'une adresse et d'une souplesse extraordinaires.

---

[10] cf. Marcel JOUSSE, *École d'Anthropobiologie*, 17 mars 1948, 11ème cours, *Le bilatéralisme humain,* p. 247.
[11] Marcel JOUSSE, Sorbonne, 22 janvier 1942, 6ème cours, *La science des mots sans les choses,* p. 80.
[12] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974 , p. 211.

« Lorsque l'homme se trouve en face du réel, il se mesure avec lui en le mesurant à soi. Il se jauge et calcule son geste en fonction de l'effort qu'il aura à donner. De là pourquoi, si nous regardons un certain nombre de gestes-outils (qui ne sont pas encore des machines-outils) nous voyons que l'un des premiers de ces gestes-outils, c'est le geste du bilatéralisme. L'homme donne à droite, et il donne à gauche.

...

« Il est physiologiquement normal de laisser reposer sa main droite pendant quelques instants et puis de reposer sa main gauche, de façon à avoir une précieuse et épargneuse désintoxication de la fatigue. C'est tout le problème du Taylorisme. Taylor a simplement et donc profondément compris que le rythme bilatéral peut permettre un travail beaucoup plus rapide et moins fatiguant. » [13]

Mais d'autre part, une observation plus poussée nous permet de remarquer que les deux mains n'ont pas la même fonction. Il y a, dans l'utilisation des mains, une exigence de globalité qui demande à l'homme de faire intervenir toutes ses potentialités.

Paul Feller nous fait sentir cette globalité de l'homme à travers la prise en main de l'instrument et son utilisation comme outil. Ce jésuite a consacré toute sa vie à recueillir des outils et à en étudier le fonctionnement et leur influence sur l'ouvrier. Le maniement de l'outil est, pour lui, un moyen extrêmement puissant d'unir en soi le féminin et le masculin qui est en tout humain. Le féminin de l'homme est mis en œuvre par la *sensation* de l'instrument qui fait *entrer* l'information et le masculin de l'homme est mis en œuvre par la *volonté* qui en *sortant* de l'homme transforme l'instrument en outil.

« Si, comme l'écrit Simondon, entre l'Homme et la Matière, outil et instrument véhiculent de lui à elle et réciproquement soit une volonté soit une information, si, comme il ajoute, l'outil peut devenir instrument et inversement, alors conscience peut être prise, au dedans de ce bipolarisme, d'une *unité.* Car, si peut être inversé le sens qui fait *entrer* par l'instrument l'information et *sortir* par l'outil la volonté, c'est que le circuit se boucle dans l'unité. *Le moment de l'inversion* est le temps fort de cette prise de conscience: par exemple, lorsque ayant au travers des tenailles *senti* poser le fer sur l'enclume, je le tourne *à volonté* sur son arête. En faisant de l'instrument un outil, j'ai l'intuition de l'unité de ma personne.

« Je n'ai pas deux mains, l'une qui veut, l'autre qui est infirme; j'ai, non pas deux bras, mais deux moitiés de corps qui sont, à un moment donné, l'une *masculine,* l'autre *féminine.* Et il est en mon corps un lieu qui se défait et qui se refait sans cesse, *l'équilibre* entre le masculin et le féminin. Appelons ce lieu le cœur.

« Pour expérimenter, éprouver, *sentir* cette unité de mon être dans l'équilibre du masculin et du féminin, je dois, comme l'on dit, *avoir les pieds sur terre;* et du même coup l'enclume sur quoi je forge doit être établie en la même terre; c'est-à-dire que se vit d'un même coup le cycle par les deux bras et le cycle à la terre par les quatre membres. Par les pieds, j'apprends tout l'univers. L'émotion forgeronne serait intuition de l'unité.

à Gaston Bachelard. » [14]

Une main masculine et une main féminine, c'est ce que nous révèle merveilleusement Rembrandt, dans son tableau *Le retour du prodigue.*

« Nos mains nous disent autant que nos visages, avec peut-être moins d'apprêt, plus de maladresse, plus aussi d'ostensible vérité: il faut avoir vu de vieilles personnes, surtout si on les aime, retentir au toucher, *voir* avec leurs mains. Toute une part de cette *clair-voyance* qui demeure un des miracles de l'amour passe par les mains. Elles sont ici les yeux du Père, l'autre visage de son amour. Et comme de tout amour visage double: masculin et féminin.

« Une main de femme et une main d'homme. La droite (à gauche sur la toile) est longue et fine: belle coulée de main, sœur jumelle de celle, instante et légère, de la *Fiancée juive*. L'autre trapue, plus épaisse et plus rude, comme sont aussi des mains d'homme. » [15]

---

[13] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 210-211.
[14] Paul FELLER, *Outils sous le signe de l'unité, notes pour éclairer cette notion,* 23 mars 1971.
[15] Paul BAUDIQUEY, *Rembrandt, le retour du Prodigue,* Mame, 1995, p. 56.

Or on sait que chacune de nos deux mains est en relation plus prépondérante avec une partie du cerveau:

« Le bilatéralisme va jouer quelquefois avec prépondérance du cerveau gauche sur la main, le côté et le pied droits, quelquefois avec prépondérance du cerveau droit sur la main, le côté et le pied gauches. » [16]

De là, à penser que nous avons un cerveau masculin et un cerveau féminin, est une possibilité à envisager. Les neurosciences nous apportent, dans ce domaine, des remarques très intéressantes, en constatant que le fonctionnement de ces deux cerveaux n'est pas équivalent.

Voici un tableau comparatif du fonctionnement des deux hémisphères:

« **COMPARAISON ENTRE LES DEUX HÉMISPHÈRES**

Pour une part, les deux hémisphères s'opposent et se complètent, analyse et synthèse, langage et pensée non verbale, raison et intuition. De nombreux auteurs ont établi ces dualités. Voici quelques exemples.

COMPARAISON DES CARACTÉRISTIQUES MODALES DES HÉMISPHÈRES DROIT ET GAUCHE [17]

GAUCHE	DROIT
Verbal: Utilisant les mots pour nommer, décrire, définir.	*Non verbal:* Conscience des choses, mais connexion minimale avec les mots. Donne le ton à la voix (stimulation verbale).
Analytique: Découvrant les choses étape par étape et élément par élément.	*Synthétique:* Plaçant les choses ensemble pour former des touts.
Symbolique: Utilisant un symbole pour remplacer une chose.	*Concret:* Rattaché avec les choses comme elles sont au moment présent.
Abstrait: Extrayant une information et s'en servant pour représenter le tout.	*Analogique:* Voyant les liens entre les choses, comprenant les métaphores.
Temporel: Gardant la trace du temps, organisant les choses séquentiellement et les exécutant dans l'ordre.	*Atemporel:* Aucun sens du temps.
Rationnel: Tirant des conclusions fondées sur des faits et un raisonnement.	*Non rationnel:* N'a pas besoin de faits et de raisonnements; propension à ne pas juger.
Numérique ou digital: Utilisant les nombres et leur mode d'emploi.	*Spatial:* Voyant où les choses sont en relation avec d'autres et comment les parties forment en tout.
Logique: Tirant des conclusions fondées sur sur une organisation logique.	*Intuitif:* Procédant par bonds, à partir d'impressions, de sentiments, d'images visuelles, d'éléments d'information.
Linéaire: Pensant en termes d'idées reliées,	*Global:* Percevant des ensembles,

[16] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du geste*, Gallimard, 1974, p. 210.

[17] D'après Betty Edwards, *Drawing on the right side of the Brain,* Ed. J.-P. Tarcher, Los Angelès, 1979.

pensée convergente.	associations des parties, conclusions divergentes. »

Les caractéristiques de l'hémisphère droit semblent plutôt « féminines », tandis que les caractéristiques de l'hémisphère gauche semblent plutôt « masculines ».

Un rapprochement s'impose avec les intuitions de certaines traditions symboliques qui ont perçu depuis toujours que la droite et la gauche renvoyaient à la masculinité et à la féminité de tout être humain.

« Certains commentaires rabbiniques précisent que le premier homme (Adam) était non seulement androgyne mais était homme du côté droit et femme du côté gauche. Dieu l'a fendu en deux moitiés quand il les créa *homme ou femme*. » [18]

« Le Moyen-Âge chrétien n'a pas échappé à cette tradition, selon laquelle le côté gauche serait le côté femelle, par opposition au droit qui serait mâle. Etant femelle, la gauche est également nocturne et satanique, selon d'antiques préjugés, par opposition à la droite, diurne et divine. » [19]

« Dans la tradition chrétienne d'Occident, la droite possède un sens actif, la gauche est passive... Commentant le texte des Cantiques des Cantiques: « son bras gauche est sous ma tête et sa droite m'étreint », Guillaume de Saint-Thierry précise que la droite exprime la sagacité de la raison et s'exerce dans l'effort. La gauche, amie du repos, désigne la vie contemplative et la sagesse; elle se réalise dans la paix et le silence. Il ressort de tous ces exemples que, dans l'ensemble de la tradition occidentale, droit et gauche s'opposent identiquement comme mâle et femelle, actif et passif, jour et nuit, extroversion et introversion, activité et passivité, etc. » [20]

« En lingala, langue parlée principalement dans la république du Congo, on trouve déjà la trace d'une certaine idéologie dans la nomination de la droite et de la gauche: on nomme le côté droit du nom de l'époux, valorisé (mobali), tandis que le côté gauche porte le nom de la femme, péjorée (mwasi). » [21]

Conclusion

En fait l'Anthropos projette sur le Cosmos sa structure corporelle triplement bilatérale et différencie ainsi l'espace indifférencié qui l'entoure: désormais, il y a un avant et un arrière, il y a une droite et une gauche, il y a un haut et un bas, et il y a aussi un centre: l'Anthropos.

« Il faut le redire: notre univers n'a, en soi, aucune espèce de haut ni de bas, de droite ni de gauche, d'avant ni d'arrière. C'est un effrayant complexus d'énergie pelotonnée où tout interagit d'une façon absolument inconnue de nous. Si bien que les morsures que nous faisons actuellement sur l'atome se font avec les dents de l'algèbre, mais en dehors de tous les mécanismes jusqu'ici utilisés. Nous touchons là à une science des plus profondes et des plus inattendues.

« Cependant, attendue ou inattendue, nous ne pouvons aborder cette science que gestuellement et comme « à quatre pattes », avec nos membres dont le triple Bilatéralisme joue et crée anthropologiquement et ethniquement le Haut et le Bas, la Droite et la Gauche, l'Avant et l'Arrière.

« En venant au monde, le petit Anthropos élève ses mains et il crée la Hauteur. Il allonge ses pieds et il crée ce que les Palestiniens appellent la Basseur. Sans ce geste bilatéral du haut et du bas, cela n'aurait aucune espèce de sens. Mettez-vous à l'état de point mathématique sans étendue - ce qui est tout à fait admissible métaphysiquement - et vous n'auriez ni haut ni bas. » [22]

---

[18] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Laffont, 1982, p. 370.
[19] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Laffont, 1982, p. 370.
[20] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Laffont, 1982, p. 372.
[21] Louis-Jean CALVET, *La Tradition orale*, Que sais-je ? n° 2122, PUF, p. 56.
[22] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 208-209.

ni droite, ni gauche, ni avant, ni arrière, faut-il également ajouter.

Balancer le Réel entre avant et arrière, entre droite et gauche, entre haut et bas, semble être congénital à l'Anthropos pour explorer et découvrir le Cosmos, pour se laisser jouer par lui, pour le connaître et l'organiser, pour le rejouer et le modifier.

1. LE BALANCEMENT DES GESTES (ou balancement sémantique)

1.1 Le balancement des phases

1.1.1 La bilatéralisation des choses

Le balancement est d'autant plus nécessaire enfin que, curieusement, dans l'univers, toutes choses vont par deux, ainsi que nous en avertit par deux fois Sirac le sage, dans la Bible:

« Toutes les choses vont par deux, en vis-à-vis,
et il n'a rien fait de déficient.
Une chose souligne l'excellence de l'autre:
qui pourrait se lasser de contempler sa gloire ? »
(Si 42, 24-25)

« Contemple donc toutes les œuvres du Très Haut,
toutes vont par paires, en vis-à-vis. »
(Si 33, 15)

Et le Siracide de nous donner trois exemples:

« Vis-à-vis du mal, il y a le bien,
vis-à-vis de la mort, la vie.
Ainsi vis-à-vis de l'homme pieux,
le pécheur. »
(Si 33, 14)

« Le Saint Unique (béni soit-Il) dit à Israël : « Mes enfants, chacune des choses que j'ai créées dans l'univers est appariée, que ce soit le ciel et la terre, le soleil et la lune, ou Adam et Eve, par exemple, ou encore ce monde et le monde à venir. Mais moi, je suis seul et unique dans l'univers. ». »
(Dt R 2, 31) [23]

L'Anthropos, en incarnant le Réel dans les gestes de son corps, ne peut donc manquer d'y incarner aussi cette bilatéralisation des choses. Cette bilatéralisation des choses va donner naissance à ce que Jousse appelle les **phases-couples**, qui vont amener les propositions à se balancer par deux, exceptionnellement par trois. Ainsi une phase d'un geste propositionnel appellera une autre phase d'un autre geste propositionnel par association de phases.

« Ces associations qui, pour nous, sont des associations de mots, vont être des associations de phases de gestes propositionnels. J'insiste beaucoup sur cette chose-là, parce qu'en Israël le mot n'a jamais été senti comme séparé... mais les phases ont été senties comme séparées, non pas comme fragmentables mais dissociables...C'est une phase, cela fait partie d'un geste propositionnel et cette phase va se répercuter gestuellement dans cette autre phase du geste propositionnel parallèle. » [24]

Toutes les traditions orales apparient les phases soit pour des raisons naturelles: soleil-lune, nuit-jour, vie-mort, homme-femme, etc. ; soit pour des raisons culturelles, comme par exemple, en français: chien-chat, feu-flamme, œuf-bœuf, ...

Exemples de phases-couples du milieu ethnique palestinien

« Nous sommes sûrs que manger va se paralléliser avec boire, que pour paralléliser avec la chair, nous aurons le sang. Nous trouvons cela à chaque instant. Pour paralléliser avec les taureaux, dans les

[23] cf. COHEN, *Le Talmud*, Payot, 1976, p. 47.
[24] Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 13 mars 1934, 15ème cours, *Les schèmes rythmiques binaires et ternaires*, p. 341.

sacrifices, vous aurez à chaque instant « les taureaux et les boucs ». En effet, regardez dans la formulation que je vous donne vous avez :

Mangerai-je la chair des taureaux
et boirai-je le sang des boucs ? »[25]

Vérité et mensonge
« La **vérité** demeure,
le **mensonge** point ne demeure. »
(bab. Shabbat 104 a)

« Le **mensonge** est fréquent,
la **vérité** point n'est fréquente. »
(bab. Shabbat 104 a)

Pauvre et riche, chien et pourceau
« Nul n'est plus **pauvre** que le ***chien***,
nul n'est plus **riche** que le ***pourceau***. »
(bab. Shabbat 155 b)

Simple et prudent, colombe et serpent
« Ils sont **simples** comme des ***colombes***,
mais ils sont **prudents** comme des ***serpents***. »
(Shir Rabbah sur II, 14 32 b)

Terre et ciel
« Mes pères ont thésaurisé pour la **terre**,
et moi j'ai thésaurisé pour le **ciel**. »
(bab. Baba Batra 11a)

Nuit et jour
« Le **jour au jour** en publie le récit
et la **nuit à la nuit** transmet la connaissance. »
(Ps 19, 3)

« Tu ne craindras ni les terreurs de la **nuit**
ni la flèche qui vole de **jour**
ni la peste qui marche en la ténèbre
ni le fléau qui dévaste à midi. »
(Ps 91, 3-6)

Soir et matin
« Il y eut un **soir**
il y eut un **matin**:
jour Un. »
(Gn 1, 5)

Ville et campagne, entrées et sorties
« Béni seras-tu à la **ville**
et béni seras-tu à la **campagne**.
Bénies seront tes ***entrées***
bénies seront tes ***sorties***. »
(Dt 28, 3,6)

[25] Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 13 mars 1934, 15ème cours, *Les schèmes rythmiques binaires et ternaires*, p. 350.

Pensée et parole
« Aucune **pensée** ne lui échappe
aucune **parole** ne lui est cachée. »
(Si 42, 20)

Cette bilatéralisation des phases-couples va trouver une complicité dans la structure bilatérale de l'Anthropos. Nous avons vu que l'Anthropos possède une triple bilatéralité: avant-arrière, droite-gauche, haut-bas, et cette triple bilatéralité lui permet de différencier l'espace, comme nous le verrons plus loin.

Or précisément les phases-couples se répartissent dans cet espace différencié, soit pour des raisons spatiales, soit pour des raisons analogiques (comme nous le verrons aussi plus loin). Il y a en effet des choses qui sont en haut et d'autres qui sont en bas, des choses qui sont à droite et d'autres qui sont à gauche, des choses qui sont en avant et d'autres qui sont en arrière.

Or comme l'Anthropos est un être global qui connaît le Cosmos avec tout son corps et pas uniquement avec sa tête, qui exprime le Cosmos avec tout son corps et pas uniquement avec sa bouche, il ne peut manquer de rejouer ces phases-couples en les distribuant suivant cette triple bilatéralité.

« L'Anthropos ne s'exprime pas seulement avec sa bouche, mais avec son corps tout entier.

« C'est précisément parce que nous avons travaillé à fond le globalisme humain que nous avons été poussés à analyser le curieux phénomène du Bilatéralisme. Car l'expression humaine obéit à une discipline extraordinairement logique. Face au cosmos, c'est le corps tout entier de l'anthropos qui reçoit le réel et qui le balance avec son bilatéralisme structural.

« La loi la plus féconde que nous avons apportée, c'est cette loi du balancement des gestes interactionnels et son utilisation formulaire par la pensée humaine...

« ... Ce que nous avons remarqué comme spontanéité jaillissante dans l'anthropos vivant pour l'expression globale, nous pouvons le remarquer aussi bien pour le Bilatéralisme.

« En effet, qu'il le veuille ou non, l'homme est un être à deux battants, et quand il s'exprime globalement, il balance son expression suivant la conformité de son corps. La loi du mimisme ne peut se débiter que conformément à la structure humaine. De même qu'il marche en se balançant alternativement, ainsi l'homme s'exprime en se balançant alternativement.

« Si l'homme s'exprime en se balançant, c'est qu'il a deux côtés qui sont symétriques. Nous ne pourrons jamais nous échapper de cette loi vivante de l'organisme humain. » [26]

A un geste à droite correspondra un geste à gauche :

« Que ne sache ta gauche
ce que fait ta droite. »
(Mt 6, 3)

A un geste vers le haut correspondra un geste vers le bas :

« Et toi, Capharnaüm,
qui montes jusqu'aux cieux
jusqu'au shéol tu descendras. »
(Mt 11, 23)

A un geste vers l'avant correspondra un geste vers l'arrière:

« Vous ne les laissez pas y venir

[26] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 205-206.

et vous les en empêchez. »
(Mt 23, 13)

1.1.2 La polarisation de l'espace

Mais il est important de noter que l'anthropos fait plus que de structurer l'univers selon trois dimensions : il le polarise. En effet, force est de constater que pour l'Anthropos, la droite prédomine sur la gauche, le haut prédomine sur le bas, l'avant prédomine sur l'arrière. La géométrie à trois dimensions elle-même manifeste cette polarisation : dans un repère cartésien à 3 axes : x'x, y'y, z'z, les nombres positifs se trouvent à droite, en haut, devant.

D'où vient cette polarisation ? Elle a certainement des origines psycho-physiologiques : la droite et la gauche liées aux cerveaux gauche et droit, le haut et l'avant en relation avec la tête et le regard, l'homme est un être qui se dresse et avance.

Mais il y a aussi une raison symbolique: le récitateur, comme l'orant, se tourne vers l'Orient pour réciter. L'univers symbolique est, en effet, un espace sacré, et donc un espace orienté.

« La symbolique traditionnelle repose sur la conception d'un « espace qualifié », lequel est une donnée première qui s'impose intuitivement à l'esprit humain (on ne peut le réduire par aucune explication génétique) et donc qui sous-tend toutes les représentations symboliques. Dans les régions qualitatives de cet espace symbolique sont situées des réalités dont la dignité ontologique correspond ou ne correspond pas aux régions qu'elles occupent, selon qu'on envisage les choses du point de vue de l'au-delà ou d'ici-bas, ce qui implique que la topologie symbolique se distingue des réalités qui s'y trouvent, et qu'elle ne change pas avec elles. C'est elle en effet qui symbolise, ou qui signale, l'ordre ontologique des choses: ce qui est situé en haut, en principe, c'est ce qui est véritablement supérieur. Si l'on brouille ces distinctions topologiques, l'être humain ne dispose plus d'aucune marque qui lui permette de s'y reconnaître. » [27]

Orientation et Orient

S'orienter, c'est d'abord et concrètement se tourner vers l'Orient. Du coup, l'orient se trouve à l'avant, ce qui entraîne que, dans certaines langues, les deux mots sont synonymes:

« Le Palestinien veut-il s'orienter ? Il tourne sa face vers le soleil levant. Les hommes de l'Orient, ce sont donc ceux de la face, ce sont les fils de la face, les fils de devant si l'on peut dire. Ceux de droite, ce sont ceux du Midi. Ceux de gauche, ce sont ceux du Septentrion. » [28]

« YHWH Elohim plante un jardin en Eden, à l'Orient. » (Gn 2, 8).

« Le mot מקדם figurant dans ce verset signifie "à l'orient", "à l'est". Le sens du mot hébreu מקדם, de la même racine, signifie « en avant, vers l'avant ». » [29]

« Souvenons-nous aussi que, dans toutes les civilisations traditionnelles, l'homme est toujours représenté comme un homme orienté. Dieu l'a créé face à l'Orient, là où naît chaque matin le soleil. Ainsi disposé, il a, à sa droite le midi, le côté du jour, cette zone dans laquelle se déplace le soleil, c'est le lieu de la lumière et de la chaleur, c'est le lieu de la joie, c'est le lieu de la vie et de l'amour. L'homme qui naît le matin va mourir, au soir de sa vie, à l'Occident. - La fin de sa course, ici-bas, se termine toujours dans un finistère qui se trouve quelque part derrière lui - là où le soleil aussi se couche. -

« Entre le soir et le matin se trouve la nuit, ce lieu de ténèbre, à sa gauche - lieu du froid, de la peur, de l'angoisse et de la mort. Selon la tradition, Dieu créa l'être humain à son image - Adam et Eve il le créa - Adam signifie l'homme terrestre créé par Dieu avec la Terre. En hébreu, adamac signifie la Terre des hommes, mais il est curieux de constater qu'en grec, le mot Adam est constitué des quatre premières lettres

[27] Jean BORELLA, *La crise du symbolisme religieux*, L'âge d'Homme/Delphica, 1990, pp. 189-190.
[28] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 219.
[29] Hervé TAÏEB, *La Bible plus justement,* Edition de l'auteur, 1999, p. 81.

des 4 horizons grecs, en effet, Anatole, c'est l'Orient, Dysme, l'Occident, Arctos, septentrion et Mesembria, c'est le Midi.

« Né de la fusion des souffles du ciel et de la terre, l'homme est au centre de toutes choses. Il est le grand médiateur de toutes les énergies de l'univers. » [30]

Orientation dans la prière

Lorsque les chrétiens se réunissent pour la prière, ils constituent une « assemblée mémorisante » appelée en araméen *quehilâ*, en grec *ekklesia*, en français *église*.

Or, les Constitutions Apostoliques nous en avertissent:

« Lorsque tu rassembles l'Eglise de Dieu, veille, comme le pilote d'un grand navire, à ce que les réunions se fassent en ordre. Prescris aux diacres comme à des matelots d'indiquer leur place aux frères, comme à des passagers. Que l'Eglise soit tournée vers l'Orient, comme il convient à un navire... » [31]

C'est pourquoi les église anciennes qui sont, non seulement le lieu de rassemblement de l'Eglise, mais aussi le symbole de l'Eglise, ont la forme d'un navire dont la coque plonge dans le ciel et dont la proue est tournée vers l'Orient. Il est vrai qu'à Rome, certaines églises échappent à cette règle: ce n'est pas leur abside qui est tournée vers l'Orient mais leur entrée. Mais c'était afin de laisser entrer la lumière du soleil levant:

« Pour que les rayons du soleil levant puissent pénétrer dans l'église durant la célébration de la messe, on a, à Rome et parfois ailleurs, disposé l'entrée à l'est, les portes devant, de ce fait, rester ouvertes, et la prière se faisant alors obligatoirement en direction de celles-ci. » [32]

« Dans l'Eglise primitive et au moyen âge, ce qui déterminait la position par rapport à l'autel, c'était de pouvoir, durant la prière, se tourner vers l'Orient. C'est pourquoi saint Augustin déclare: « Lorsque nous nous levons pour prier, nous nous tournons vers l'Orient, là où le soleil se lève. Non pas comme si Dieu était là et avait abandonné les autres régions de l'univers... mais afin que l'esprit soit exhorté à se convertir à une nature supérieure, à savoir Dieu. » (*De sermone domini in monte*, II, n. 18, PL XXXIV, col. 1277).

« Ces paroles de l'Africain montrent qu'après le sermon, les chrétiens se levaient pour la prière qui suivait et se tournaient vers l'Orient. Saint Augustin ne cesse de mentionner à la fin de ses allocutions cet usage de se tourner vers l'Orient pour prier, utilisant toujours en guise de formule l'expression *conversi ad Dominum* [tournés vers le Seigneur].

« Dans son livre fondamental Sol salutis, Dölger est persuadé que la réponse du peuple *Habemus ad Dominum*, à l'invitation du prêtre *Sursum corda*, signifie aussi qu'on se soit tourné vers l'Orient, d'autant plus que certaines liturgies orientales prévoient en même temps une invitation à le faire, lancée par le diacre. C'est le cas pour la liturgie copte de saint Basile où, au début de l'anaphore, on dit: « Approchez, hommes, tenez-vous debout avec respect et regardez vers l'Orient ! », ou bien pour la liturgie égyptienne de saint Marc où une semblable invitation (« Regardez vers l'Orient ! ») se place au milieu de la prière eucharistique, avant la transition qui mène au *Sanctus*.

« La brève description de la liturgie donnée par le deuxième livre des *Constitutions apostoliques*, à la fin du IV° siècle, prescrit elle aussi que l'on se lève pour prier et que l'on se tourne vers l'Orient. Dans le huitième livre on trouve reproduite l'invitation correspondante du diacre: « Tenez-vous debout vers le Seigneur ! » Par conséquent, se tourner vers le Seigneur ou se tourner vers l'Orient était, pour l'Eglise primitive, la même chose. » [33]

Origène nous enseigne lui aussi à prier tournés vers l'Orient en s'appuyant sur le texte de Sg 16, 28 qu'il traduit ainsi:

---

[30] Paul TRILLOUX, *L'Art d'Orcival, au-delà des apparences*, Dewy-Livres, 1990, p. 21.
[31] *Constitutions apostoliques,* II, 57.
[32] Mgr Klaus GAMBER, *La réforme liturgique en question*, Editions Marie-Madeleine, 1992, p. 68.
[33] Mgr Klaus GAMBER, *La Réforme liturgique en question*, Editions Sainte-Madeleine, 1992, pp.66-67.

« Que l'on sache qu'il faut devancer le soleil pour te rendre grâce
et regarder vers le lever de la lumière. »

Ailleurs, il écrit ceci:

« Il me reste à dire quelques mots de l'orientation de la prière. Des quatre points cardinaux, le nord, le sud, l'occident, l'orient, qui ne conviendra immédiatement que nous devons prier, en regardant vers l'Orient, qui est le symbole de l'âme regardant vers la véritable lumière ? Si la porte d'une maison est orientée différemment et qu'on préfère pour faire sa prière regarder vers l'ouverture pour voir le ciel, parce que ce spectacle incite plus à la prière qu'un mur, je répondrai que l'orientation d'une maison est conventionnelle, tandis que l'Orient de sa nature prévaut sur tous les autres points cardinaux. La nature vaut mieux que la convention.

« Sinon, pourquoi celui qui prie dans son champ prierait-il plutôt tourné vers l'Orient que vers l'Occident ? S'il vaut mieux préférer l'Orient, pourquoi ne pas le faire partout ? Voilà pour ce qui concerne l'orientation. » [34]

Saint Jean Damascène nous enseigne la même chose :

« Lors de son ascension, il monta vers l'Orient et c'est ainsi que les apôtres l'adorèrent, et c'est ainsi qu'il reviendra comme ils l'ont vu s'élever vers le ciel, selon ce que le Seigneur dit lui-même: « De même que l'éclair s'élance du levant et brille jusqu'au couchant, ainsi en sera-t-il du retour du Fils de l'Homme. » Puisque nous l'attendons, nous prions tournés vers l'Orient. C'est là une tradition non écrite des Apôtres. » [35]

Cet usage de prier tournés vers l'Orient se retrouve partout aussi bien chez les Juifs que chez les païens. Philon signale cette coutume chez les Thérapeutes:

« Alors ils tournent leurs regards et tout le corps vers l'Orient et, lorsqu'ils voient le soleil se lever, ils tendent les mains vers le ciel et demandent par une prière heureuse, la connaissance de la vérité et la clairvoyance du jugement. » [36]

Josèphe nous signale cette coutume chez les Esséniens :

« Ils prononcent des prières qui viennent des ancêtres, tournés vers le soleil, comme s'ils le suppliaient de se lever. » [37]

On retrouve la même pratique chez les Pythagoriciens.

Points cardinaux et pôles du triple bilatéralisme

Le fait de se tourner vers l'Orient va induire une polarisation symbolique de l'arrière et de l'avant, de la gauche et de la droite, en rapport avec le point cardinal correspondant.

En effet, si on se tourne vers l'Orient, nous aurons la face à l'Orient, la droite au Sud, l'arrière à l'Ouest, la gauche au Nord. Cette assimilation droite-sud et gauche-nord est spécifique d'un certain nombre de traditions : biblique, celtique, africaine…

Tradition biblique

« Fils d'homme, tourne-toi à droite,
profère ta parole vers le sud. »
(Ez 21, 2)

[34] ORIGÈNE, *La prière*, DDB Les pères dans la foi, p. 122.
[35] JEAN DAMASCENE, *De fide orthodoxa*, IV, 12.
[36] PHILON, *De vita contemplativa,* § 89.
[37] JOSEPHE, *Bell. Jud*. II, 8, 5.

« Ta sœur aînée, c'est Samarie
qui habite à ta gauche avec ses filles.
Ta sœur cadette, c'est Sodome
qui habite à ta droite avec ses filles. »
(Ez 16, 46) (*ce texte s'adresse à Juda*)

« Quant à la mer (de bronze),
il l'avait placée à distance du côté droit du Temple, au sud-est. »
(1 R 7, 39)

Tradition rabbinique

« De même que le Saint Unique (béni soit-il !) créa quatre vents (points cardinaux) et quatre bannières (pour l'armée d'Israël), il créa aussi quatre anges pour entourer son trône: Michel, Gabriel, Uriel et Raphaël.

« Michel est à sa droite, correspondant à la tribu de Ruben.

« Uriel est à sa gauche, correspondant à la tribu de Dan qui était placée au nord.

« Gabriel est en avant, correspondant à la tribu de Juda aussi bien qu'à Moïse et Aaron, qui se trouvaient à l'est.

« Raphaël est en arrière, correspondant à la tribu d'Ephraïm, à l'ouest. »
(Nombres R. 2, 10) [38]

Tradition celtique

« Dans l'orientation celtique, l'observateur se place face au soleil levant, ce qui met la droite au Sud et la gauche au Nord. Le Nord est le **bas** où le soleil achève son déclin et commence son ascension diurne; le Sud est le *haut* où le soleil achève son ascension et commence son déclin. L'originalité des Irlandais a consisté à assimiler ou confondre dans leur orientation la gauche et le Nord, et par voie de conséquence la droite et le Sud, par suite d'un interdit de vocabulaire frappant le nom de la *gauche* (**clé**, gall. **cledd**, bret. **kleiz**) qui a été remplacé par des euphémismes dont le principal est **tuath** nord. C'est en fait le nom de la tribu qui a pris le sens de nord parce que les dieux irlandais du paganisme ou **Tuatha Dé Danann** (Tribus de la Déesse Dana) étaient, dans la tradition ancienne, d'origine nordique et que cette dernière a été prise en mauvaise part, après la christianisation de l'Irlande. » [39]

« Le vocabulaire irlandais sait très bien nommer aussi l'est et l'ouest, distincts du nord et du sud, et il le fait en confirmant l'orientation traditionnelle: *t-air* « l'est », est étymologiquement « (la région qui est) devant », *t-iar* « l'ouest » est au contraire « (la région qui est) derrière ». » [40]

Traditions africaines

« Les Tamasheq (Touareg) du Niger se réfèrent, pour des raisons religieuses, à l'est (alqablat), direction de la Mecque, puis, prenant comme point de départ la position du corps pendant la prière, dirigé vers la Mecque, ils nomment l'ouest « derrière », le nord « gauche » et le sud « droite ». » [41]

« Pierre Donaint a demandé à une douzaine de moniteurs hawsa (ethnie du Niger) de dessiner le plan d'une concession (unité d'habitation) traditionnelle: à une exception près, les dessins étaient orientés vers l'est qui se trouvait en haut de la feuille. » [42]

Symbolisme des points cardinaux

Penchons-nous donc sur le symbolisme de l'axe Orient-Occident = avant-arrière, de l'axe Sud-Nord = droite-gauche, de l'axe Ciel-Terre = haut-bas.

---

[38] cité dans *Le Talmud*, par A. COHEN, Payot, 1976, p. 95.
[39] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, 1982, p. 370.
[40] Françoise LE ROUX, Christian-J. GUYONVARC'H , *Les Druides*, Editions Ouest-France , p. 300.
[41] Louis-Jean CALVET, *La Tradition orale*, Que sais-je ? n° 2122, PUF, p. 53.
[42] Louis-Jean CALVET, *La Tradition orale*, Que sais-je ? n° 2122, PUF, p. 54.

« Quatre couloirs (litt. souffles-vents) furent créés dans le monde. Un couloir face à l'est, un couloir face au sud, un couloir face à l'ouest et un couloir face au nord. Du couloir de l'est est issue la lumière destinée au monde. Du couloir du sud proviennent rosées et pluies de bénédictions destinées au monde. Depuis le couloir de l'ouest se répandent les trésors de neige et de grêles, froidure, chaleur et orages destinés au monde. Depuis le couloir du nord sort l'obscurité qui envahit le monde. Mais s'il créa le couloir du Nord, Il ne l'acheva pas, car Il s'était dit: Quiconque se prétendra une divinité n'aura qu'à venir achever le couloir que J'ai délaissé, afin que tous sachent qu'il est un Dieu. C'est au nord que séjournent les démons, les tremblements de terre, les esprits, les démons femelles, la foudre et le tonnerre; et c'est du nord que le mal fond sur le monde, selon le verset: « Du nord s'épanche le mal (qui frappe) tous les habitants du pays. » (Jr 1,14). »

(*Pirqe Rabbi Eliezer*)

L'Orient

« De l'Est est issue la lumière destinée au monde ». Cette lumière est d'abord celle du Soleil, l'Est étant, en effet, le point cardinal où se lève le Soleil.

« C'est donc le pays de la naissance ou de la renaissance, du Soleil et de Vénus. Il est donc associé à toutes les manifestations du renouveau, à la pousse de maïs, à la jeunesse, aux fêtes, aux chants, à l'amour. » [43]

« L'Est est le domicile de Tlaloc, dieu des pluies, qui y a établi son jardin paradisiaque, qui n'est qu'eau et verdure. » [44]

C'est aussi à l'Orient que, suivant la tradition biblique, YHWH a planté le Jardin de Plaisance en Eden:

« YHWH Dieu planta un jardin en Eden,
à l'Orient. »
(Gn 2, 8)

C'est à l'Orient du jardin d'Eden que se trouve la route de l'arbre de vie:

« YHWH installe, à l'Orient du jardin d'Eden,
les griffons et la flamme de l'épée tournoyante,
pour garder la route de l'arbre de vie. »
(Gn 3, 24)

Au fur et à mesure que les hommes s'enfoncent dans le péché, ils se « désorientent »:

« Caïn sort loin de la face de YHWH.
Il habite Nod à l'Orient de l'Eden. »
(Gn 4, 16)

« Et c'est toute la terre: une seule lèvre, d'uniques paroles.
Et c'est à leur départ d'Orient:
ils trouvent un canon, en terre de Shinéar. »
Ils s'y établirent.
(Gn 11, 2)

Ces textes nous montrent que l'Orient est le lieu de la lumière spirituelle dont l'accès est

[43] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 770.
[44] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 770.

momentanément interdit à l'homme pécheur et dont celui-ci s'éloigne par le péché. Le retour à l'Orient est donc une quête spirituelle, la recherche du Jardin perdu.

« ... le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest: **Ex oriente lux**. Les voyages en *Orient*, tels ceux de Christian Rosenkreuz, sont des quêtes de la lumière. L'*orientation* est un symbolisme particulièrement cher au soufisme, pour lequel *l'Occident est relatif au corps* et l'Orient à l'Ame universelle; l'Occident à l'exotérisme, à la littéralité, l'Orient à l'ésotérisme, à la *science spirituelle*; l'Occident à la matière, l'Orient à la *forme*... » [45]

Pour le christianisme, cette lumière spirituelle est éminemment celle du Christ. Zacharie salue sa visite en ces termes:

« Grâce à elle (la miséricorde de Dieu), il va nous visiter,
Orient venu d'en haut,
pour éclairer ceux qui sont assis
dans la ténèbre et ombre de mort
pour mener nos pieds
sur un chemin de paix. »
(Lc 1, 78-79)

Dans son Prologue, l'Apôtre Jean nous parle aussi de sa visite, en termes de lumière:

« Il était la lumière véritable
qui illumine tout homme
en venant dans le monde. »
(Jn 1, 9)

Le prophète Malachie annonce également la venue d'un Soleil de justice, en lequel les chrétiens ont reconnu le Christ, en s'appuyant sur les textes précédents:

« Mais pour vous qui craignez mon Nom,
le soleil de justice brillera,
avec la guérison dans ses rayons. »
(Ml 3, 20)

Du coup, la liturgie de Noël applique à la naissance du Christ ce passage du psaume où il est question du lever du soleil:

« Là-haut, pour le soleil, il dressa une tente,
et lui, comme un époux qui sort de son pavillon,
se réjouit, vaillant, de courir sa carrière.
A la limite des cieux, il a son lever,
et sa course atteint l'autre limite:
à sa chaleur rien n'est caché. »
(Ps 18, 5-7)

A l'autre extrémité de sa vie, après sa résurrection, le Christ s'élèvera dans les Cieux comme le Soleil, pour aller siéger à la droite du Père, à l'Orient de Jérusalem, sur le Mont des Oliviers (Ac 1,12).

L'Est, en effet, n'est pas seulement le symbole de la vie à sa naissance, il est aussi

[45] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 710.

symbole de résurrection, symbole de la mort qui devient vie.

« Songe que toute tente d'Indien est ronde. Tu y entres quand le soleil se tient dans toute sa force, doré dans le ciel; puis, lorsque les nuages commencent à obscurcir la terre, tu te tournes vers l'ouest et tu entres dans la force du pays; puis tu te tournes vers le nord, d'où vient le blizzard, et tes cheveux deviennent blancs comme de la neige; enfin tu te retournes vers l'est, où le soleil se lève rouge comme du sang, et tu dois alors apprendre que la mort, c'est ta vie. » [46]

L'Occident

L'Occident est le lieu du Soleil couchant. Il correspond à l'affaiblissement de la lumière du soleil, l'arrivée des ténèbres, la fin du jour, la fin de la vie: la vieillesse, la mort. Il symbolise donc l'aveuglement, l'ignorance, la mort spirituelle.

« Selon la mystique soufie, Occident et Orient prennent un sens non plus géographique, mais métaphysique et spirituel. Par l'opposition à l'Orient spirituel, l'Occident est le monde des ténèbres, du matérialisme, de l'immoralité, de la déchéance, de la décomposition. « De l'espace supérieur, confesse Sohravardi, je suis tombé dans l'abîme de l'Enfer, parmi des gens qui ne sont pas des croyants; je suis retenu prisonnier dans le pays d'Occident. » (Le récit de l'exil occidental). » [47]

On retrouve une conception analogue dans le christianisme primitif, puisque d'après le rituel du baptême, tel qu'il est décrit par le Pseudo-Denys l'Aréopagite, l'Ouest semble appartenir à Satan et l'Enfer et l'Est à Dieu et au Paradis:

« (L'hiérarque) ordonne aux ministres de délier la ceinture du postulant et de le déshabiller. Puis il le place face à l'occident, les mains étendues dans la même direction en signe de conjuration ; il lui ordonne trois fois de souffler sur Satan et de consentir à l'abjuration. Ayant trois fois prononcé la formule que l'autre répète après lui, il le tourne alors face à l'orient, les yeux levés, les mains tendues vers le ciel, et il lui ordonne de se soumettre au Christ, ainsi qu'à tous les enseignements révélés par Dieu. » [48]

Remarquons que le Golgotha et le Saint-Sépulcre sont à l'Ouest de Jérusalem. Ils sont la manifestation de la victoire apparente de Satan et de la mort. C'est là où le Christ, Soleil de Justice, s'est éteint. D'ailleurs, par analogie, le soleil cosmique s'est éteint lui aussi au moment même où le Soleil de Justice s'endormait dans la mort.

« A partir de la sixième heure,
l'obscurité se fit sur toute la terre
jusqu'à la neuvième heure. »
(Mt 27, 45)

Dans un quatrain anonyme du *Lebor Brecc*, la Tradition irlandaise fait mourir le Christ, la face tournée vers l'Ouest:

« Le visage de Jésus sur la croix à l'ouest,
à l'est sans tribut de la chair, le dos de l'agneau,
son côté gauche est au sud vers le soleil,
il est dans la souffrance, son côté droit vers le nord. » [49]

L'Occident est du côté de l'Océan, de la Mer Méditerranée. Ce côté semble donc lié à

[46] Cerf Noir, chaman indien cité par Eugen DREWERMANN, *La Parole qui guérit*, Le Cerf 1991, p. 33.
[47] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 711.
[48] PSEUDO-DENYS l'Aréopagite, *Œuvres complètes,* traduction Maurice de Gandillac, Aubier,1980, p. 254.
[49] Kuno MEYER, *Irish quatrains, in Zeitschrifrt für Celtische Philologie*, 2, p. 225.

l'Eau, à la Mer-Mère et à tout ce qu'elles symbolisent: la fécondité, la fertilité, l'inconscient, le non-manifesté.

« L'Ouest est le pays du soir, de la vieillesse, de la course descendante du soleil, de l'endroit où il va disparaître dans sa maison. Les années **maison** y sont donc domiciliées. C'est le côté *des femmes*, le côté du déclin; Vénus, comme le Soleil, y disparaît. Quetzalcoatl s'y sacrifie pour renaître à l'Est. On l'appelle **le pays des brumes**, c'est la porte du mystère, du non-manisfesté, l'en-deça et l'au-delà. Mais les brumes entraînent l'idée de pluie, et donc de fécondité et de fertilité. Aussi les Déesses-Mères résident à l'Ouest, où elles ont établi leur jardin, qui est le pendant de celui de Tlaloc, dieu des pluies, à l'Est. Là aussi réside le dieu du Maïs, qui se manifestera à l'Est. Là , enfin, se trouve la déesse des Fleurs et les **Poissons de Chalchiuitl** ou d'Eau précieuse ou de Pierre précieuse, dans lesquels se résume tout le complexe symbolique qui rassemble l'eau bleu-vert de l'émeraude et du jade, les pluies fécondantes, semence céleste, et le sang naissant, offert au soleil pour sa régénérescence. » [50]

Le Méridion

Le Sud est le point cardinal où se trouve le soleil à son zénith, d'où il nous envoie sa pleine lumière pendant le jour ainsi que sa chaleur. Dans nos régions froides, les ouvertures de nos maisons se font principalement vers le sud, rarement vers le nord. Pour le milieu ethnique palestinien, le sud est l'origine du vent chaud qui apporte « rosées et pluies de bénédiction destinées au monde ».

Tourner de l'avant vers la droite est considéré comme propice tandis que tourner de l'avant vers la gauche est considéré comme maléfique. Goblet d'Alviella nous explique pourquoi:

« Un sens propice est attaché à la rotation par la droite, et un sens sinistre à la rotation par la gauche parce que, dans le premier cas, le mouvement suit le cours apparent du soleil, et, dans le second cas, va à l'encontre de ce cours. » [51]

« La circumambulation est génératrice de puissance magique...

« Outre que la frontière entre la *dextratio* et la circumambulation n'est pas toujours très facile à délimiter (la *dextratio* en tant que mouvement de tout l'individu est une circumambulation vers la droite), les écrivains classiques n'ont pas tous compris que, chez les Celtes, le sens bénéfique était le même que chez eux... Le « bon » sens est celui de la marche du soleil et les circuits annuels des rois d'Irlande le respectaient. » [52]

« Pour les peuples turcs altaïques, on se rapproche des esprits des enfers en allant d'Ouest en Est, soit à l'inverse de la démarche du soleil, qui symbolise au contraire le mouvement vital progressif.

« Cette marche à l'encontre de la lumière, au lieu d'aller à sa poursuite, symbolise la régression vers les ténèbres. » [53]

Le Septentrion

Le Nord est le point cardinal où se trouve le soleil noir.

« Le soleil noir est le soleil dans sa course nocturne, lorsqu'il quitte ce monde pour en illuminer un autre. Les Aztèques représentaient le soleil noir porté sur le dos par le dieu des enfers. Il est l'antithèse du soleil de midi, symbole de vie triomphante, comme l'absolu maléfique et dévorant de la mort. » [54]

« Dans la cosmologie aztèque, les Enfers sont situés au Nord, pays de la nuit, appelé le pays des

[50] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 771.
[51] cf. Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 371.
[52] Françoise LE ROUX, Christian-J. GUYONVARC'H, *Les Druides*, Éditions Ouest-France Université, pp. 303-304.
[53] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 406.
[54] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 895.

neuf plaines ou des neuf enfers. Tous les humains, à l'exception de certaines catégories: héros sacralisés, guerriers morts au combat ou sacrifiés, femmes mortes en couches, enfants mort-nés, viennent des enfers et y retournent, guidés par le chien psychopompe. Après avoir traversé les huit premiers enfers, ils atteignent le neuvième et dernier, où ils sombrent dans le néant.

« Le Dieu des enfers est le cinquième des neuf seigneurs de la Nuit. Il occupe donc l'exact milieu de la nuit; il est, dirions-nous, le Seigneur de minuit (= Nord exact). Il porte sur son dos le soleil noir. » [55]

« Le Nord, « pays du froid, de la famine, de la nuit, de l'aridité ». » [56]

Marcel Jousse nous rappelle que:

« Le Nord a toujours été le point noir. C'est sur la grande montagne du Septentrion que vont monter les rivaux des dieux. » [57]

« Selon le livre Bahir, le mal se tient au nord et Satan, en tant que principe de séduction, principe du mal, vient du nord. » [58]

Pour le milieu ethnique palestinien aussi, le Nord est maléfique. Pour deux raisons, en particulier: parce que du nord vient un vent considéré comme dévastateur ; parce que c'est du nord que sont venues les grandes invasions. C'est ce que nous rappelait Rabbi Eliezer dans le texte cité plus haut:

« C'est au nord que séjournent les démons, les tremblements de terre,
les esprits, les démons femelles,
la foudre et le tonnerre;
et c'est du nord que le mal fond sur le monde. »

et de citer à ce dernier sujet le prophète Jérémie dont voici le texte:

« Je vois une marmite qui bouillonne:
son contenu penche à partir du nord.
Alors YHWH me dit:
C'est du nord que va déborder le malheur
sur tous les habitants du pays;
car voici que j'appelle toutes les familles des royaumes du nord,
oracle de YHWH.
Ils viendront et chacun placera son trône
à l'entrée des portes de Jérusalem. »
(Jr 1, 13-15)

Il est intéressant de noter que le nord de la Palestine: la Galilée, étant le lieu de passage et donc de mélange des populations venues du nord, est considérée comme le pays des ténèbres et de l'ombre, par opposition avec la province du sud: la Judâhée, où se trouve Jérusalem, la ville sainte, et où la population, moins mélangée, est plus fidèle à la Tôrâh.

« Terre de Zabulon, terre de Nephtali,
chemin de la mer, au-delà du Jourdain,
Galilée des païens !
Le peuple assis dans les ténèbres

[55] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 406.
[56] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 770.
[57] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 219.
[58] Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, 1986, p. 679.

voit une grande lumière !
Et les assis dans le pays et l'ombre de la mort,
une lumière se lève pour eux ! »
(Mt 4, 15-16)

On voit ainsi que le Sud représente un pôle bénéfique et le Nord un pôle maléfique. On peut peut-être y trouver l'origine du sens bénéfique attribué à la droite qui correspond au sud et du sens maléfique attribué à la gauche qui correspond au nord, la gauche étant appelée **senestre** d'où provient *sinistre*.

On a pu remarquer aussi que Rabbi Eliezer nous dit que les démons *femelles* viennent du Nord-gauche. Nous retrouvons là une connotation symbolique de la gauche qui serait le côté femelle par opposition à la droite qui serait le côté mâle, comme nous l'avons vu.

Le Haut

Le Haut est le pôle du divin. C'est dans les Hauteurs que le milieu ethnique palestinien place le séjour de Dieu: « Notre Père des Cieux » nous fait réciter Jésus de Nazareth. Et après sa Résurrection, celui-ci s'élève vers les Cieux pour aller s'asseoir à la droite du Père. A son baptême, il voit les Cieux s'entrouvrirent et une voix des Cieux proclame: « Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé ». Lorsqu'il prie, les Evangiles nous spécifie: « Jésus leva les yeux au ciel ». Le Royaume qu'il vient instaurer est équivalemment appelé: Royaume de Dieu ou Royaume des Cieux.

Le Bas

Le Bas est le pôle de la Terre: c'est le lieu de l'Humain et des animaux terrestres ; c'est aussi le lieu d'où l'Humain a été tiré et où il retournera ; c'est le lieu de ses intussusceptions nourricières: celles de son corps, celles de sa connaissance.

1.1.3 La numération de l'espace

Plongé comme un microcosme dans le macrocosme, face à ce Cosmos qui l'entoure de toutes parts, l'Anthropos cherche donc à s'orienter, c'est-à-dire à se tourner vers l'Orient. Cette tendance est presque universelle, comme nous venons de le voir, et il faudra attendre l'apparition de la boussole pour désormais « s'orienter » non plus sur l'Orient mais sur le Nord.

L'Orient est constitué des différentes portes que franchit le Soleil chaque matin de l'année, à son éveil. Le caractère symbolique de l'Orient lui vient précisément, nous l'avons vu, d'être le lieu du Soleil levant. Mais à l'horizon, le Soleil occupe quatre grandes positions fondamentales: lever, zénith, coucher, nadîr. Chacune de ces positions déterminent les quatre points cardinaux: Est, Sud, Ouest, Nord dont la symbolique dérive également de celle du Soleil correspondant.

Symbolique du chiffre 4 et du chiffre 5

De plus, quand l'Anthropos se tourne vers l'Orient, chacune des quatre positions du Soleil correspond respectivement à la face de l'Anthropos pour l'Est, à la droite de l'Anthropos pour le Sud, à l'arrière pour l'Ouest, à la gauche pour le Nord.

En suivant de là où il est la course du Soleil, l'Anthropos se trouvera ainsi avoir parcouru, à la fois, la totalité de la journée qu'il vit et la totalité de l'espace où il vit. Les quatre points cardinaux sont à la fois les quatre temps de la journée (matin, midi, soir et nuit) et les quatre lieux fondamentaux de l'espace (est, sud, ouest, nord). Le chiffre 4 est donc l'analogème du Cosmos en tant qu'Espace-Temps.

Ces quatre lieux-temps dessinent une croix à quatre bras, avec une intersection qui en constitue le centre, où se tient l'Anthropos. Ce centre est le lieu d'où l'Anthropos intussusceptionne l'Espace-Temps: il constitue donc un cinquième pôle. Le chiffre 5 (4 + 1) est donc le chiffre

analogème de l'intussusception de la totalité du Cosmos par l'Anthropos.

Symbolique des chiffres 6 et 7

Mais tandis qu'il se tient là à intussusceptionner l'Espace-Temps qu'est le Cosmos, l'Anthropos est debout. Au plan horizontal sur lequel il se tient, avec ses quatre points cardinaux, l'Anthropos ajoute le plan vertical, avec deux nouveaux pôles : le Haut et le Bas. Ceux-ci n'ont rien à voir avec le Soleil mais correspondent symboliquement aux deux mondes dont beaucoup de traditions s'accordent à témoigner de leur existence en les nommant : monde visible, monde invisible, monde d'En Bas, monde d'En Haut, monde présent, monde à venir, …

Le Cosmos, dans sa totalité : monde visible et monde invisible, comporte donc 6 pôles, 4 horizontalement : est, sud, ouest, nord, et 2 verticalement : haut, bas. Le chiffre 6 est donc l'analogème de la totalité des deux mondes, monde visible plus monde invisible.

Si on y ajoute le centre de ces pôles constitué par l'Anthropos debout, on obtient le chiffre 7, qui est donc l'analogème de l'intussusception des deux mondes par l'Anthropos,

Il est intéressant de noter que la croix, avec ses quatre bras et son centre, est d'abord placée dans le plan horizontal, pour y fixer le condamné, avant d'être dressée dans le plan vertical, pour y dresser le condamné. Elle est donc, en réalité, un objet à 6 pôles avec son centre (7). Il en est de même du sceau de Salomon, étoile à 6 branches avec 1 centre.

Une Création septenaire

Une illustration particulièrement significative de cette numérologie symbolique nous est fournie par la première récitation de Création dans la Genèse, où nous pouvons constater l'omni-présence du chiffre 7.

Arithmétique de la Création

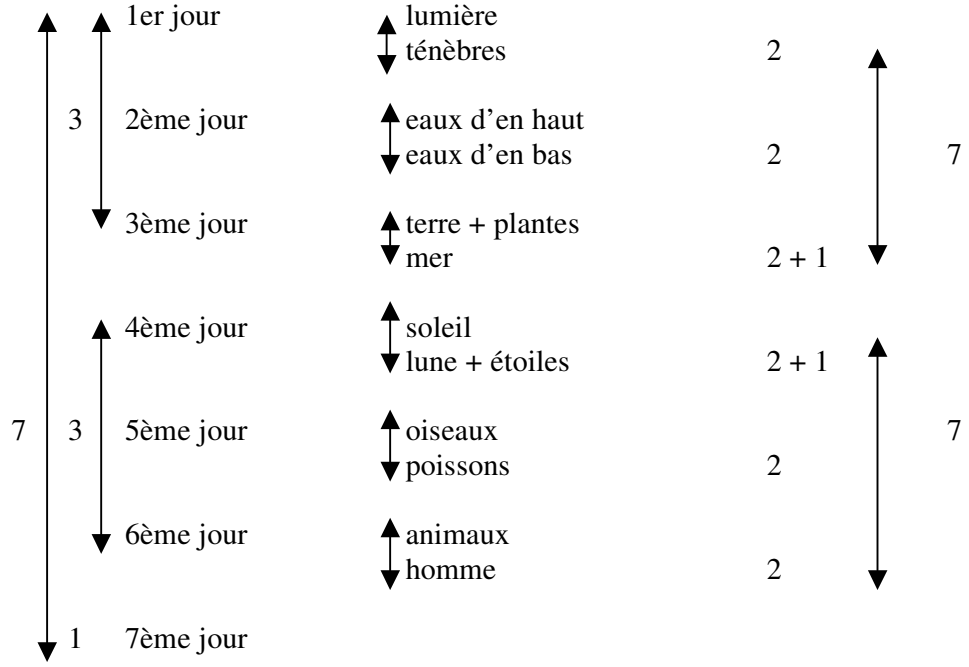
La première phrase de cette récitation que nous traduisons: « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » comporte 7 mots en hébreu.

Ensuite, nous avons 7 jours de création, suivant le comput 3+3+1. Mais en réalité cela fait 6 jours de création plus un jour de repos. Nous retrouvons ici le chiffre 6 qui exprime la totalité des deux mondes visible et invisible, ce qui suggère que cette récitation ne décrit pas que la création du Monde visible mais aussi celle du Monde invisible, comme la Tradition juive l'a toujours enseigné.

Pendant les 3 premiers jours, 7 œuvres sont séparées suivant le comput 2 + 2 + (2 + 1), à savoir: la lumière et les ténèbres, les eaux d'en haut et les eaux d'en bas, la terre, les plantes et la mer.

Il en est de même pour les 3 jours suivants, où 7 œuvres sont créées, avec un comput symétrique du précédent: (2 + 1) + 2 + 2: soleil et lune-étoiles, oiseaux et poissons, animaux et homme.

Il y a enfin 7 fois le refrain: « Et Dieu vit que cela était bon ou très bon ».



Géométrie de la Création

Une création bilatérale

Nous venons de dire que si 6 est le chiffre de la totalité des deux mondes, 7 est le chiffre de l'intussusception de ces deux mondes par l'Homme. Or ce qui est extraordinaire, c'est que cette création semble faite selon le triple bilatéralisme humain. Le Créateur semble être un homme, dont la face est tournée vers l'orient.

Les 3 premiers jours sont des jours de différenciation correspondant chacun à un axe du triple bilatéralisme. La différenciation du 1er jour entre lumière et ténèbres se fait suivant l'axe droite (sud = lumière) - gauche (nord = ténèbres). La différenciation du 2ème jour entre Eaux d'En Haut et Eaux d'En Bas se fait suivant l'axe haut-bas. La différenciation du 3ème jour se fait suivant l'axe avant (terre) - arrière (mer), le récitateur palestinien étant tourné vers l'orient a, en effet, la Méditerranée dans le dos et la terre devant lui. Avec un premier retour au centre, constitué par la création de la végétation: plantes et arbres.

En effet, arbres et homme sont très liés. D'une part, l'Humain primordial, comme les plantes, naît de la terre et est essentiellement herbivore-fructivore. D'autre part, la Bible les assimile très clairement:

« Tu ne détruiras pas ses arbres (il s'agit d'une ville assiégée),
en y portant la hache,
car tu en manges,
et ne le détruiras pas
car l'homme est comme l'arbre des champs. »
(Dt 20, 19)

« Je vois les hommes comme des arbres qui marchent. »
(Evangile)

Les jours suivants sont des jours de « peuplement », qui correspondent, dans le même ordre, à chaque axe du triple bilatéralisme: 4ème jour: soleil (droite = sud) et lune-étoiles (gauche = nord) ; 5ème jour: oiseaux du ciel (haut) et poissons de la mer (bas) ; 6ème jour: animaux (arrière) et

Humain (avant), avec le magnifique retour au centre du 7ème jour: le Créateur « se croise les bras » en quelque sorte, lui dont les mains ont différencié et peuplé l'Univers, selon les trois axes du triple bilatéralisme.

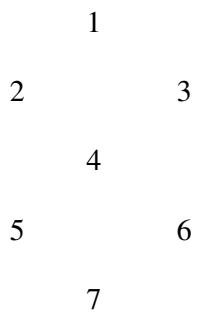
Une symétrie anthropomorphique
« Contemple donc toutes les œuvres du Très Haut,
toutes vont par paires, en vis-à-vis. »
(Si 33, 15)
avons-nous déjà vu.

Fort de cette constatation du sage biblique, essayons de regrouper les jours de création par deux. Nous pouvons déjà les classer en deux colonnes, première colonne: les œuvres de différenciation, deuxième colonne: les œuvres de peuplement.

Nous obtenons ceci:

lumière			Soleil
ténèbres	1	4	Lune-étoiles
eaux d'en haut			oiseaux du ciel
eaux d'en bas	2	5	poissons de la terre
mer			animaux
terre	3	6	homme-femme

Mais nous pouvons aussi regrouper les jours 2 et 3, puisque les eaux d'en bas du deuxième jour se séparent en sec (terre) et en humide (mer). Nous pouvons également regrouper les jours 5 et 6, puisqu'ils correspondent au peuplement de la terre. Si nous essayons de respecter ces correspondances et de les faire apparaître dans l'espace, nous obtenons la disposition:



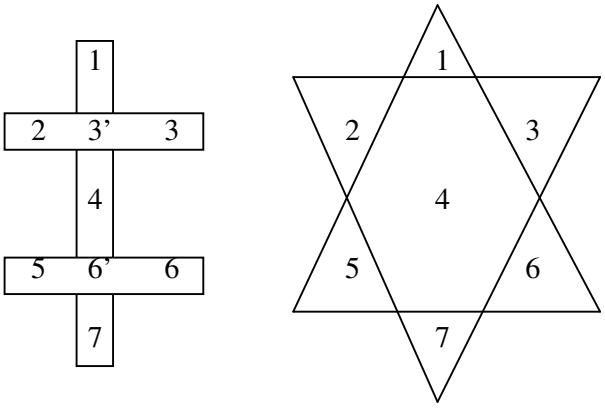
Mais l'œuvre créatrice du 3ème jour est double :

3 mer-terre
3' plantes

celle du 6ème jour aussi :

6 animaux terrestres
6' mâle-femelle.

Or il y a une relation entre 3' et 6', entre les plantes et l'Humain, comme nous l'avons vu plus haut. D'où le croquis :



C'est la forme d'un corps humain, avec les correspondances suivantes:

1	Tête	(lumière)
2-3	Bras	(humide-sec)
3'	Cœur	(plantes)
4	Nombril	(soleil-lune-étoiles)
5-6	Jambes	(animaux)
6'	Entrailles	(homme-femme)
7	Sexe	(repos)

Quel est donc ce Créateur qui crée les choses d'après le triple bilatéralisme humain et qui les fait correspondre d'après la structure du corps humain ? N'est-ce pas celui dont il est dit:

« Tout est de lui, par lui et pour lui... »

c'est-à-dire l'Homme-Dieu. En effet,

« Il est l'image du Dieu invisible,
Premier-né de toute créature,
car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses,
dans les cieux et sur la terre,
les visibles et les invisibles,
Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances;
tout a été créé par lui et pour lui,
il est avant toutes choses et tout subsiste en lui. »
(Col 1, 15-17)

1.2 Le balancement des propositions

Le cadrage des choses

Non seulement chaque chose va par paire dans l'univers, mais de plus, chaque chose est perçue de deux façons différentes par l'Anthropos. En effet, l'Anthropos a ses principaux organes récepteurs bilatéralisés : il a deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux mains et deux hémisphères cérébraux.

Cette bilatéralisation des principaux organes récepteurs de l'Anthropos est grosse d'importance. L'Anthropos ne peut connaître le Réel qu'en synthétisant deux approches différentes, au moins, du Réel.

La vision résulte de la synthèse cérébrale de deux angles de vue différents fournis par

chaque œil. L'audition résulte certainement aussi de la synthèse cérébrale de deux zones sonores différentes fournis par chaque oreille. Le balancement corporel, en déplaçant les yeux, les oreilles, les narines, les mains dans l'espace, amplifie les angles d'attaque des perceptions visuelles, auditives, olfactives et tactiles et contribue certainement à en augmenter la puissance synthétique.

Ce qui est vrai de la connaissance du Réel, qui procède de la synthèse d'approches partielles de ce Réel, est également vrai de l'expression de ce Réel. L'Anthropos peut difficilement exprimer le tout de tout d'un seul coup. Il est obligé, le plus souvent, d'exprimer le tout par juxtapositions successives d'approches partielles. C'est particulièrement sensible dans le style cinématographique, où un personnage ou une situation nous sont rendus compréhensibles par une succession de plans divers.

Ce qui est vrai de l'expression, en général, est particulièrement affirmé dans l'expression de style global des milieux traditionnels. On ne s'y exprime pas seulement par des gestes propositionnel simples, correspondant à des unités de souffle. On s'y exprime surtout par une juxtaposition de deux ou trois gestes propositionnels simples, qui offrent ainsi deux ou trois approches différentes mais complémentaires du Réel et permettent ainsi de mieux l'exprimer dans sa richesse.

Cette juxtaposition de deux ou trois propositions constituent le phénomène du **parallélisme**. Ce parallélisme des propositions, dans les récitations traditionnelles, a été redécouvert, en premier, en 1853, à partir des textes bibliques, par Lowth, professeur à Oxford, mais c'est Marcel Jousse qui en démontre l'origine psycho-physiologique, en l'enracinant dans le bilatéralisme humain. En effet, la plupart des auteurs étudiant ce phénomène du parallélisme n'y ont vu qu'un « indice de faible moi et de faible style » :

« Avec notre libre arbitre nous pouvons, (après l'exécution d'un geste propositionnel) vouloir n'importe quelle construction nouvelle entièrement indépendante de tout ce qui précède; mais, en réalité, nous sommes très souvent poussés, par (l'érection d'un mécanisme moteur sémiologique en) notre faible moi, à choisir la route la plus facile qui est naturellement aussi la plus actuelle" (Van Ginneken : 528). Aussi, « très souvent (se déclenche automatiquement un geste propositionnel - manuel, laryngo-buccal, etc - d'une construction semblable, (et par la forme et par la signification), à celle qui précède immédiatement. Ainsi l'inertie, (laissant jouer l'oscillation instinctive de tous les gestes organiques), amorce l'action d'une construction à l'autre » (529). C'est le parallélisme, loi profonde et universelle de l'automatisme psychologique, de la pensée humaine abandonnée à sa spontanéité vivante et non déformée par les règles conventionnelles de notre langue écrite. » [59]

Telle n'est pas la position de Marcel Jousse, qui voit dans ce parallélisme, une conséquence de la globalité de l'Anthropos qui, en s'exprimant avec tout son corps, balance ses gestes propositionnels suivant le triple bilatéralisme de son corps.

« « (Ces) exemples de parallélisme et de redondance » (De Reul :66-67), il nous est loisible de les stigmatiser comme des indices de « faible moi » et de « faible style » (Van Ginneken : 529) dans tous ceux de nos auteurs - et ils sont légion - chez lesquels le « mouvement de balancier du discours » est resté, comme chez Péguy, « chez Delille... le cliché obsédant » (Rochette : 86 et 91)

« Mais toutes nos condamnations n'ont pas empêché et n'empêcheront probablement jamais l'humanité de réciter sa pensée au double balancement de gestes propositionnels symétriques et synonymes. Nous n'avons d'ailleurs qu'à constater les faits dans les milieux ethniques les plus divers pour voir s'y jouer, non point mathématiquement, mais avec la souplesse de choses vivantes, ce qu'on pourrait appeler *la loi de l'oscillation universelle*. » [60]

[59] Marcel JOUSSE, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, AMJ, 1981, p. 159.
[60] Marcel JOUSSE, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs,* AMJ, 1981, p.161.

Ce parallélisme propositionnel est une caractéristique, en particulier, du style oral palestinien et qui lui confère d'ailleurs un avantage précieux, celui d'être traduisible en n'importe quelle langue. Ces balancement propositionnels sont, en effet,

« des rimes mnémotechniques, pourrait-on dire, rimes qui ne jouent pas d'après le son, mais d'après le sens. C'est là encore une des particularités d'Israël qui a balancé ses propositions en les enchaînant, non pas comme chez nous par la phonétique, non pas comme chez les Grecs par la métrique, mais par la sémantique.

« Il y a là une sorte de supériorité qui va nous être précieuse. C'est qu'en général, on peut traduire les balancements palestiniens sans trop perdre de leur bilatéralisme. Tandis que si nous traduisions en latin ou en anglais des rimes françaises, nous ne pourrions plus goûter le jeu de ces rimes. De même, si nous traduisons les balancement homériques en français, nous ne saisissons plus le balancement des deux hémistiches. » [61]

Mais ce balancement de l'expression, qui est un fait universel, va s'exercer à différents niveaux de cette expression. Nous allons assister d'abord au balancement de deux ou trois propositions, constituant ce que Marcel Jousse appelle des **schèmes rythmiques**. Ensuite ce balancement va s'étendre à des groupes de schèmes rythmiques, que Marcel Jousse appelle des **récitatifs**, pour les balancer entre eux et aboutir ainsi à un parallélisme des récitatifs constituant une **récitation**.

1.2.1 Schèmes rythmiques binaires

Etudions d'abord le balancement des schèmes rythmiques.

« Chacune des propositions parallèles, ou comme nous allons désormais les appeler, chacun de ces balancements se module sur une mélodie simple et assez monotone. Les membres mélodiques de cette psalmodie se balancent, eux aussi, naturellement, selon le parallélisme des propositions qu'ils animent. Les deux ou trois émissions vocales, sémantiquement et mélodiquement parallèles, forment ainsi un tout complexe, une sorte de schéma vivant, binaire ou ternaire, que nous avons nommé schème rythmique.

« Pour être clair et concret, voici un exemple de schème rythmique binaire, c'est-à-dire composé de deux balancements :

Il ne conseillent pas d'abord
mais ils raillent plus tard. » [62]

Voici de nombreux autres exemples empruntés à des milieux divers, y compris à notre milieu occidental moderne.

Milieu ethnique palestinien

« C'est l'épée au dehors
la peste et la famine au dedans.
Quiconque sera dans la campagne mourra par l'épée,
et quiconque sera dans la ville, la famine et la peste le dévoreront.
...
Toutes les mains faibliront,
tous les genoux s'en iront en eau.
Ils se revêtiront de sacs,
un frisson les enveloppera.
Tous les visages seront honteux,
toutes les têtes rasées.
Ils jetteront leur argent dans les rues,

[61] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 242.
[62] Marcel JOUSSE, *Les Lois psycho-physiologiques du Style oral vivant et leur Utilisation philologique*, Geuthner, 1931, p. 4.

et leur or leur sera une souillure... »
(Ez 7, 15-19)

Mérinas de Madagascar
« Ma bouche est garottée par la timidité,
mes lèvres sont liées par la honte. »

« Que votre parole soit étrange,
que votre langage soit hésitant. »

« Le fils du roseau est jeté à terre par le vent,
le fils du véro est écrasé par les bœufs. »

Turquie
« Ne fais pas ouvrir la boîte,
ne fais pas parler le méchant. »

« Le cheval meurt, le champ de course reste;
le brave meurt, la gloire reste. »

Milieu ethnique français
« La grandeur du soldat, c'est le péril
La grandeur de l'ouvrier, c'est l'effort. »
(Paul Reynaud)

« En temps de paix,
ce qui dépend du travail,
c'est le bien-être ou la misère.
En temps de guerre,
c'est bien plus,
c'est la victoire ou la défaite. »
(Paul Reynaud)

« La France a perdu une bataille,
elle n'a pas perdu la guerre. »
(Charles de Gaulle)

Dans la publicité
« La beauté a des canons,
pas de boulets. »
(Esthétique)

« Votre vue :
notre univers. »
(opticiens Krys)
(métaphore des cubes-étoile)

« Vous viendrez pour son filtre,
Vous resterez pour son goût. »

« Nous pressons :
vous versez. »
(Tropicana, métaphore de l'orange avec bonde)

« Tout passe, tout lasse

sauf les glaces. »
(chanté)

« Pour mieux vous connaître,
Pour mieux vous servir. »
(RATP)

« Félix Potin :
on y revient. »

« La force de Marie Brizard,
c'est son faible pour la glace. »

« Côté course,
côté courses. »
(Opel Kadett)

1.2.2 Schèmes rythmiques ternaires

Voici des exemple de schèmes rythmiques ternaires, c'est-à-dire composés de trois balancements :

Madagascar
« Nous ne les chassons pas devant nous, comme les moutons,
mais ils viennent en suivant, comme les chiens
ils se balancent par derrière, comme une queue de mouton. » [63]

Milieu ethnique palestinien
« Notre sanctuaire est ruiné,
notre autel abattu,
notre Temple détruit.
Nos harpes sont brisées,
nos hymnes étouffés,
nos acclamations arrêtées.
La lumière de notre chandelier est éteinte,
notre Arche d'Alliance captive.
Nos parvis sont foulés,
le nom qu'on prononce chez nous profané.
Nos preux sont outragés,
nos prêtres brûlés,
nos lévites prisonniers.
Nos filles sont souillées,
nos femmes violées,
nos vieillards déshonorés.
Nos petits sont vendus,
nos adolescents esclaves,
nos hommes enchaînés. » [64]

Catégories de schèmes rythmiques [65]
Les balancements des schèmes rythmiques binaires ou ternaires sont des balancements :

[63] Jean PAULHAN, *Les Haïn-teny Mérinas*, cité par Marcel JOUSSE, *Les Lois psycho-physiologiques du Style oral vivant et leur Utilisation philologique*, Geuthner, 1931, p. 4.
[64] Léon GRY, *IV Esdras* ,Geuthner, 1938, pp. 312-313.
[65] cf. Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 4, 12ème cours.

sémantiques :

soit synthétiques , soit analogues ou synonymiques, soit antithétiques

Exemple :

Non, ils sont comme la bale
emportée par le vent de sur la terre. synthétiques

Au jugement les impies ne tiendront,
les égarés à l'assemblée des justes. synonymiques

Car le Seigneur connaît la voie des justes,
mais la voie des impies va se perdre. antithétiques
(Ps 1)

isosyllabiques :

Les balancements d'un même schème rythmique peuvent comporter le même nombre de syllabes : 6-6, 8-8, 12-12.

Exemple 8-8:

« Malheur à toi, Corozaïn,
Malheur à toi, Bethsaïda.
Car si dans Tyr et dans Sidon
s'étaient accomplis les miracles
qui se sont accomplis en vous,
Assis dans le sac et la cendre,
jadis on eut fait pénitence.
C'est pourquoi je vous dis à vous :
que pour Tyr et que pour Sidon,
on montrera plus de pardon,
au Jour du Jugement qu'à vous. »

isométriques :

Les balancements d'un même schème rythmique n'ont pas seulement le même nombre de syllabes, ils peuvent aussi présenter des rythmes identiques.

Exemple :

« Pleure, pleure, pauvre femme,
Pleure, pleure, pauvre épouse. »

Exemple de balancements à la fois sémantiques, isosyllabiques et isométriques:

« Ciel moutonné Femme fardée
1 2 3 4 1 2 3 4

Pomme ridée »
1 2 3 4

1.2.3 Le schème rythmique, unité de pensée, d'expression et de mémorisation

De même que la matière est faite de briques élémentaires que sont les atomes, mais regroupées en unités fondamentales que sont les molécules, de même, la pensée et l'expression

humaines sont faites de briques élémentaires, les propositions, mais regroupées en unités fondamentales, les schèmes rythmiques.

Marcel Jousse, qui a si bien mis en évidence la loi du bilatéralisme, ne semble pas avoir poussé la logique jusqu'au bout. Dans son *Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, il restreint l'unité de pensée et d'expression à la proposition et ne semble pas être revenu, par la suite, sur cette erreur de perspective. Il est, en effet, exact d'affirmer que l'Anthropos pense et s'exprime, non par gestes isolés mais par gestes triphasés, non par mots isolés mais par propositions.

« L'unité réelle et vivante, ce n'est pas, [en effet], le geste ou le signe isolé, non plus que le mot, [ce geste sonore], mais la phrase, ou l'ensemble complexe, plus ou moins long, qui exprime d'une façon indivisible un sens complet. La signification d'un geste, - [manuel et aperçu, laryngo-buccal et entendu], n'est fixée que par le contexte. Ainsi le geste « boomerang » peut exprimer non seulement l'idée de cet objet, mais en même temps, d'après le « contexte » , l'idée d'atteindre ou de tuer quelque chose avec lui, ou bien de le fabriquer, ou de le voler, etc. » (Lévy - Bruhl : 180).

« Les personnes, qui se sont habituées à considérer le mot comme une unité psychologique réelle, se trouvent d'ordinaire fort désorientées lorsqu'elles apprennent que, dans certaines langues, il n'existe pas à proprement parler de mots, dans les langues chinoises, notamment" (Leroy : 89). « Les éléments du discours, [qui sont les phases gestuelles de l'action récitée], n'ont aucune fixité, quant à leur sens, à leur fonction, à leurs rapports possibles avec les autres éléments analogues » (29).

« Sous prétexte il est vrai que les langues chinoises sont monosyllabiques, [que chaque geste mimique y est résumé par un seul son], on pourrait croire que l'unité psychologique cherchée y est la syllabe. Mais la syllabe n'a pas de signification précise et nettement déterminée par elle-même: la signification appartient en quelque sorte à l'ensemble..., [au geste complexe propositionnel] » (89)...

« Dans nos langues européennes mêmes la division en mots est une opération qui ne s'est pas faite spontanément » (89). « Un mot n'a d'individualité pour nous que du jour où nos maîtres nous ont enseigné à l'abstraire. Ce ne sont pas des mots que nous apprenons d'abord à prononcer, mais des phrases, [des clichés propositionnels plus ou moins réduits, plus ou moins déformés]. Un mot s'anastomose toujours avec ceux qui l'accompagnent, et selon l'allure et le mouvement de la phrase, [du geste propositionnel] dont il fait partie intégrante, il prend des aspects différents » (Bergson: A, 124). » [66]

« Une difficulté que rencontre l'Européen qui étudie (la) langue (des Bambaras) en analysant les phrases, c'est la multiplicité des homonymes. Elle n'en a pas pour l'indigène qui, ignorant tout de la grammaire et de l'agencement d'une proposition, ne sait pas que celle-ci se compose de mots. Il est certain, comme on l'a déjà observé, que, à part quelques noms et quelques verbes, les Noirs, même les plus intelligents, qui n'ont pas étudié, ne se doutent pas de la signification des mots qu'ils emploient, pris isolément. Ils ne connaissent les sons qu'encastrés pour ainsi dire dans une phrase. Demandez-leur le sens d'un terme en particulier, en l'isolant du contexte, ils vous répondront souvent qu'ils l'ignorent" (Mgr Hippolyte Bazin : 692). « Pour eux l'unité linguistique, c'est la phrase, (le geste propositionnel), ce qui d'ailleurs ne les empêche pas de parler volontiers et beaucoup. Au moindre signe, ils sont prêts à débiter un discours plein de feu, avec balancement oratoire et séries de propositions cadencées. » (O.F. Cook : 487). » [67]

Bien sûr, cette loi générale du geste propositionnel peut s'assouplir et le geste triphasé peut se réduire à un geste biphasé ou monophasé.

« Il peut se faire qu'on ne mime pas les trois phases comme dans cette expression : « le ciel pleut » ou « il pleut ». Vous pourriez dire : « La terre s'est mouillée de pluie » mais on peut quelquefois abréger l'expression orale comme par exemple ce que vous avez à tout instant dans les mécanismes palestiniens : « Et Un Tel répondit à un autre ». Le mécanisme d'expression peut être réduit et alors nous aurons : « Et Un

[66] Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, 1981, pp. 99, 101.

[67] Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Association Marcel Jousse, 1981, pp. 161 –162.

Tel répondit ». Et pour avoir un balancement, vous aurez tendance à prendre une formule analogue : « Et répondit un Tel et il dit à celui-ci ».

« Nous voyons cette formule apparaître à plein dans les mécanismes évangéliques :

« Et répondit Jésus
et il dit à lui ».

Ce mécanisme, vous l'aurez aussi bien dans Homère sous une forme analogue : « Et commença de répondre le dieu (ayant telle caractéristique) ». Cette formule va vous permettre de préciser selon l'occasion: « Lors commença de répondre la blanche déesse Minerve ».

« Voilà le mécanisme normal. Tous ceux qui répondront quelque chose entreront dans la formule qu'est une interaction.

« ... Cette interaction doit donc être étudiée dans son phasage qui est généralement triphasage, mais qui peut être ce qu'on pourrait appeler le Polyphasage allant jusqu'au Monophasage. C'est tout simple et bref. Par exemple vous donnez le mot de Cambronne qui a été donné dans les circonstances que vous savez. Il n'y a qu'un seul son, il n'y a ni agent ni agi, il n'y a que l'action si j'ose dire. N'empêche que c'est contondant et que c'est un geste très interactionnel quand même.

« Vous en avez d'autres : zut, non, oui et ainsi de suite, mais cela fait partie d'un ensemble qui est sous-entendu. « Es-tu le Fils d'Elâhâ ? - Tu l'as dit ». Répondre oui, non, c'est parfois trop brutal. Toutes les politesses vont jouer là-dessus. » [68]

Mais, comme le fait d'ailleurs remarquer Jousse, dans ce dernier texte, sans toutefois en tirer les conséquences logiques, l'Anthropos ne peut énoncer une proposition, sans en émettre aussitôt une seconde voire une troisième, de par la loi du Bilatéralisme.

C'est donc que l'unité de pensée et d'expression n'est pas la proposition seule, mais bien le schème rythmique. D'ailleurs, dans la mémorisation des récitatifs rythmo-pédagogiques d'évangile, telle qu'elle était pratiquée au Laboratoire de Rythmo-pédagogie, fondé par Marcel Jousse, c'est schème rythmique par schème rythmique que celui-ci faisait mémoriser, et non pas proposition par proposition.

1. 3 Le balancement des schèmes rythmiques

1.3.1 Le parallélisme

« La loi psycho-physiologique du parallélisme ne joue pas seulement à l'intérieur du schème rythmique en faisant se balancer les gestes propositionnels identiques synonymiques ou antithétiques. Elle peut exercer son influence modelante de schème rythmique à schème rythmique :

1. Cette fumée, vers l'Ouest
n'est pas de la fumée,
mais une coquetterie.

2. Ce riz que l'on pile, vers l'Est,
n'est pas du riz que l'on pile
mais un caprice d'amour (19)

1. Les tubercules précèdent l'ambiaty :
Suis-je l'amie qui n'est pas aimée
que vous me réveilliez quand le ciel à l'horizon est sombre ?

2. Les tubercules précèdent l'ambiaty :
Vous n'êtes pas l'amie qui n'est pas aimée
et je vous réveillerais quand le ciel à l'horizon est sombre ?

Nous retrouvons la même loi dans le milieu ethnique des Rabbis d'Israël :

[68] Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 12 février 1941, 10ème cours, *La stylologie et le formulisme propositionnel*, p.143.

1. Les choses qui furent données par écrit
point ne pourras les donner oralement

2. Les choses qui furent données oralement
point ne pourras les donner par écrit.

1. Quiconque apprend la Tôrâh dans sa jeunesse
les mots de la Tôrâh pénètrent dans son sang
et ils sortent de sa bouche exactement.

2. Quiconque apprend la Tôrâh dans sa vieillesse
les mots de la Tôrâh ne pénètrent pas dans son sang
et ils ne sortent pas de sa bouche exactement. » [69]

Les récitatifs parallèles

« Ces groupes forment ainsi de petits récitatifs parallèles que nous retrouvons sur les lèvres des improvisateurs du monde entier. » [70]

Ce balancement des récitatifs s'organise souvent d'ailleurs autour du balancement de phases-couples. C'est le cas, par exemple, des paraboles de Rabbi Iéshoua de Nazareth. La parabole de la maison sur le rocher et la maison sur le sable est construite sur les phases-couples: faire-ne pas faire, homme sensé-homme insensé, rocher-sable.

« Quiconque entend mes paroles que voici
et fait celles-ci,
à quoi sera-t-il comparable ?
à un homme sensé
qui a bâti sa maison sur le rocher.
Et la pluie est tombée,
les torrents sont venus,
et les vents ont soufflé
et se sont déchaînés contre cette maison.
Et elle ne s'est pas écroulée,
car elle était fondée sur le rocher.

Quiconque entend mes paroles que voici
et ne fait pas celles-ci,
à quoi sera-t-il comparable ?
à un homme insensé
qui a bâti sa maison sur le sable.
Et la pluie est tombée,
les torrents sont venus,
et les vents ont soufflé
et se sont déchaînés contre cette maison.
Et elle s'est écroulée
et son écroulement fut grand. »
(Mt 7, 24-27)

[69] Marcel JOUSSE, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, AMJ, 1981, pp.170-171.
[70] Marcel JOUSSE, *Les Lois psycho-physiologiques du Style oral vivant et leur Utilisation philologique*, Geuthner, 1931, p. 9.

La parabole de la brebis perdue et de la drachme perdue est construite sur les phases-couples: homme-femme, paysan-citadine, brebis-drachme.La parabole du trésor et de perle est construite sur les phases-couples: trésor-perle, paysan-marchand.

« Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor
caché dans le champ.
L'homme qui l'a trouvé, le cache à nouveau,
et dans sa joie, il s'en va.
Puis il vend tout ce qu'il a
et il achète ce champ-là.

Et encore :
Le Royaume des Cieux est semblable à un marchand
cherchant de belles perles.
Quand il eut trouvé une seule perle précieuse,
il partit vendre tout ce qu'il avait
et il acheta cette perle. »
(Mt 13,44-46)

2. LE BALANCEMENT CORPOREL (ou balancement rythmique)

Tout d'abord, de même que l'homme va à la conquête de l'univers physique, par le balancement de la marche, de même, il part à la conquête de l'univers intellectuel en se balançant corporellement. Ce balancement corporel peut être de deux sortes: le balancement rythmo-phasique, le balancement propositionnel.

Voici une démonstration de chaque sorte de balancement:

Balancement rythmo-phasique

« Ne pensez pas
que je sois venu appeler
les justes à la pénitence.
Je ne suis pas venu appeler
les justes à la pénitence
mais les pécheurs. «
(Matthieu 9, 13)

Balancement propositionnel

« Jérusalem, Jérusalem,
ô toi,
Qui tues les prophètes de chez toi et lapides les envoyés vers toi !
que de fois j'ai voulu,
Que moi, je rassemble tes enfants devant moi, ainsi qu'une poule rassemble ses poussins sous ses ailes
et vous n'avez pas voulu !
Voici qu'est laissée à vous, votre maison à vous,
comme un désert !
En vérité, En vérité,
je dis à vous:
Point vous ne me reverrez jusqu'à ce que vous disiez :
"Béni soit-il celui qui vient au Nom du Seigneur.". »
(Matthieu 23, 37-39)

2.1 Le balancement rythmo-phasique

2.1.1 Un balancement homorythmique

Comme nous l'avons vu plus haut, la base de l'expression humaine est l'interaction ou proposition:

AGENT - ACTION - AGI

L'Agent, l'Action et l'Agi constituent, pour Marcel Jousse, ce qu'il appelle des phases, et nous avons également vu que l'Anthropos, pour connaître ou s'exprimer, mime rythmiquement chacune des phases de l'interaction, par des gestes corporels-manuels et par des gestes laryngo-buccaux.

Or le geste est essentiellement de nature énergétique, et donc il est explosif. Chaque phase de l'interaction est donc propulsée par une explosion énergétique, que ce soit au niveau du geste corporel-manuel ou au niveau du geste laryngo-buccal. C'est d'ailleurs ce retour biologiquement équivalent des explosions énergétiques sur chaque phase de l'interaction, qui crée la sensation de rythme, que Jousse appelle le rythme d'intensité, et qui est le rythme fondamental et universel de toute expression.

Par ailleurs, le balancement corporel de l'Anthropos debout, en portant alternativement le poids du corps d'un pied sur l'autre, contribue à marquer le rythme par une légère frappe du talon sur le sol, à chaque fois que le poids du corps se porte sur le pied.

Cette frappe du talon fait déflagrer dans le corps humain, une onde énergétique qui renforce les explosions énergétiques du geste. Il est essentiel à la justesse du geste et à son efficacité mnémonique de réaliser la synergie complète des explosions énergétiques des gestes corporels-manuels et laryngo-buccaux, avec la frappe du talon. C'est ce que Marcel Jousse appelle l'**homorythmie**.

« Dans le style oral, les mimèmes anthropologiques et leur verbalisation etnique infligent leur rythme et la mélodie s'adapte congénitalement à l'ensemble. C'est ce que nous avons appelé l'homorythmie. » [71]

Le balancement rythmo-phasique est celui qui réalise cette homorythmie, c'est-à-dire la coïncidence des explosions énergétiques du geste corporel-manuel et du geste laryngo-buccal, avec la frappe du talon, qui accompagne le balancement corporel.

Remarquons que ce balancement rythmo-phasique, parce qu'il recherche cette coïncidence des explosions avec la frappe du talon, ne peut être métronomique et mécanique. Il doit rester souple, vivant et adapté, au service de l'expression dont la rythmicité n'est jamais mathématique.

2.1.2 Un balancement dynamogène

Le balancement rythmo-phasique a un rôle dynamogène et un rôle relaxant.

Un rôle dynamogène

Un rôle dynamogène, parce que les ondes énergétiques qu'il déclanche dans le corps, libère le geste et lui permet de se prolonger sans fatigue excessive.

« Toute série de gestes qui, à l'échelle convenable, prolongent en les accentuant, les explosions automatiquement rythmiques de l'énergie, dynamogénise l'organisme et facilite les opérations physiologiques et psychologiques. » [72]

C'est la raison pour laquelle certains professeurs, orateurs ou poètes, sont incapables de s'exprimer ou composer, s'ils ne marchent pas, c'est-à-dire s'ils ne se balancent pas avec cette frappe du talon sur le sol. C'est la raison profonde aussi pour laquelle toutes les armées du monde font marcher au pas leurs soldats, au rythme des tambours, car la frappe des pieds au sol, jointe au roulement des tambours, énergétise le corps des soldats, et leur permet de parcourir des kilomètres avec beaucoup moins de fatigue.

Un rôle relaxant

Un rôle relaxant aussi, parce que ce balancement a le rythme d'une berceuse, et en possède toutes les vertus apaisantes et équilibrantes. Dès qu'un enfant pleure ou a du mal à s'endormir, le réflexe de la mère n'est-il pas de le bercer en chantant une berceuse ? Certaines douleurs, physiques ou morales, ne déclenchent-elles pas parfois, un balancement adoucissant chez ceux qui souffrent. Certains psychotiques ne manifestent-ils pas, par leur balancement quasi frénétique, la recherche éperdue d'un équilibre perdu ?

Les élèves du Laboratoire de Rythmo-récitation, qui viennent parfois mémoriser les récitations d'évangile, après une journée de travail harassante, en ressentent les effets énergétique et relaxants, au fur et à mesure que la leçon se déroule. Entrés fatigués et vidés, ils en ressortent régénérés.

2.1.3 Un balancement mnémonique

[71] Marcel JOUSSE, *Le testament du professeur-paysan Marcel Jousse*, inédit p. 155.
[72] Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs,* AMJ, 1981, p. 131.

Du fait que le balancement facilite le rejeu, rejeu corporel-manuel et laryngo-buccal, il a un rôle mnémonique important.

Spontanément, tous les milieux qui portent oralement leurs traditions se balancent. Spontanément aussi, le petit enfant qui mémorise ou récite sa leçon, se balance, si toutefois on ne l'oblige pas à se tenir immobile.

E. Bougly nous rappelle le rôle mnémonique du balancement dans le transport de la Tôrâh en milieu juif :

« Pourquoi les rythmeurs corporels-manuels, faisant passer leur mécanisme global sur le mécanisme oral, ont-ils gardé ces balancements ? C'est qu'ils sentaient, mi-consciemment, mi-inconsciemment, que c'est par là que la mémoire se montait. Et ce fut leur prestigieux Talmoûd, leur apprenage, dans tous les sens du mot si bien à eux, appreneurs quotidiens et inlassables de jour et de nuit.

« On ne saurait trop le répéter : sans le savoir théoriquement, Israël agissait ainsi parce que le mécanisme de la mémoire a besoin, pour se monter et se déclancher, du mouvement du corps. C'est à cette instinctive mnémonique que le balancement rythmé de la Tôrâh a dû sa conservation dans les synagogues. Sans balancement, il aurait été impossible de la réciter tout entière comme le font les Rabbins et les Razis. Les officiants, que l'on y songe, doivent encore aujourd'hui la psalmodier sans faute, sans hésitation, ne fût-ce que l'espace d'une virgule. Les assistants qui, eux, suivent les paroles dans les livres, reprennent le Récitant à la moindre défaillance. A la troisième défaillance, il est disqualifié. Seulement, jusqu'à la découverte des causes psycho-physiologiques et des effets mnémoniques de la loi du parallélisme, Israël se balançait sans savoir pourquoi. » [73]

2.2 Le balancement rythmo-propositionnel

Ce balancement rythmo-propositionnel a pour fonction de répartir la succession des gestes interactionnels dans l'espace. Moins rythmique que le précédent, il n'en a pas moins un rôle mnémonique très important. La répartition des gestes interactionnels, dans l'espace, est un moyen très efficace d'en mémoriser la succession.

Nous avons vu que l'unité d'expression, dans le style global-oral, est le schème rythmique binaire ou ternaire. On va donc se servir du balancement corporel, pour distribuer dans l'espace, chacune des deux ou trois propositions qui constituent le schème rythmique.

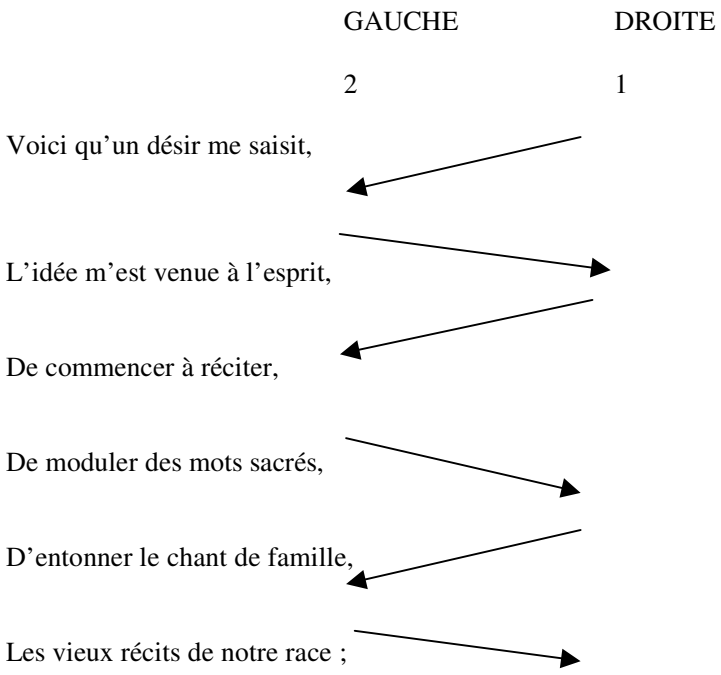
2.2.1 Le balancement binaire

Soient les schèmes rythmiques suivants:

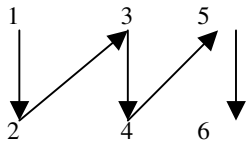
« Voici qu'un désir me saisit,
L'idée m'est venue à l'esprit
De commencer à réciter,
De moduler des mots sacrés,
D'entonner le chant de famille,
Les vieux récits de notre race;
Les mots se fondent dans ma bouche,
Les paroles lentement tombent,
Elles s'envolent de ma langue,
Se dissipent entre mes dents. » [74]

En me penchant à droite, je récite la première proposition du premier schème. En me penchant à gauche, je récite la deuxième proposition du premier schème.

[73] E. BOUGLY, *La Mimique hébraïque et la Rythmo-pédagogie vivante*, Cahiers juifs n° 15, mai-juin 1935, pp. 199-210, cité par Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 229-230.
[74] Elias LÖNNROT, *Le Kalevala,* Stock+Plus, 1978, p. 25.



Je puis aussi réciter la première proposition du premier schème, en me penchant en avant, et la deuxième proposition du premier schème, en me redressant vers l'arrière.



Remarquons, au passage, que, dans le premier cas, on retrouve le sens de l'écriture chez les Sémites, et, dans le second cas, le sens de l'écriture chez les Chinois. Dans le premier cas, on retrouve également le principe de l'écriture en boustrophédon [75].

2.2.2 Le balancement ternaire

« Si nous avions trois mains, toute la logique humaine aurait été changée. Cependant, nous aurons besoin souvent de trois balancements, parce que trois choses peuvent s'imposer à nous qu'il nous faut exprimer logiquement…

« La conformation doublement bilatérale du corps humain permet, alors, que le mécanisme de balancement de droite et de gauche s'imbrique gestuellement dans le mécanisme de soulèvement d'avant en arrière: le Joug et le Fardeau se conjoignent. Cette imbrication se retrouve souvent dans les berceuses. Grâce à cette imbrication, on peut ainsi mettre de l'ordre dans des balancements qui ne se satisfont pas du seul parallélisme de droite et de gauche. » [76]

Pour balancer un schème rythmique ternaire, deux possibilités se présentent suivant le parallélisme des propositions.

Premier cas

[75] cf. plus haut p. 7.
[76] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, pp. 303-304.

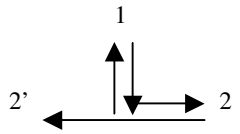
Prenons le schème rythmique suivant:

Venez auprès de moi, tous vous,
car vous êtes surmenés et vous êtes surchargés.

Sa structure parallèle est du type:

1
2' 2

Je le balancerai donc plutôt:



en me penchant d'abord vers l'avant puis en me redressant, pendant que je récite la proposition 1, ensuite en portant mon corps sur le pied droit, pendant que je récite la proposition 2, enfin en portant mon corps sur le pied gauche, pendant que je récite la proposition 2'.

Deuxième cas
Prenons les schèmes rythmiques ternaires suivants:

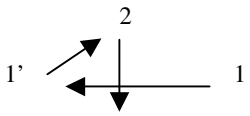
Jérusalem, Jérusalem,
ô toi…

En vérité, En vérité,
je vous le dis à vous…

Leur structure parallèle est du type:

1' 1
2

Je le balancerai donc plutôt:



en portant d'abord le poids du corps à droite, pendant que je récite la proposition 1, puis en portant le poids du corps à gauche, pendant que je récite la proposition 1', enfin en me penchant en avant, pendant que je récite la proposition 2.

2.2.3 Le balancement rythmo-typographique

La mise par écrit des récitations traditionnelles de style global nous ont habitué à tasser un maximum de caractères, sur un minimum de surface. Papyrus, vélin, papier sont, en effet, des matériaux coûteux, qu'il convient de rentabiliser au maximum. Pendant le même temps, le lecteur cesse d'être un récitateur: il devient un œil qui lit et non plus un corps qui se balance. Du coup, il perd la sensation physique des balancements, tout en perdant la perception oculaire de ces balancements. C'est tellement vrai qu'il faudra attendre Lowth et le XIXème siècle, pour redécouvrir le parallélisme des psaumes.

Marcel Jousse a lutté toute sa vie contre la tyrannie mortifère de l'écriture sur les structures du style global. En particulier, pour redonner aux lecteurs purement oculaires, que nous sommes devenus, la sensation oculaire du balancement des propositions et des récitatifs, il préconise ce qu'il appelle un rythmo-typographisme, par lequel les récitations traditionnelles sont réparties sur l'espace de la page, comme elles l'étaient dans l'espace du récitateur.

Dès 1929, Marcel Jousse publie aux éditions Spes, un livre: *Les Rabbis d'Israël, Les récitatifs rythmiques parallèles, I, Genre de la maxime*, où, avec beaucoup d'aération et un jeu de couleurs, il met en relief oculaire le balancement des propositions et des récitatifs parallèles. Ce premier tome, d'une future collection d'ouvrages analogues, que Marcel Jousse projetait de publier, au fur et à mesure de l'avancement de ses travaux, restera malheureusement le premier et le dernier, Marcel Jousse ayant été vaincu, lui aussi, par les impératifs d'économie de son éditeur. Mais, dans les mémoires publiés de son vivant, et dans les ouvrages posthumes publiés par Gabrielle Baron, ce rythmo-typographisme est respecté et on pourra y trouver les exemples des rythmo-typographismes possibles.

Notons d'ailleurs la victoire posthume de Marcel Jousse, puisque les livres liturgiques, en langue vernaculaire, publiés à la suite de la réforme liturgique de Vatican II, adoptent un rythmo-typographisme, sans que ni éditeurs, ni usager ne sachent sans doute, à qui on en doit la paternité indirecte.

Personnellement, nous utilisons le rythmo-typographisme, pour mettre par écrit les cours que nous donnons, à l'Institut Européen de Mimopédagogie. Outre l'intérêt qu'un tel support visuel fournit au conférencier, en lui permettant, d'un coup d'œil, de mieux suivre l'articulation de la pensée, ce rythmo-typographisme, en obligeant à balancer l'écrivain à balancer sa pensée, l'aide grandement à rédiger son texte. Sans parler du plan tripartite, si cher à Marcel Jousse, qui est un extraordinaire outil de classement de la pensée, et qui, en obligeant à réfléchir à un troisième point possible, permet souvent de découvrir un aspect inattendu de la question traitée, qui, autrement, n'aurait sans doute pas été développé.

2.3 Les balancements ethniques

« Toute expression humaine bâtie sur le geste sera une expression du geste balancé bilatéralement. Même quand nous nous exprimons seulement avec le mécanisme laryngo-buccal, nous l'avons vu, nous ne pouvons empêcher le corps tout entier de jouer. Nous ne pouvons pas découper la mécanique laryngo-buccale des rouages corporels-manuels. De là pourquoi, dans tous les milieux où l'on emploie, sur la bouche, ces choses vivantes que nous appelons le Style oral, nous avons des balancements de propositions.

« Le Style oral, c'est toute la vie pleine de gestes, pleine de rythmes, pleine de mélodies, parce que pleine de pulsations organiques.

« ... De là pourquoi nous avons montré avec tant d'insistance combien toute cette question du parallélisme n'a vraiment de sens que dans la mesure où nous laissons le corps tout entier se balancer.

« Pour arriver à cette base anthropologique, à cette rythmique humaine, il faut que nous nous placions devant l'anthropos vivant qui est doublement bilatéral.

« C'est ce double bilatéralisme mimismologique que nous allons étudier

1. dans son balancement gestuel de droite à gauche, c'est le JOUG
2. dans son balancement gestuel d'avant en arrière, c'est le FARDEAU
3. dans la synthèse du Joug et du Fardeau, c'est la BERCEUSE. » [77]

2.3.1 Le Joug

[77] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, pp. 287-288.

Le Joug récitationnel

Dans le milieu ethnique palestinien, le récitateur qui se balance de droite à gauche, tout en récitant sa leçon et le boeuf qui se balance de droite à gauche, en tirant la charrue, tout en ruminant sa nourriture, présentent une telle analogie de gestes, que le récitateur sera perçu sous le joug de la récitation, comme le boeuf est sous le joug de la charrue.

Le Joug désigne donc, dans le milieu palestinien, le geste de la récitation qui se balance de droite à gauche et de gauche à droite. Comme cette récitation palestinienne est essentiellement celle de la Tôrâh on parlera donc du joug de la Tôrâh et l'invitation à prendre le Joug est une invitation à réciter la Tôrâh .

Dans les textes du Siracide qui suivent, il est question de la Sagesse dont il faut prendre le joug sur son cou. Mais l'auteur nous dit très clairement que cette Sagesse

« n'est autre que le livre de l'alliance du Dieu Très-Haut,
la Tôrâh promulguée par Moïse,
laissée en héritage aux assemblées de Jacob.
C'est elle qui fait abonder la sagesse… «
(Si 24, 23-25)

Prendre le joug de la sagesse, c'est donc prendre le joug de la Tôrâh.

« Approchez-vous de moi, ignorants
mettez-vous à l'école.
Pourquoi vous prétendre si dépourvus
quand votre gorge en est si assoiffée ?
J'ai ouvert la bouche pour parler:
mettez votre cou sous le joug.
Que vos gorges reçoivent le fardeau (hébreu) = l'instruction (grec)
il (elle) est tout près, à votre portée.
Voyez de vos yeux: comme j'ai eu peu de mal
pour me procurer beaucoup de repos. »
(Si 51, 23-27)

« Mon fils ! dès ta jeunesse choisis l'instruction
et jusqu'à tes cheveux blancs tu trouveras la sagesse.
…
Car la sagesse mérite bien son nom,
elle n'est pas accessible au grand nombre.
Ecoute, mon fils, accueille ma pensée,
ne rejette pas mon conseil:
Engage tes pieds dans ses entraves
et ton cou dans son collier.
Présente ton épaule à son fardeau
ne sois pas impatient de ses liens.
...
Car à la fin tu trouveras en elle le repos
et pour toi elle se changera en joie.
Son joug sera un ornement d'or
ses liens des rubans de pourpre. »
(Si 6, 18, 22-28)

« Tes joues sont belles parmi les perles,
ton cou au milieu des colliers. »
(Ct 1, 10)

Targoûm de ce verset du Cantique des Cantiques:

« Quand ils entrèrent au désert, le Seigneur dit à Moïse: Qu'il est beau ce peuple pour que je lui donne les paroles de la loi et qu'elles soient comme un mors dans leurs bouches pour qu'ils ne s'écartent pas de la bonne voie, comme le cheval qui a un mors dans la bouche ne s'en écarte pas. Qu'il est beau son cou pour porter le joug de mes préceptes, pour qu'ils soient comme un joug sur le cou du bœuf qui laboure le champ et se nourrit, lui et son maître. »

C'est dans ce contexte de joug = récitation, qu'il faut interpréter ces conseils donnés par la Tradition juive, relativement à l'éducation des enfants, afin de ne pas en déduire hâtivement que cette pédagogie serait coercitive :

« Traitant l'enfant comme une génisse
dont on augmente chaque jour le fardeau. »
(Talmud de Jérusalem)

Bien au contraire:

« Il est bon pour l'homme de porter le joug du Seigneur dès son enfance. »
(Lm 3, 27)

Travailler à la Tôrâh

De l'analogie du Joug, on passe aisément à l'analogie du travail. D'où l'expression traditionnelle : « travailler à la Tôrâh ».

« Travailler à la Tôrâh, c'est faire le geste du travail, le balancement des êtres qui travaillent, bêtes et gens. Aussi avons-nous, à chaque instant, des jeux de mots rythmo-pédagogiques qui sont quasi impossibles à traduire. Par exemple, « cultiver » et de là notre mot « culte ». Notre mot culte ne signifie plus travail pour nous et c'est bien dommage pour la recherche profonde et la compréhension!

« Comme nous sommes loin de ces grandes gesticulations laborieuses qui nous éclairent sur le véritable travail qu'est le travail humain de la mémorisation, après avoir été le mécanisme humain de l'expression. Comme il faudrait donner d'explications de ce mot « Joug » ! » [78]

C'est, par exemple, dans ce contexte qu'il faut comprendre ces deux paroles d'Evangile :

« Travaillez,
non pour une nourriture qui périt
mais pour une nourriture qui est stable
pour la Vie perdurable. »
(Jn 6, 27)

« Quiconque met la main à la charrue
et regarde en arrière,
celui-là n'est pas fait pour la Royance des Cieux. »
(Evangile)

Lier-délier

D'où également le couple formulaire traditionnel chez les Rabbis d'Israël: lier-délier. En effet, de même qu'on lie le joug au cou des boeufs pour le travail et qu'on délie ce joug après le travail, de même, on lie le Joug de la Tôrâh quand on récite celle-ci et on délie celle-ci quand on ne la récite plus. Réciter, c'est mémoriser, donc savoir, donc pratiquer la Tôrâh. Ne plus réciter, c'est ne plus mémoriser, donc ne plus savoir, donc ne plus pratiquer. Lier le Joug de la Tôrâh, c'est donc, par progression logique de niveaux de sens: la mémoriser, la pratiquer, être juste. Délier le Joug de la Tôrâh, c'est ne plus la mémoriser, ne plus la pratiquer, être pécheur.

[78] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 290.

La génisse récalcitrante

Israël est parfois comparée à une génisse récalcitrante qui refuse de porter le Joug, c'est-à-dire de réciter la Torâh et donc de la pratiquer. A l'inverse, ceux qui travaillent trop risquent le surmenage. C'est à ceux-là que s'adresse Iéshoua :

« Venez auprès de moi,
vous qui êtes surmenés
et qui êtes surchargés
et moi, je vous reposerai.
Prenez sur vous mon joug
et mettez-vous à mon école.
Car je doux
et humble de cœur
et vous trouverez repos pour vos âmes.
Car mon joug, il est bien ajusté
et ma charge, elle est légère. »
(Mt 11, 28-30)

2.3.2 Le Fardeau

Le Fardeau récitationnel

Un autre balancement utilisé dans la Récitation est celui d'avant en arrière et de bas en haut celui que l'on fait pour soulever une charge, un « fardeau ». D'où le nom gestuel de Fardeau attribué à ce balancement par le milieu palestinien. Ce balancement récitationnel du Fardeau est à rapprocher analogiquement « du mouvement avant-arrière de la charge mise sur le dos du chameau. » [79] et du balancement de la colombe qui roucoule.

La colombe récitante

C'est pourquoi, dans le milieu sémite, la colombe est l'analogème de la Récitation.

« La colombe - la rythmeuse des arabes - le plus exact et le plus gracieux peut-être des symboles de la récitation chez les Sémites. » [80]

« Quand elle roucoule, la colombe fait le mouvement d'avancement et de reculement qui s'oppose à l'autre rythmicité du balancement de droite et de gauche, du boeuf sous le joug. Ce geste a été admirablement saisi dans cette comparaison : « Je rythmerai comme la colombe » qu'on a traduit en latin par *meditabor ut columba*. En français, cela nous a donné : « Je méditerai comme la colombe ».

Cette traduction est des plus « algébrosées », car *meditabor* ne veut pas dire « méditer », mais mélodier. *Silvestrem tenui musam meditaris avena* ne veut pas dire : « Tu médites un chant sylvestre sur une flûte d'avoine », sur une petite flûte, mais : « Tu mélodies ». En effet, comme beaucoup d'improvisateurs de style oral, les bergers de Sicile improvisaient généralement en se faisant accompagner, dans leurs improvisations champêtres, par une petite flûte. Cela n'a rien à voir avec la méditation. On a faussé, par une piété ignorante, tous les sens les plus anthropologiques qui pouvaient nous aider à comprendre la pédagogie palestinienne.

Meditabor ut columba.. « Je rythmerai en me balançant d'avant en arrière comme la colombe », et non pas : « Je méditerai comme la colombe ». Cependant, on trouve partout ce texte cité avec cette idée vague et faussante de la méditation. » [81]

L'introduction du psaume 56 (55), dans la Bible, comporte la mention : « colombe muette des lointains ». Le targoûm paraphrase ainsi cette mention : « psaume de louange pour la

[79] Émile MOREAU, *De bouche à bouche, la Bible, transmission vivante*, Résiac, 1977, p. 29.
[80] Marcel JOUSSE, *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs,* AMJ, 1981, p. 327.
[81] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 298.

communauté d'Israël, comparé à une colombe silencieuse, au temps où ils furent déportés de leur ville. »

C'est cette analogie colombe-récitation qui explique la descente de la colombe sur Rabbi Iéshoua, lors de son baptême :

« La colombe c'est le symbole du souffle dicteur, c'est-à-dire la gestualisation, la corporalisation de ce souffle invisible : le Rouhâ de Qoudshâ.

« Cette colombe descend sur le paysan Iéshoua. Qu'est donc ce paysan ? Ecoutez la voix qui se fait entendre et que nous réentendons dans l'épisode de la transfiguration :

« *C'est lui mon Berâ, l'Unique (ou le Préféré)*
en lui j'ai mis mon vouloir.
Auditionnez-le ! »

« C'est la plus belle mimodramatique qui se puisse rêver et que vous allez algébroser dans vos traités de théologie car vous n'en appellerez plus à la grande mécanique de la récitation palestinienne.

« Nous avons d'abord un parlant - et c'est pourquoi vous entendez cette voix. De ce parlant procède une parole, cette parole éternelle qui s'est incarnée en Iéshoua :

« *Et le Memrâ s'est fait chair.* »

« Le troisième acteur du mimodrame, c'est le souffle qui s'est corporalisé sous la forme d'une colombe récitante.

« Tout ici, est mimodramatique et rythmo-catéchistique. Si vous introduisez votre métaphysique dans ce mécanisme concret, vous troublez tout.

« Ce qui nous a manqué, c'est l'étude de l'insufflation dans le mimodrame objectif. » [82]

Pour les Arabes, comme en témoigne François Bonjean, la colombe est « invocation de Dieu » :

« LE CHANT DE LA TOURTERELLE

« Comme il est naturel en terre d'Islam, l'affection et la révérence témoignée de tout temps aux tourterelles sont en étroit rapport avec les sentiments qui remplissent le cœur des croyants.

« On apprend de bonne heure aux enfants à interpréter le cri monotone, un peu farouche de la tourterelle sauvage, et le langage plein d'une tendre afféterie des citadines dans leurs charmantes cages de roseaux. Libres filles du bled (campagne), au vol intrépide, ou princesses captives, ont en effet ceci de commun: leur gosier se refuse à prononcer tout autre mot que le nom d'Allah. Et c'est pourquoi les unes comme les autres ont mérité d'être appelées « Dhikr Allah », « Invocation de Dieu ».

…

« Quel ravissement pour les enfants auxquels on dit que les tourterelles annoncent l'heure de la prière, que leur présence dispense le pauvre de l'achat d'une pendule, de les entendre en effet chanter quelquefois un peu avant, souvent en même temps que le muezzin ! […] Mais le merveilleux de l'affaire, c'est que la tourterelle ne se contente de son rôle de muezzin. Bientôt on la voit se livrer, toujours roucoulante, à une série de dévotes prosternations, véritable invocation d'Allah. Ensuite de quoi éclate le mystérieux éclat de rire, empreint d'une nostalgie à la fois fine, exaltée, pénétrante; langage qui ne ressemble, en vérité, à aucun langage, mots découpés dans une étoffe de paradis perdu, capables d'exprimer la seule chose qui mérite de l'être, c'est-à-dire l'inexprimable. » [83]

Interprétation de quelques textes palestiniens

[82] Marcel JOUSSE, *Hautes Études,* 26 janvier 1944 , 11ème cours, *L'analogie et ses expressions ethniques,* cité dans *La Manducation de la Parole,* Gallimard, 1975, p. 185.

[83] François BONJEAN, *Le Dhikr d'Allah,* L'Arche, août-septembre 1946, cité in Georges PEGAND, *Ascèse et Science*, La Colombe, 1963, pp. 119-120.

C'est ce balancement du Fardeau qui nous donne le sens concret et gestuel des textes bibliques suivants :

Le peuple d'Israël, fardeau pour YHWH

« Le mécanisme du fardeau, c'est donc une récitation qu'on récite en se penchant et en se soulevant. Aussi entendrons-nous les Palestiniens demander à leurs Nabis : « Quel est le soulèvement de Iâhôh ? » Et les Nâbis de répondre : « C'est vous qui êtes le soulèvement de Iâhôh ». Et jouant sur le double sens du mot récitation-fardeau :

« C'est vous qui êtes tellement un fardeau pour Iâhôh
qu'il peut vous soulever et vous rejeter
et alors, vous ne durerez plus. »

« Comment traduire cela ? Le soldat français, dans la tranchée inondée, qui disait : « J'en ai marre d'être dans cette mare », donnait analogiquement la réponse. » [84]

Le peuple à la nuque raide

Dans la Tôrâh... nous trouvons souvent cette expression et ce reproche : "Ce peuple est raide de nuque " Pourquoi ? C'est qu'il se montre rebelle à ses mémorisations. C'est, au fond, une classe qui ne veut pas apprendre les leçons qui lui sont données.

(Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard 1974, p. 298)

« Eux n'ont pas écouté,
ils n'ont pas prêté l'oreille,
ils ont raidi le cou
pour ne pas entendre
et ne pas accueillir l'instruction. »
(Jr 17, 23)

Le Fardeau de chaque jour

« Traitant l'enfant comme une génisse
dont on augmente chaque jour le fardeau. »
(Talmud de Jérusalem)

« Si vous vouliez intéresser vos enfants, ce serait de leur demander quels sont les travaux qu'on fait en se penchant et en se soulevant.

« Si vous posiez cette question à un petit palestinien, il vous répondrait tout de suite : « C'est le travail de la Tôrâh », le travail penché et soulevé pour la mémorisation de cette règle. En nous penchant et en nous soulevant, il faut que nous chargions en nous, charge par charge, notre propre loi, notre propre règle, notre Malkoutâ, dirait Iéshoua.

« *Quiconque veut venir après moi*
qu'il porte son soulèvement chaque jour.... ». » [85]

Le soulèvement de la gorge

« Vers toi, j'élève ma gorge. »
(Ps 24)

« Ma gorge exalte le Seigneur. »
(Cantique de Marie)

3.1.3 La Berceuse

[84] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, pp. 297-298.
[85] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 297.

Pour balancer les schèmes rythmiques ternaires, nous avons vu la nécessité de conjuguer, balancement avant-arrière et balancement droite-gauche. Il s'agit donc d'une combinaison du Joug et du Fardeau, qui se retrouve dans le balancement que font certaines mères pour bercer leur enfant qui pleure ou ne veut pas dormir.

D'où le nom de Berceuse, donné par Jousse à ce type de balancement ternaire. Contrairement aux termes Joug et Fardeau, qui sont des termes techniques utilisés par le milieu palestinien pour désigner les balancements correspondants, il ne semble pas que le terme Berceuse soit un terme technique palestinien, mais c'est un terme universel, car ce balancement de la berceuse se retrouve dans tous les milieux. Marcel Jousse l'a connu au foyer maternel et chez les grand'mères sarthoises.

« Les chansons de nos mères nous endormaient tout doucement, sous leurs bercements à deux battants, comme des coeurs qui battent. Nous dormions, mais dans nos cœurs veillait la loi du double battement. » [86]

Et Marcel Jousse de nous donner quelques exemples de ces berceuses :

Ce geste de la berceuse, « c'était, au fond, le geste du paysan qui crible du son et de la farine, geste rythmomélodié et verbalisé en phrases toutes simples :

Sassons *Blutons*
du son
pour les petits nourrissons *qui sont dans la maison.*
du son
Sassons *Blutons.*
...

Le geste du crible, d'avant en arrière, de droite et de gauche, c'est la berceuse du travail. » [87]

« Ce balancement, je le retrouvais dans les chansons patriotiques que ma mère aimait à me chantonner en se balançant :

Dans mon pays, je cultivais la terre,
dans mon pays, je gardais les brebis,
Mais maintenant que je suis militaire,
je veux rester fidèle à mon pays.

« Ces balancements sont les berceuses terribles des mères qui se dressent quand le pays est attaqué. Et voilà leurs fils, les petits paysans paisibles, qui se transforment d'emblée en guerriers invincibles :

Halte-là !
Halte-là ! *Halte-là !*
Vous ne passerez pas ! » [88]

[86] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 307.
[87] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, pp. 306, 307.
[88] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 308.

3. LE BALANCEMENT DE LA PENSEE (ou balancement cognitif) [89]

Face au Cosmos qui l'envahit de toutes parts et qui se joue d'abord dans ses propres organes récepteurs, avant d'irradier dans tout son corps, l'Anthropos, comme nous l'avons vu, réagit, et sa première réaction est la prise de conscience.

Soudain, l'Anthropos prend conscience de ce qui se joue en lui et peut alors le rejouer. Ce rejeu présente deux aspects complémentaires. Il peut rester intérieur à l'Anthropos et ne pas se manifester extérieurement; c'est le rejeu microscopique constituant la pensée. Il peut s'extérioriser, spécialement quand il s'agit de le communiquer aux autres: c'est le rejeu macroscopique constituant la parole. Or il est intéressant de remarquer que l'étymologie a des choses très importantes à nous apprendre sur le sens du mot *pensée*.

Penser, c'est peser

Penser vient du latin *pensare = peser.* Penser, c'est étymologiquement peser.

Qu'est-ce que peser ? C'est essentiellement comparer deux masses, par recherche d'un équilibre obtenu par un balancement, soit à l'aide de ses deux mains, comme le font les paysans, pour soupeser alternativement deux masses, soit à l'aide d'une balance, où la comparaison se fait par la recherche d'un équilibre, entre le plateau portant la masse à mesurer et le plateau portant les masses marquées.

Cette recherche d'un équilibre, ou plus exactement d'un ajustement entre deux choses, par balancement alternatif d'une chose à l'autre, semble bien, en effet, caractéristique de la pensée de l'Anthropos et justifier la comparaison gestuelle avec la pesée.

Ce balancement de la pensée nous semble présenter trois aspects complémentaires que, pour la clarté de l'exposé, nous allons, non pas dissocier, mais successiver. Ces trois aspects complémentaires correspondent analogiquement aux trois balancements corporels que nous avons étudiés plus haut. Il y a dans l'acte de penser: un balancement avant-arrière qui est le balancement de l'intussusception; un balancement droite-gauche qui est le balancement de l'intellection; un balancement haut-bas qui est le balancement de l'inspiration.

Chacun de ces balancements est une recherche d'équilibre et d'ajustement entre deux choses. Il possède donc un centre d'équilibre, partiel et momentané pour les deux premiers, définitif pour le dernier. Nous avons donc l'arithmétique symbolique suivante: avant-arrière, centre: 2 + 1 = 3 ; droite-gauche, centre: 2 + 1 = 3 ; haut-bas, centre: 2 + 1 = 3 ; soit 3 + 3 + 3 = 9 qui est le chiffre de l'accomplissement de l'Homme.

3.1 Le balancement avant-arrière de l'intussusception

Le balancement avant-arrière est un balancement entre les deux pôles : est-ouest. Ces pôles correspondent à deux états complémentaires du Soleil : le lever du Soleil et le coucher du Soleil, le matin et le soir. Analogiquement, ils évoquent la vie de tout homme, entre jeunesse et vieillesse, immaturité et maturité. Ce n'est pas pour rien que cet axe avant-arrière soit aussi l'axe du temps.

Le balancement avant-arrière est donc un va-et-vient entre deux étapes extrêmes de la croissance : le début et la fin. A quoi correspond-il dans le processus de la connaissance ?

Une autre analogie, biblique, peut nous aider à le décrypter. Dans la Bible, le connaissance du bon et du mauvais se fait par une manducation-nutrition. Or la nutrition comporte trois étapes : une ingestion, une digestion, une excrétion. Il est intéressant de remarquer que l'ingestion est un

[89] Cet aspect du bilatéralisme n'a pas été abordé par Marcel Jousse. Il procède d'un approfondissement personnel. Cette troisième partie constitue donc une partie en soi, avec des redites possibles par rapport aux deux premières parties et d'autres publications de l'auteur de ce texte. Il s'en excuse auprès du lecteur.

balancement avant-arrière entre extérieur de soi et intérieur de soi. Je vais chercher la nourriture hors de moi et je la porte à l'intérieur de moi. Ensuite, la digestion s'opère à l'intérieur de moi : ce qui est en moi par ingestion devient moi par digestion. En toute vérité, la nutrition est une intussusception, de *intus = à l'intérieur* et de *suscipere = recevoir.* Alors que les minéraux s'accroissent par juxtaposition, les êtres vivants s'accroissent par intussusception, c'est-à-dire en allant chercher en dehors d'eux la nourriture afin de la porter en eux et l'assimiler. On sait que Marcel Jousse a étendu l'acception de ce terme à la connaissance. L'homme connaît par intussusception, en allant chercher l'objet à connaître hors de lui et en le portant à l'intérieur de lui, suivant un mécanisme que Marcel Jousse analyse précisément dans son anthropologie du geste.

En conséquence, le balancement avant-arrière nous paraît symboliser, dans le processus de la connaissance, l'étape de l'intussusception, entre le moment où l'objet se dévoile à nous, comme la nature au lever du jour, et le moment où l'objet est devenu nôtre, se colorant de tous ses reflets, comme dans la lumière d'un soleil couchant.

Ce balancement de l'intussusception comporte deux mouvements complémentaires. Le premier, entre extérieur de soi et intérieur de soi, correspondant à l'ingestion : je prends à l'extérieur et je porte en moi. Le second se passe à l'intérieur de moi, entre ce que Marcel Jousse appelle le jeu et le rejeu, et qui correspond à une digestion.

3.1.1 Le balancement extérieur-intérieur

En effet, on ne connaît pas les choses en s'installant dans les choses, mais en installant les choses en soi, c'est-à-dire en les intussusceptionnant, en les laissant se jouer dans tout son corps.

« La connaissance réelle, profonde, ne se fait pas en s'installant dans l'objet, ce qui est impossible, mais en installant les gestes de l'objet en soi, ce qui est parfaitement possible. C'est la seule façon objective de connaître. » [90]

« Je sais une chose quand elle est insérée en moi et que je peux la rejouer. On ne peut rien concevoir vraiment d'objectif si on n'a pas reçu cette chose. Essayez donc de concevoir une fée ? Vous pourrez inventer avec des morceaux du réel collés. La fée est une chose absolument inimaginable parce que nous n'avons jamais vu de fée. Vous pourrez montrer des anges à vos enfants. Vous avez fait simplement cette sorte de collage. Vous avez pris une forme plus ou moins élégante et vous avez mis des ailes... » [91]

Comment l'objet peut-il s'installer en soi ? En déclenchant dans mes organes récepteurs tendus vers lui, toute une gesticulation microscopique, d'ordre, à la fois, musculaire, chimique et électrique.

« Dans le sujet connaissant est engendrée une [mimique] de l'objet connu, c'est-à-dire que le sujet qui connaît revêt une certaine ressemblance avec son objet. La philosophie scolastique pose... comme un premier axiome, que c'est par cette assimilation que se forme toute connaissance." (KLEUTGEN) « Toute connaissance a lieu selon la *similitude* du connu dans le connaissant. » (S. THOMAS: *Cont. Gent.* 1 II c LXXVII).

« Or, il est impossible que l'intelligence s'approprie l'objet selon son être physique; elle ne peut donc le posséder qu'en l'*imitant*, [en le *mimant*] et en le reproduisant en elle-même d'une manière qui réponde à sa propre nature, ou en l'engendrant en quelque sorte de nouveau." (KLEUTGEN, La Philosophie scolastique, I, 30). » [92]

Cette gesticulation, par laquelle l'objet s'installe en moi, possède trois caractéristiques : elle est mimique, rythmique et logique. Mimique, parce qu'elle tend à reproduire, à imiter, à mimer

[90] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 18 mars 1937, 14ème cours, *L'intuition bergsonienne et le symbolisme*, p. 271.
[91] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 10 janvier 1935, 4ème cours, *Le génie et le montage des gestes*, p. 66.
[92] Marcel JOUSSE, *Le Style Oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs,* AMJ, 1981, p. 68-69.

les actions de l'objet. Rythmique, parce que cette imitation consiste à reproduire les rythmes essentiels de l'objet. Logique, parce qu'elle ne rejoue pas les objets à l'état isolé mais dans l'interaction avec d'autres objets et dans l'imbrication des interactions.

Ces gestes mimiques, rythmiques et logiques qui se jouent en moi s'appellent des *mimèmes* et le déclenchement de la gesticulation rythmo-mimismo-logique, dans toute ma musculature par irradiation à partir des sens s'appelle *jeu* ou *intussusception.*

Ce jeu est spontané et instantané, dès que mes organes récepteurs s'ouvrent sur un objet. Mais, pour la richesse et la précision de ce jeu en soi, une seule perception ne suffit pas. Comme le dit Marcel Jousse:

« Il faut avoir intussusceptionné les objets pendant longtemps pour qu'on soit devenu tellement l'objet que l'objet se dénomme en nous par son geste caractéristique. » [93]

C'est également ce que confirme Antoine de la Garanderie, dans sa Gestion mentale:

« On peut donc améliorer considérablement sa capacité de compréhension, pour peu qu'on prenne soin de revenir sur les objets de perception, afin de procéder à une confrontation entre eux et les évocations qu'on s'en donne. Une seule écoute, un seul regard sont très loin de nous apporter les ressources de sens d'un objet de perception. Mais on ne se contentera pas d'écouter ou de regarder plusieurs fois; on y ajoutera l'exigence de se redonner entre chaque écoute et chaque regard l'évocation du perçu. Dans *Les Premiers Académiques*, Cicéron fait parler Lucullus:

« A mon avis, il y a une très grande vérité dans les sens, à condition qu'ils soient sains et bien portants et qu'on écarte tout ce qui leur fait obstacle et les empêche d'agir. C'est pourquoi nous voulons souvent que l'éclairage soit changé, ainsi que la situation des objets que nous regardons; nous diminuons ou nous augmentons les intervalles, et nous multiplions nos visées jusqu'à ce que l'aspect même de l'objet fasse foi du jugement qui lui est propre. La même chose arrive dans les sons, les odeurs, les saveurs, si bien qu'il n'est personne d'entre nous qui ne recherche un discernement plus fin dans les sensations de toute espèce. Mais si l'on y adjoint l'exercice et l'art, qui ne voit le pouvoir qu'ont les sens ? Combien de choses que nous ne voyons pas voient les peintres dans les creux et les reliefs ! Combien de détails nous échappent dans la musique, qui sont entendus par les artistes exercés ! »

« Pourquoi « multiplier les visées », sinon parce que ce sera autant d'occasions de réaliser ce qu'on peut nommer « des codages » par évocation ? Si les peintres et les musiciens ont un pouvoir de discernement qu'ils ont acquis par des confrontations sans cesse renouvelées entre perception et évocation: « Ce n'est pas au hasard que nous dirons: « Celui-là est un homme de métier, celui-ci ne l'est pas »; c'est quand nous voyons que l'un garde en lui bien des choses qu'il a perçues et comprises et l'autre non. » Le « projet » qui anime l'artiste lorsqu'il écoute, regarde, c'est de se nourrir de ce qu'il perçoit. Il réalise cet acte de nutrition en se donnant l'évocation du perçu. Il devient, grâce à ces allers-retours perception-évocation, de plus en plus maître de la situation. Il possède son sujet; il en discerne de mieux en mieux tous les aspects. Il progresse ainsi dans l'intelligibilité des choses. Il appartient à tous et à chacun de s'adonner à cette tâche avec la même rigueur, la même exactitude, la même ferveur. Alors les fruits passeront la promesse des fleurs. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces points. Pour le moment, nous voulons seulement dégager l'idée suivante: la compréhension est le fruit d'un geste mental parfaitement bien défini par le projet de se donner, redonner en évocations répétées l'objet perçu dans le but de le saisir de mieux en mieux. C'est *à la portée de tous.* » [94]

Cela suppose donc un certain nombre de va-et-vient entre ce qui est extérieur à moi et ce qui se joue en moi, pour un ajustement plus grand et une plus grande richesse du jeu. Une

[93] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 12 février 1945, 13ème cours, *Le mimodrame statique et le morcelage,* p. 227.
[94] Antoine de la GARANDERIE, *Comprendre et imaginer,* Le Centurion, 1987, pp. 43-44.

intussusception efficace est donc un va-et-vient incessant, un véritable balancement avant-arrière, pour m'ouvrir aux choses et les laisser se jouer en moi.

3.1.2 Le balancement jeu-rejeu

Connaître, c'est donc porter en soi ce qui est extérieur à soi. A chaque instant et à chaque lieu où je me trouve, mes organes récepteurs captent le réel qui m'entoure et le porte en moi.

Mais connaître le réel ne se réduit pas à le porter en soi. Il faut ensuite prendre conscience de ce qui s'est joué en soi, en essayant de le rejouer. C'est ce que conseillait Antoine de la Garanderie dans le texte ci-dessus : « On ne se contentera pas d'écouter ou de regarder plusieurs fois ; on y ajoutera l'exigence de se redonner entre chaque écoute et chaque regard l'évocation du perçu ».

Et c'est ici que s'opère un nouveau balancement, non plus entre extérieur et intérieur de soi, mais à l'intérieur de soi, entre ce qui s'est joué et ce que je peux en rejouer. En effet, l'adéquation entre ce qui s'est joué en moi et ce que je peux en rejouer, n'est ni immédiate ni instantanée. Elle suppose un va-et-vient continuel entre Jeu et Rejeu pour obtenir une adéquation la plus juste possible.

Ce balancement Jeu-Rejeu est indispensable déjà lorsque c'est du réel qui se joue en nous. Le sculpteur Chastenet s'était beaucoup intéressé à l'œuvre de Marcel Jousse. Il avait proposé à celui-ci de sculpter son buste. Après les séances de pose, Jousse exprimait son étonnement à ses auditeurs. Il était persuadé qu'il suffisait à l'artiste d'avoir vu le modèle pour le sculpter. En fait, il n'en était rien. Le sculpteur, pas à pas, ne cessait de confronter son travail à son modèle, pour obtenir une adéquation satisfaisante.

Au Laboratoire de rythmo-mimisme, où les élèves travaillent à devenir chaque chose avec tout leur corps, c'est un travail intéressant et riche de rechercher cette adéquation entre Jeu et Rejeu. On s'aperçoit qu'on peut toujours aller plus loin dans cette adéquation, avec cet aller-retour continuel entre ce qui s'est joué et ce qu'on en rejoue.

Marcel Jousse a souvent parlé, dans ses cours, de la souffrance du génie et du savant à ajuster ce qu'il a à exprimer, avec les gestes laryngo-buccaux nécessaires à l'exprimer. Comment trouver les mots du langage social qui coifferont au mieux, avec le plus de précision et de justesse, les choses à exprimer ?

Cette inadéquation provisoire entre Jeu et Rejeu est aussi le grand martyre de l'écrivain. La grande difficulté de mettre sa pensée par écrit vient du fait que le premier jet n'est pas souvent le bon. C'est paralysant pour certains qui veulent du parfait tout de suite. Il faut savoir jeter par écrit des ébauches imparfaites, puis les reprendre, les corriger, les refaire, jusqu'à ce que l'on rejoue par écrit corresponde à ce qui s'est joué en nous.

La nécessité de ce balancement est encore plus grande lorsque ce n'est plus du réel qui s'est joué en nous mais des mots qui sont le Rejeu d'un autre. C'est le problème de la communication qui est aussi le problème de la compréhension. Comprendre des mots, c'est rejouer le réel que ces mots prétendent décrire. Le problème de la communication est là, entre celui qui parle et celui qui écoute : quel réel chacun met-il sous les mots ? Un texte n'est jamais compris du premier coup. Un texte est « un réceptacle de possibilités » comme disait Marcel Jousse [95]. Chacun y trouve ce qu'il y apporte. Mais, pour cela, il faut un balancement prolongé, de la part de l'auditeur

[95] Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole,* Gallimard, 1975, p. 79.

ou du lecteur, du texte au réel et du réel au texte, plus exactement, du rejeu verbal au rejeu chosal et du rejeu chosal au rejeu verbal.

Cette nécessité du balancement de la pensée entre Jeu et Rejeu est souvent ignoré en pédagogie. L'enseignement est donné une seule fois: les élèves sont soumis à un flot d'informations et on prend rarement le temps de leur faire balancer Jeu-Rejeu. C'est justement là un des rôles bénéfiques de la mémorisation et de la remémoration. Répéter un texte plusieurs fois pour l'apprendre, se remémorer souvent un texte appris, permet à l'adéquation Jeu-Rejeu de se réaliser progressivement et d'atteindre à un sens plus profond et plus formateur.

3.1.3 Les deux « pieds » de l'intusssuception

Le balancement corporel avant-arrière est donc l'analogème du balancement de l'intussusception entre extérieur et intérieur, d'abord, puis entre Jeu et Rejeu intérieurs, ensuite. Or, dans le balancement corporel, les deux pieds jouent le rôle essentiel. Dans la symbolique du corps humain, on sait que celui-ci présente un côté mâle et un côté femelle. On possède donc un pied mâle et un pied femelle.

On retrouve, en effet, dans l'intussusception, un aspect, mâle qui est la sensation et un aspect femelle qui est la sensibilité. La sensation est ce qui se joue dans les organes récepteurs de l'homme, à partir du moment où ceux-ci sont ouverts sur le réel. Cette sensation correspond à ce que Marcel Jousse appelle le Jeu, dont il a montré la nature essentiellement gestuelle. C'est en prenant conscience de cette sensation, de ce qui s'est joué en lui, que l'homme peut rejouer et donc penser. Mais un double dysfonctionnement peut se produire alors. D'une part, le Rejeu peut prendre la prédominance sur le Jeu. D'autre part, cette sensation n'est pas mécanique, froide et objective. L'homme ne se contente pas de « sentir » le réel, il le ressent et réagit par sa sensibilité et son intelligence. Cette sensibilité peut alors bloquer ou déformer la sensation.

La perturbation de la sensation

Psycho-physiologiquement, le Jeu et le Rejeu utilisent les mêmes mécanismes moteurs. En conséquence, si l'un occupe tous les circuits, il n'y a plus de place pour l'autre. On ne peut à la fois jouer et rejouer.

« Nous nous envoyons des messages à nous-mêmes et (…) nos images mentales (ce que nous évoquons visuellement, auditivement, ou encore kinésthésiquement utilisent une partie des circuits nerveux desservant la modalité sensorielle correspondante. Chacun de nous a fait l'expérience qui consiste à tenter de communiquer avec une autre personne profondément plongée dans ses pensées : celle-ci n'entend pas ce qu'on lui dit (les circuits sont occupés !). Les recherches nous révèlent que l'imagerie et la perception reposeraient sur les mêmes mécanismes psycho-physiologiques (article de S.M. KOSSLYN, *Les images mentales,* La Recherche, vol. 11, n° 10, 8 février 1980). » [96]

Si donc le Rejeu devient prédominant, il ne peut plus y avoir Jeu. C'est ce qui se passe, en général pour la plupart d'entre nous : notre cinéma intérieur défile en permanence et nous ne voyons plus, nous n'entendons plus ce qui nous entoure. Or il y a là un véritable danger, dans cet emballement de la pensée : un danger psycho-physiologique, un danger intellectuel, un danger spirituel.

Un danger psycho-physiologique

L'intussusception du réel est essentielle pour l'équilibre physiologique et psychologique de l'individu. Nous ne nous en rendons pas toujours compte parce que nous avons la chance de n'être pas privés de ce contact avec le réel.

[96] Hélène TROCME, *J'apprends donc je suis,* Les éditions d'organisation, p. 41.

Des expériences de privation sensorielle, soient menées en laboratoires, soient malheureusement appliquées en système carcéral, nous révèlent, par leurs effets désastreux sur l'équilibre physiologique et psychologique des individus, l'importance du contact avec le réel.

« En Irlande du Nord, les policiers ont recours à la privation sensorielle pour réduire les suspects à leur merci. La recette est d'une extrême simplicité : le masque (cagoule), l'isolement auditif, la station debout, la privation totale de sommeil et de nourriture pendant les premiers jours. On peut imaginer ce que devient le psychisme d'un individu privé pendant plusieurs jours de tout stimulus extérieur : pas le moindre son, pas la moindre odeur, pas la moindre lumière ...

« La littérature scientifique consacrée à la privation sensorielle est abondante. En 1964, le professeur Zubeck mit en évidence un ralentissement du rythme de l'électro-encéphalogramme chez les sujets soumis à une privation prolongée. Les expériences entreprises au Canada sous l'égide du ministère de la Défense ont montré qu'un bref séjour dans les chambres isolées suffisait pour que des formations délirantes apparaissent dans l'esprit du sujet.

« Des hallucinations sont alors provoquées par la stabilité permanente du milieu. Les professeurs Smith et Lewy ont montré, dès 1959, que le confinement dans une pièce silencieuse entraînait des troubles psychiques plus ou moins graves chez les sujets qui y demeuraient plus de dix heures...

« Les effets de cette torture sont donc multiples, et toute description ne peut qu'être approximative. En voici tout de même les principaux : la perte de la faculté de se concentrer et de penser de façon cohérente, l'incapacité de s'orienter dans l'espace et le temps, des hallucinations, le sentiment de dédoublement et de perte des membres (cinesthésie), des troubles cardiaques et respiratoires, des déséquilibres moteurs, des tremblements et des convulsions comme avec l'électrochoc, etc.

« Une lettre d'une prisonnière politique de la section silencieuse à la prison de Cologne-Ossendorf, datant de février 1974, apporte un témoignage accablant : « On a le sentiment que la tête explose, le sentiment qu'en fait la boîte crânienne va se casser, exploser. Le sentiment qu'on rentre de force la moelle épinière dans le cerveau. Le sentiment que ton cerveau se ratatine comme un pruneau. Le sentiment que tu es sans cesse sous tension sans que cela se voit et que tu es téléguidé. Le sentiment qu'on te démolit les associations d'idées (...) Tu ne peux te débarrasser de ce sentiment que si tu bouges. Tu ne peux savoir pourquoi tu trembles, tu gèles. Pour parler à voix normale, il faut des efforts, il faut presque gueuler. Le sentiment de devenir muet. Tu ne peux identifier le sens des mots ... » [97]

Il est donc clair que la privation du contact avec le réel entraîne des troubles physiologiques et des troubles psychiques. A contrario, on peut donc affirmer que le contact avec le réel est une véritable nourriture psycho-physiologique.

Un danger intellectuel

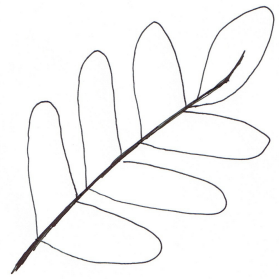
A la première séance d'une session de français, à l'usage d'enseignants, l'animateur avait déposé devant eux une théière renversée et leur demandait de décrire personnellement, par écrit, cet objet. Le résultat était caractéristique : tous les participants avaient raconté ce que leur évoquait cette théière mais un seul l'avait objectivement décrite.

Ici, c'est à la fois, l'imagination et l'affectivité qui ont joué principalement Les participants n'ont pas « vu » la théière, ils ont réagi en face d'elle et ont laissé imagination et affectivité travailler au gré des associations de souvenirs.

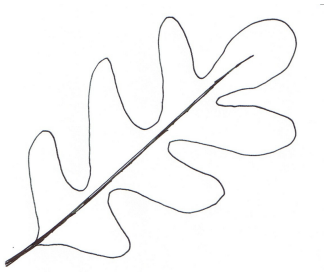
Signalons ici le gros problème des témoignages : pour un même fait réellement arrivé, quelles différences dans le récit que peuvent en faire des observateurs !

Professeur de biologie en classe de 5ème dans les années 70, j'ai eu à faire observer le polypode aux élèves. Il s'agit d'une fougère très répandue en forêt. Je leur demandais d'observer attentivement cette plante et de la dessiner sur leur cahier. Tous les élèves me dessinaient ainsi cette plante :

[97] Extraits de l'article : *La torture propre* paru dans PSYCHOLOGIE n° 85 de février 1977, pp. 43-46.



En fait, il s'agit d'une feuille unique profondément échancrée.



Tous l'avaient schématisée au lieu de l'observer. Nous pensons beaucoup par catégories et très souvent cela nous évite d'observer réellement. Dans le cas de la feuille de polypode, les élèves ont pensé la catégorie de la feuille et ont dessiné une feuille, en général, et non la feuille de polypode. D'une manière analogue, en chimie, les élèves dessinent « un » tube à dégagement et non « le » tube à dégagement qu'ils ont sous les yeux.

Un paysagiste nous citait l'exemple d'ingénieurs des Ponts-et-Chaussées dessinant un projet de route en rocade en pleine forêt, sur un terrain absolument plat, sans obstacle. Habitués à utiliser des appareils de dessin à courbure, ils finissent par oublier de regarder le terrain et ne s'aperçoivent même plus qu'une route en ligne droite est plus simple, compte tenu de la topographie des lieux et de la sauvegarde de l'environnement.

C'est très souvent que nous sommes victimes de nos habitudes de pensée, et devenons incapables de penser à d'autres solutions qu'une observation attentive du Réel nous suggèrerait.

Pensons aux difficultés toujours aussi grandes que rencontrent les travaux de Jousse dans le domaine de l'exégèse. Arriver à faire comprendre aux exégètes qu'il existe un style oral avec des lois, qu'il existe surtout une tradition de style oral et non pas seulement des traditions orales ou de l'oralité, que l'Evangile appartient à cette tradition de style oral, et qu'en conséquence nous avons la garantie de l'authenticité des paroles de Jésus, est un combat non encore gagné. Pourquoi ? Parce que cela va contre des habitudes de pensée, remet en cause des compétences acquises, exige une remise au travail sur d'autres bases. Ici, c'est à la fois, le poids des habitudes, des catégories, la subjectivité des affectivités et des susceptibilités qui font obstacle au réel. Et c'est à ce sujet que Jousse a prononcé les paroles suivantes :

« Le réel, objectivement observé, nous impose souvent des règles bien plus sévères que toutes nos approximations successives. Le réel n'est ni orthodoxe, ni hétérodoxe. Il EST. A nous d'être des enregistreurs purs en face de ce réel pur.

« Mais cette « information » de nous-même par le réel exige une ascèse scientifique et une observation aiguë dont bien peu se montrent capables. Dans le cas présent, il faut se replacer « jour et nuit » en face du Rabbi galiléen Iéshoua vivant, agissant, parlant sa concrète langue araméenne aux formules

traditionnellement targoûmiques. Il faut devenir « Lui », pour qu'il devienne « nous » et exprime ses mimèmes anthropologiques, ethniques et individuels en nous, sans nous et quasi malgré nous.

« On pourrait s'étonner de voir cette sorte de Contemplation active transposée du plan mystique sur le plan scientifique. Cette transposition intellectuelle est cependant normale puisqu'il s'agit d' « informer » des composés humains, avant tout intelligents, qu'ils soient croyants ou qu'ils soient incroyants... » [98]

Une autre conséquence de la coupure avec le réel et non des moindres est l'algébrose du langage. Il y a algébrose du langage lorsque les mots que nous utilisons n'ont pas été montés en face du réel intussusceptionné ou ne renvoient plus à du réel.

« J'ai créé le mot algébrose en m'appuyant sur deux terminologies, sur la terminologie mathématique et la terminologie psychiatrique.

« Vous qui connaissez l'algèbre, vous savez que ce procédé consiste à employer des signes sans se préoccuper de leur valeur. Là, on peut dire que « les signes signifient ce que nous voulons ». Nous avons là affaire à une industrie, à un procédé parfaitement volontaire.

« Dans le cas qui nous occupe, nous avons affaire à des signes qui peuvent dire n'importe quoi puisque cela n'a plus aucune espèce de contact avec le réel. Mais cette absence de contact est morbide. Elle est maladive. Or, dans la terminologie psychiatrique, nous avons les psychoses, les névroses, les nécroses. En unissant la terminologie mathématique à la terminologie psychiatrique, nous avons fait le mot algébrose. C'est à dire que nous avons des signes qui ne sont plus pour nous porteurs de réel. Mais cette absence de réel est morbide.

« Donc, nous n'incriminons pas les procédés de l'algèbre qui sont tels d'ailleurs que nous ne pouvons faire aucune espèce de science sans algèbre. Mais nous montrons que l'état de l'expression humaine n'est pas absolument comparable à l'algèbre. Encore une fois, c'est une algèbre morbide. » [99]

Le danger, non illusoire, de ce langage algébrosé, c'est qu'il peut fonctionner par lui-même, en nous dispensant de revenir au réel. Nous tombons alors dans la verbigération que Marcel Jousse dénonçait à la veille de la 2ème guerre mondiale.

« Au retour de la guerre de 1914-1918, (je m') étai(s) posé ce problème: « Est-ce que certaines civilisations ne sont pas atteintes d'une maladie qui peut les faire bientôt mourir ? »

« Cette maladie terrible, je l'avais appelée l'algébrose. Qu'est-ce que c'était que cette maladie ? C'est une maladie du langage.

« ...

« Vous vous souvenez que, jadis, le long de nos boulevards, on nous mettait le visage effroyable et crispé d'un homme et en dessous, on avait écrit ce mot: delirium tremens. L'aspect de notre civilisation, observée depuis bien des années par un Anthropologiste qui avait fait du Mimisme humain une sorte de stéthoscope de Laennec, nous montrait, sans qu'on s'en doute suffisamment, que nous n'étions pas du delirium tremens, mais d'un chose beaucoup plus grave que nous allons étudier cette année: le delirium loquens, le délire du verbiage... Et l'autre aussi redoutable et j'allais presque dire la conséquence de celui-ci: le delirium scribens, le délire du Plumistivisme. » [100]

« Dans un article tout récent, on nous disait que l'enfant apprend le mot « hêtre », le mot « orme », mais qu'il serait incapable de différencier un orme d'un hêtre. Mais pourquoi leur apprenez-vous des mots ? Nous sommes morts de mots ! On nous disait: « J'ai des avions ! J'ai des tanks ! » Le mot était écrit et affiché très grand sur nos murs, mais il n'y avait rien dessous.

« ...

[98] Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes,* 10 novembre 1943, 1er cours, *L'anthropologie française et ses découvertes,* p. 26.
[99] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 14 décembre 1942, 6ème cours, *L'algébrose et la mort des civilisations*, p. 84.
[100] Marcel JOUSSE.

« Qu'est-ce que cela peut me faire d'avoir le mot puisque le mot n'est qu'une étiquette. Le mot est un ticket, le ticket qui va vous permettre d'aller toucher des carottes ou des pommes de terre. Si vous faites une salade de tickets, est-ce que cela va pouvoir vous nourrir ?

« C'est pourtant avec des tickets que depuis deux mille ans, les rhéteurs et les plumitifs romains nous ont gargarisés et nous avons fini normalement. » [101]

« Vous pouvez avoir un autre système que j'appellerais : la verbigération, qui va consister seulement à répéter verbalement ce que cet homme a monté comme gestes propositionnels en face du réel. Et ceci va correspondre seulement comme intussusception à des zéros, des zéros, des zéros. Et n'allez pas croire que l'homme qui répète un livre, enseigne la même chose que celui qui a appris sur le réel ! C'est là la grande catastrophe du langage.

« C'est que nous croyons que parce que nous répétons les mêmes phrases, nous avons la même science, que nous avons comme vous dites « les mêmes idées ».

« C'est là que vous allez comprendre le néant de votre « idée ». Il n'y a pas d'idées. Il n'y a que des mimèmes, mimèmes qui ont pu être verbalisés, mais qui doivent toujours se résoudre en mimèmes et en mimèmes objectivement intussusceptionnés.

« Toute la science humaine n'est que cela. Si vous restez dans la zone de la verbigération, vous avez, non pas de la science, mais un néant, vous avez une sorte de logomachie. C'est précisément la caractéristique de beaucoup de ce que nous disons.

« Cela paraît très simple de ne jamais parler de choses que nous n'avons pas intussusceptionnées directement. C'est cela qui devrait faire la base de la pédagogie : apprendre aux enfants, comment apprendre : mettre en face d'eux des faits, c'est-à-dire des gestes qu'ils monteront vitalement en eux.

« Voilà ce que c'est que la saisie du réel. Nous n'avons que cela. Ne croyez pas que vous allez m'apprendre quelque chose avec des mots. Vous allez me parler d'idées abstraites : « liberté, divinité, ange »..... Tout cela ce sont des mots si vous n'avez pas vu jouer, comme nous le verrons d'ici quelque temps, la transposition des mimèmes des choses visibles dans le Monde que vous appelez invisible. » [102]

« Ne soyez pas des enseigneurs de langage, soyez des éveilleurs de mimèmes, uniquement cela, et quand votre enfant aura le réel en lui, vous pourrez alors coller toutes les étiquettes que vous voudrez en n'importe quelle langue. Les étiquettes n'ont aucune espèce d'importance. Toute notre civilisation s'est écroulée parce que nous n'avions que des manieurs de mots. C'étaient des avocats parfaits. Ils ne faisaient aucune faute de grammaire, mais ils ont commis des fautes contre le réel. » [103]

« Le monde, ce n'est pas un monde verbal, c'est un monde chosal, c'est un monde qu'on observe, qu'on intussusceptionne avec tout son être. » [104]

Un danger spirituel

En laissant le rejeu étouffer le Jeu, nous risquons d'encourir le reproche de Rabbi Iéshoua de Nazareth : « des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ».

« Tout ce qui a été fait en Lui est vie
et la vie était la lumière des hommes. »
(Jn 1, 3-4)

« Tout ce qui a été fait », c'est bien le réel qui nous entoure. Or ce réel a été fait par et dans la Parole de Dieu, et ce réel fait par et dans la Parole est vie, et cette vie est la lumière des hommes. Nous retrouvons ici cette affirmation que le réel est lumière, est nourriture.

Mais ce qui est également important dans ce texte du prologue est le rapport qu'il établit entre le réel et la parole. Rappelons-nous, qu'en hébreu, *dâbâr* signifie à la fois : chose et parole. Ce rapport entre réel et parole est triple, de façon complémentaire. Comme nous l'avons développé

[101] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 16 décembre 1941, 2ème et 3ème cours, *Le retour à la vie et à la terre,* pp. 31-32.
[102] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 4, p. 12.
[103] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 15 janvier 1942, 5ème cours, *La science des choses sans les mots,* p. 62.
[104] Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 18 mars 1954, 10ème cours, *La rythmo-pédagogie des parabolistes galiléens,* p. 336.

dans un précédent ouvrage [105], la Parole de Dieu n'est pas seulement l'outil de création du réel. Elle est aussi le prototype du réel, le modèle d'après lequel Dieu a créé le monde.

« Je vais te rythmer un mashâl.
A quoi sera-t-il comparable?
à un roi qui bâtit un palais.

Et point il ne bâtit celui-ci
d'après la science de son coeur
mais d'après la science de l'architecte.

Et l'architecte point il ne bâtit celui-ci
d'après la science de son coeur
mais des parchemins et des tablettes étant à lui.

Pour savoir comment il fera les chambres
et comment il fera les portes.

Ainsi le Saint examina la Tôrâh
et il créa le monde. »
(Rabbi Hoshaiah)

Et, enfin, la Parole n'est pas seulement l'outil de la Création, elle n'est pas seulement le prototype de la Création. Il faut renverser le rapport : la Création est une expression de Dieu, une Parole de Dieu. Les choses de ce monde créé sont les mots d'une langue à travers laquelle Dieu nous parle et nous révèle son mystère.

Si donc, nous ne savons plus regarder et écouter les choses parce que nous sommes occupés à rejouer notre cinéma intérieur, nous ne pouvons plus écouter Dieu nous parler et nous ne pouvons plus parler de lui, car il nous manque les mots pour le dire, ces mots que sont les choses du réel.

La perturbation de la sensibilité

La perturbation du pied mâle qui est celui de la sensation entraîne l'emballement du rejeu et donne naissance à ce que les Pères du Désert appellent les pensées rationnelles. Cet emballement est dangereux pour la santé psycho-physiologique, la santé intellectuelle et la santé spirituelle.

Mais un autre danger guette l'homme. C'est la perturbation de son pied femelle, la sensibilité. Cette perturbation résulte de la déchéance originelle de l'homme et donne naissance à ce que les Pères du désert appellent les pensées passionnées.

Evagre le Pontique insiste sur le fait que ces pensées passionnées sont déclenchées par les sensations.

« C'est par les sensations que les passions sont naturellement déclenchées. » [106]

« Ce qui n'a pas part à la sensation est exempt aussi de passion. » [107]

Evagre le Pontique recense huit pensées passionnées:

[105] Yves BEAUPERIN, *Anthropologie du geste symbolique,* L'Harmattan, 2002, pp. 119-148.
[106] Evagre le Pontique, *Traité Pratique ou le Moine*, ch. 38, Le Cerf, collection Sources chrétiennes n° 171, p. 587.
[107] Evagre le Pontique, *Traité Pratique ou le Moine*, ch. 4, Le Cerf, collection Sources chrétiennes n° 171, p. 503.

« Huit sont en tout les pensées génériques qui comprennent toutes les pensées: la première est celle de la gourmandise, puis vient celle de la fornication, la troisième est celle de l'avarice, la quatrième celle de la tristesse, la cinquième celle de la colère, la sixième celle de l'acédie, la septième celle de la vaine gloire, la huitième celle de l'orgueil. Que toutes ces pensées troublent l'âme ou ne la troublent pas, cela ne dépend pas de nous; mais qu'elles s'attardent ou ne s'attardent pas, qu'elles déclenchent les passions ou ne les déclenchent pas, voilà qui dépend de nous. » [108]

Analysons par exemple, le récit de la Tentation d'Eve, au Jardin de Plaisance. Eve avait intussusceptionné deux réalités, objectivement. La première réalité était celle du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, la deuxième réalité était celle de l'interdit sur ce fruit.

« De l'arbre à connaître le bon et le mauvais,
tu n'en mangeras pas,
car du jour où tu en mangerais,
de mort tu mourrais. »
(Gn 2, 16-17)

Le récit biblique ne fait état ni de la part d'Adam ni de la part d'Eve, de rejeu passionnel de ce réel objectif. Mais le Tentateur s'approche et toute sa tactique va consister à éveiller chez Eve le rejeu passionnel déformateur de la réalité. Son arme est le mensonge pour faire réagir Eve et faire naître chez elle des projections.

La première projection est un renvoi au passé :

« Soit! Elohim l'a dit :
« Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ! ». »
(Gn 3, 1)

A ce premier mensonge, Eve réagit encore objectivement:

« Nous mangerons le fruit des arbres du jardin.
Du fruit de l'arbre au sein du jardin,
Elohim a dit :
« Vous n'en mangerez pas,
vous n'y toucherez pas,
que vous ne mourriez ». »
(Gn 3, 2-3)

Mais il s'agit déjà pour elle d'un rejeu et le Tentateur va créer l'emballement passionnel de ce rejeu, en la renvoyant cette fois-ci vers le futur :

« Non ! Vous ne mourrez, vous ne mourrez pas
Car Elohim le sait :
du jour où vous en mangeriez
vos yeux se dessilleraient
et vous seriez comme Elohim
connaissant le bon et le mauvais. »
(Gn 3, 4-5)

Alors nous avons le résultat cherché. Eve rejoue le fruit défendu, non plus objectivement, mais à travers son désir que le Tentateur a fait naître. Elle cesse alors de voir la réalité telle qu'elle est mais elle la voit telle qu'elle la projette et le récit biblique nous décrit admirablement ce rejeu déformé :

[108] Evagre le Pontique, *Traité Pratique ou le Moine*, ch. 6, Le Cerf, collection Sources chrétiennes n° 171, pp. 508-509.

« La femme voit que l'arbre est bien à manger,
désirable pour les yeux,
agréable, l'arbre, pour comprendre. »
(Gn 3, 6)

Et c'est le trouble du comportement :

« Elle prend de son fruit.
Elle mange.
Elle en donne aussi à son homme avec elle.
Il mange.
Les yeux des deux se dessillent.
Ils savent qu'ils sont nus
Ils cousent des feuilles de figuier
et se font des ceintures. »
(Gn 3, 6-7)

Et ce dérèglement psychique va entraîner un dérèglement physiologique :

« La pathologie a dénombré les effets de l'affectivité et des manifestations mentales sur l'organisme. Ceci tendrait à montrer que l'homme ne doit pas accueillir impunément en lui le flot des préoccupations, des soucis, des regrets, des remords qui l'assaillent.

« Il n'est pas construit pour cohabiter avec n'importe quelles représentations mentales et vivre en leur compagnie, son organisme n'est pas suffisamment fort et vigoureux pour les supporter toutes.

« Les effets toxiques des poisons moraux de cette affectivité rouge (haine, colère), noire (peur, émotivité, inquiétude) grise, (nervosité, sensibilité, agacements, tiques, gesticulations) sont assez bien analysés par psycho-pathologie. Voici quelques-uns de ceux qui sont constatés :

- sur l'appareil digestif : modifications des sécrétions digestives et du péristaltisme intestinal. Dans certains cas, arrêt de la digestion, spasmes. A la longue, ulcération de l'estomac.

- sur l'appareil circulatoire : accélération du rythme cardiaque, augmentation de la tension artérielle, prédispositions aux hémorragies cérébrales (avec paralysie), infarctus du myocarde (de plus en plus fréquent chez l'homme encore jeune).

- sur le système nerveux : insomnies supprimant le travail réparateur de la nuit, dépressions nerveuses, troubles psychiques avec délabrement plus ou moins poussé nécessitant chaque année l'ouverture de nouveaux hôpitaux psychiatriques. Les névroses progressent du fait de la multiplication des causes de l'insatisfaction qui se manifestent dans le travail, dans les transports, dans la vie courante avec agressivité.

- sur le système glandulaire : modification souvent profonde des sécrétions internes entraînant par la suite un déséquilibre général. L'arrêt de l'activité ovarienne chez la femme, à la suite d'un souci, n'est qu'une illustration parmi d'autres. » [109]

La thérapie du jeu et du rejeu

Avec la tentation d'Eve et d'Adam, on voit que ce rejeu perpétuel qui empêche le jeu ou le perturbe est, soit un retour vers le passé, soit une projection vers le futur, mais surtout pas une présence au présent.

Cet état est signifié par le premier terrain de la parabole du Semeur : le bord du chemin. Quand on est en chemin, c'est qu'on a le projet d'aller quelque part, pour y faire quelque chose. Cela n'exclue pas, d'ailleurs, qu'on puisse repenser au lieu que l'on quitte et aux actions que l'on y

[109] Georges PÉGAND, *Ascèse et Science,* Éditions du Vieux Colombier, 1963, pp. 58-59.

a faites. Le bord du chemin est un lieu d'arrêt : c'est là où on se met si on veut contempler le paysage, autrement dit si on veut se laisser jouer par le paysage, entrer dans la sensation. Mais, en réalité, alors que notre rejeu devrait s'arrêter dans le jeu, nous continuons à être envahis par le rejeu de multiples pensées, signifiées par ces petits oiseaux qui volètent de toute part et picorent la semence, c'est-à-dire qui nous empêchent d'entendre la Parole de Dieu que constituent toutes ces choses créées que Dieu place sur notre chemin.

Si nous voulons éviter la perturbation du jeu par le rejeu, il nous faut abandonner les souvenirs du passé et les inquiétudes du futur pour être présent au présent, ici et maintenant.

« C'est au niveau du présent que l'Homme trouve son vrai visage et peut vivre sa mesure d'éternité. Dans sa dimension christique, il sort du temps tout en étant dans le temps ; l'instant est le point crucial de l'Homme. La plupart des êtres le refusent car il est ce qu'il y a de plus difficile à vivre. Lié par essence à l'éternité, le présent est porteur d'absolu.

« … Chaque instant peut être sauvé, redonné à sa dimension d'éternité… Chaque instant est gros d'éternité. La vie est en lui. » [110]

Rappelons que le balancement avant-arrière s'inscrit dans l'axe du temps et qu'il constitue une marche immobile, nous introduisant dans le temps sacré, où il n'y a ni passé, ni futur, mais un éternel présent. Le centre spatial de ce balancement est le présent, interface et lieu de synthèse du passé et du futur.

Pour arrêter cet emballement du rejeu qui empêche le jeu, Vittoz nous enseigne à revenir à la sensation pure, Marcel Jousse à nous assainir dans le réel, la pensée bouddhique à être présent à chacune de nos actions.

La méthode Vittoz

Il y a analogie entre la réceptivité-émissivité de Vittoz et le jeu-rejeu de Marcel Jousse. Vittoz a pris conscience que l'envahissement de l'émissivité empêchait la réceptivité et, par là, engendrait des troubles psycho-physiologiques. De là, les exercices de réceptivité pure et d'actes conscients qu'il préconise.

« La réceptivité est la faculté que nous avons de recevoir les vibrations du monde extérieur.

« Cette réceptivité peut être suffisante et complète, incomplète et insuffisante; elle est complète ou suffisante quand le cerveau l'a perçue d'une façon suffisante; elle est, dans ce cas, consciente: telle est la relation qui existe entre la réceptivité et la conscience.

« La conscience est donc la qualité primordiale de toute vibration reçue; inconsciente, la réceptivité devient incomplète, parfois nocive, car elle se déforme.

« La réceptivité est un état actif et conscient et non passif.

« Il faut savoir trouver la détente dans la réceptivité exacte des choses extérieures; cela ne manque jamais et c'est toujours juste: l'idée peut fausser, échapper ou fatiguer.

« L'on se contente souvent de l'idée et non du fait; celui-ci seul compte: il ne faut pas le confondre avec l'idée. Et lorsqu'on se trouve en présence des faits tels qu'ils sont, non déformés par l'idée, tout se simplifie. » [111]

« Pour le bon fonctionnement du psychisme, il faut donc une réceptivité normale, comme à tout l'organisme; elle est très en déficit chez le névropathe, le plus souvent perdu dans le vague, n'ayant plus que

[110] Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain,* Albin Michel, 1984, pp. 82, 83, 84.
[111] Docteur VITTOZ, *Angoisse ou contrôle,* Éditions du Levain, 1976, pp. 19-20.

par intermittence la notion du réel et auquel son propre corps devient étranger. Il découle clairement de tout ceci qu'il faut rétablir la réceptivité, et ce sera le rôle de l'exercice mental dénomme « acte conscient » dans la méthode du Dr Vittoz. Il s'agit simplement pour le malade de se donner des sensations nettes et précises, qu'elles lui arrivent par la vue, l'ouïe, le toucher, etc., qui le font sortir du vague et de l'irréel. « Simplement » n'est pas toujours le qualificatif exact, car il est étonnant de constater combien cette chose si banale, une sensation, est difficile à avoir correcte. Le terme acte conscient est parfaitement justifié, il s'agit bien d'un acte et non d'une opération purement passive. D'abord, il y faut une certaine tension de l'organe sensoriel qui s'adapte à l'ébranlement, qui le sollicite, puis, comme nous l'avons dit, l'intervention active de la mémoire sans laquelle il n'y aurait pas de vraie sensation.

« ...

« Cependant il ne faut pas aller jusqu'à confondre cette réceptivité avec l'émissivité, comme le font bien des psychologues qui qualifient de concentration cette adaptation sensorielle dont nous venons d'esquisser le mécanisme. Veut-on une preuve palpable de leur différenciation, il est facile de la donner. Si l'on met la main sur le front d'un névropathe, l'on constate des vibrations irrégulières d'un rythme et d'un amplitude anormales; que le sujet écoute, par exemple, consciemment, tout de suite ses vibrations se régularisent et se calment; mais qu'on lui demande de concentrer fortement son attention sur une sensation, encore nouveau changement de vibrations qui donnent l'impression de l'effort, de la tension, et se différencient très nettement des précédentes.

« Nous venons de toucher du doigt, pour ainsi dire, l'un des effets les plus nets de l'acte conscient: la régularisation, et le calme du cerveau, ce que traduisent les vibrations en leur langage musculaire. Aussi comprend-on qu'il soit nécessaire de prescrire cette pratique au névropathe de façon constante. Il faut qu'à chaque instant il obtienne des sensations nettes, reprenant ainsi pied dans le réel et surtout arrêtant ce flux incessant de pensées vagues, de rêvasseries et de rumination qui usent ses forces en pure perte. Le nerveux se ronge, dépense une incroyable quantité d'énergie, qui se retourne contre lui, et après il retombe sans vigueur devant l'action déterminée qu'il devrait accomplir. C'est un réservoir qui fuit de toute part et dont il faut canaliser l'écoulement.

« Donc, prescrire l'acte conscient, c'est la première chose à faire; l'exécution de l'ordonnance est beaucoup moins aisée et il faut pouvoir apprendre au malade à accomplir correctement ce qu'on lui demande. Quand on a constaté les efforts désordonnés d'un nerveux, comment il se tend et se contracte sur les choses les plus simples, on est alors bien convaincu de cette nécessité d'une direction précise au début de sa cure. Aussi devra-t-on faire pratiquer des actes conscients sous le contrôle de la main placée sur le front: les vibrations se modifient-elles dans le bons sens, l'exercice est exécuté correctement; sinon il y a faute, généralement par tension. Il n'y faut aucune fatigue, la bonne réceptivité est le vrai repos psychique où l'on se délasse de la suractivité bourdonnante de la pensée.

« Il est une autre face de l'action thérapeutique de l'acte conscient qu'il est bon de mettre en lumière. Reprenons la fonction réceptive, à sa base; qu'est-elle pour la cellule, sinon un apport de force, que celle-ci lui soit véhiculée par des ondes d'énergie, dont nous savons que notre univers est sans cesse traversé, ou par des substances nutritives elles-mêmes, chargées d'énergie. Supposez un psychisme privé de toute sensation, c'est l'anéantissement prochain, la sensation bonne est en effet sthénique à un haut degré; elle est un tonique nécessaire et don nous ne pouvons pas plus nous passer que de nourriture. » [112]

Le contact « joussien » avec le réel

Marcel Jousse, quant à lui, nous enseigne « à nous assainir dans le réel ». « Contact avec le réel » est d'ailleurs le leitmotiv par excellence de toute son œuvre anthropologique.

« Intussusception oculaire, auriculaire, papillaire, gustative, etc. Allez ! Permettez donc à l'enfant de regarder, d'écouter, de goûter, de rejouer les choses à l'indéfini. La richesse intellectuelle d'un homme ne dépend pas de vos mots, mais de la richesse de ses intussusceptions....

« On a dit : « Ou Jousse est un parfait comédien ou c'est un grand génie ». C'est peut-être les deux ? Génie, en ce sens que je suis en face du réel. C'est la définition que je vous donne : un génie, c'est

[112] Dr P. d'ESPINEY, *Angoisse ou Contrôle,* Éditions du Levain 1976, pp. 105-107.

celui qui « observe » les choses comme elles sont, qui se laisse « informer » par toutes les choses comme elles sont, et qui les « rejoue » avec tout son être, donc avec ses gestes. J'ai eu en moi des milliers de gestes qui ne seront jamais pareils parce qu'ils sont l'irradiation d'un réel indéfini. » [113]

« Je ne sais qu'une seule chose : ce que ma mère m'a laissé apprendre en face de la terre sarthoise. » [114]

« Ce que je sais, je l'ai appris en attrapant des grenouilles dans les mares de la Sarthe, en allant garer ma petite bique le long des haies, en allant attraper des saute-sicots dans les sicots de la Sarthe. Parce que j'ai été regarder comment toutes les choses interagissent, cela m'a donné la grande curiosité de regarder comment fonctionne l'être humain dans la Vie, comment il monte ses praxies en face des interactions du réel. » [115]

« Il n'y a pas lieu de s'étonner de ma mémoire. J'ai une mémoire de paysan, une mémoire objective, une mémoire de rejeu gestuel.

« Je continue à jouer. Je suis le petit gars de Beaumont-sur-Sarthe qui continue à jouer avec tous les objets de la Sarthe. » [116]

« Si je suis ici à vous parler comme je le fais ... (c'est) parce que ma mère m'a mis en face des interactions du réel et m'a appris à regarder le réel tel qu'il est, non pas tel qu'on nous le montrait, ou plutôt qu'on (nous) ne le montrait pas. » [117]

« L'un d'entre vous s'en est allé à Beaumont-sur-Sarthe pour voir le pays. Il s'est placé sur cet admirable pont suspendu que plusieurs d'entre vous connaissent, il a vu plus loin le vieux pont de pierres sous lequel coule la Sarthe qui s'enfonce entre les grands peupliers. Et les peupliers se reflètent dans l'eau avec une telle clarté qu'on ne sait si les peupliers réels sont en haut ou si les peupliers réels sont en bas...

« C'est cela que vous avez en face de vous dans celui qui vous parle. Tout cela est en moi tellement clair que toute la Sarthe, avec ce qu'il y a dans la Sarthe, depuis mon premier moment d'existence, tout cela joue, non pas comme les peupliers qui se reflètent d'une façon statique mais d'une façon permanemment dynamique.

« C'est cela qui est ma connaissance du monde. » [118]

« Il faudrait maintenir les enfants comme s'est maintenue l'humanité malgré elle, dans ce geste caractéristique de l'objet, et non pas les jeter tout de go dans ces graphies qui n'ont pas de sens pour eux. Garder l'enfant en contact avec l'objet par le geste mimismologique, par le dessin, par la plastique, par le modelage. Un enfant qui aurait dessiné ou modelé ce qu'on peut dessiner ou modeler, qui aurait, pour ainsi dire, manipulé les mimèmes des choses pendant quatre ou cinq ans ou même dix ans, aurait une formation scientifique, aurait une méthodologie montée en lui autrement forte que dans ce que nous lui donnons et ce que nous appelons une formation gréco-latine. » [119]

« Mais laissez donc un enfant dans la grande nature !

« Laissez- moi donc dans la grande nature ! Mais je vais repartir tout de suite voir mon hibou qui s'agrippe au tremble ! Pourtant je vous aime beaucoup, mais tout de même, les hiboux de la Sarthe sont infiniment plus attirants!

---

[113] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 31 janvier 1952, 4ème cours, *L'anthropologie du mimisme et le laboratoire de prise de conscience,* pp. 87-88.
[114] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 16 décembre 1941, 2ème et 3ème cours, *Le retour à la vie et à la terre,* p. 27.
[115] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 16 décembre 1941, 2ème et 3ème cours, *Le retour à la vie et à la terre,* p. 27.
[116] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 8 janvier 1942, 4ème cours, *L'enfant paysan et l'enfant citadin,* p. 47.
[117] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 15 janvier 1942, 5ème cours, *La science des choses sans les mots,* p. 63.
[118] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 15 janvier 1942, 5ème cours, *La science des choses sans les mots,* p. 65.
[119] Marcel JOUSSE, *Hautes Études,* 2 II, pp. 266-267.

« L'enfant est étonnamment cela aussi je vous le dis : ma grande nouveauté, mon grand apport, par là où je resterai, c'est l'introduction du jeu spontané par la formation scientifique de l'enfant jusqu'au génie. » [120]

« Toujours mon leitmotiv va être ceci : laisser l'enfant en face des choses. La grande pédagogie de l'enfant doit se faire en face des choses. » [121]

« Toute la pédagogie, comme vous l'appelez, toute la mimismagogie, comme nous disons, consistera simplement à laisser les individus monter leurs mimèmes en face du réel. » [122]

« La grande révolution pédagogique que je préconise et qui pourra peut-être se réaliser dans cinq cents ou mille ans, c'est de laisser les livres jusqu'à l'âge de dix ou quinze ans, et de s'astreindre à ne regarder que les faits. Et, si vous êtes assez héroïques, non seulement ne regarder que les faits sans lire, mais même sans parler. » [123]

La pensée bouddhique

« Une autre forme de « méditation » (de développement mental) consiste à vous rendre attentif à tout ce que vous faites, actes ou paroles, dans la routine quotidienne de votre travail, dans votre vie privée, publique ou professionnelle. Que vous marchiez, soyez assis, vous teniez debout, soyez couchés ou dormiez, que vous détendiez ou fléchissiez les membres, que vous regardiez autour de vous, que vous enfiliez vos vêtements, que vous causiez avec quelqu'un ou restiez silencieux, que vous mangiez ou buviez, que vous accomplissiez même des fonctions naturelles - quoi que vous fassiez, vous devriez être pleinement attentif et conscient de votre acte à l'instant même où il est accompli. Cela veut dire que vous devriez vivre ainsi dans le moment présent, dans l'action présente. Cela ne signifie pas que vous devriez renoncer à penser au passé et à l'avenir. Il vous faut y penser au contraire, mais en relation avec le présent, avec l'action du moment, quand et où cela est à propos.

« Les hommes, généralement, ne vivent pas dans leurs actes, dans le présent, mais ils vivent dans le passé ou dans le futur. Bien qu'ils paraissent faire quelque chose ici, à l'instant même, ils sont ailleurs, dans leurs pensées, dans leurs problèmes et préoccupations imaginaires, perdus le plus souvent dans des souvenirs du passé ou entraînés dans des désirs et des spéculations sur l'avenir. Ils ne vivent donc pas dans ce qu'ils font à l'instant même, ils n'en jouissent pas. Aussi sont-ils malheureux, mécontents du présent, de leur travail; ils sont naturellement incapables de se donner entièrement à ce qu'ils ont l'air d'être occupés à faire.

« Vous observez parfois, dans un restaurant, un homme qui lit en mangeant - un spectacle très courant. Il semble très occupé et n'avoir même le temps de manger. On pourrait croire qu'il fait les deux à la fois, mais en réalité, il ne fait vraiment ni l'un ni l'autre. Son esprit est tendu, agité, troublé, il ne jouit nullement de ce qu'il semble faire, il ne vit pas dans le moment présent. Inconsciemment et follement, il essaie au contraire d'échapper à la vie réelle. (Cela ne veut pas dire cependant qu'on en doit pas parler avec un ami au déjeuner ou au dîner).

« Tant que vous vivrez, vous ne pourrez pas échapper à la vie, quoi que vous fassiez, que vous résidiez dans une ville ou que vous soyez retiré dans une grotte. Vous devez la regarder en face et la vivre. La vie vraie, c'est le moment présent - non pas les souvenirs d'un passé qui est mort et enfui, ni les rêves d'un futur qui n'est pas encore né. Celui qui vit dans le présent se trouve dans la vie réelle et il est le plus heureux.

« Quand on lui demanda pourquoi ses disciples, qui menaient une existence simple et calme, prenant un seul repas par jour, étaient si radieux, le Bouddha répondit: « Ils ne se repentent pas du passé, ils ne se préoccupent pas de l'avenir, mais ils vivent dans le présent. C'est pourquoi ils sont radieux. En se préoccupant de l'avenir et en se repentant du passé, les sots se dessèchent comme des roseaux verts coupés (au soleil).

« Attention ou prise de conscience ne signifie pas que vous devez penser et être conscient: « Je fais ceci » ou « Je fais cela ». Non, c'est justement le contraire. Dès que vous pensez « je fais ceci », vous devenez conscient de vous-même, et alors vous ne vivez pas dans votre acte mais dans l'idée « Je suis ». En

[120] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 9 février 1939, 8ème cours, *les gestes dynamiques et l'art*, p. 168.
[121] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 3 mars 1936, 14ème cours, *Le style oral de l'enfant*, p. 304.
[122] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 31 janvier 1938, 11ème cours, *Le jeu auriculaire de l'enfant*, p. 209.
[123] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 2 février 1941, 5ème cours, *Le langage à la fin des civilisations*, p. 90.

conséquence, votre travail est gâché. Vous devez vous oublier complètement et vous perdre dans ce que vous faites. » [124]

3.2. Le balancement droite-gauche de l'intellection

Le balancement droite-gauche est un balancement entre deux pôles : le méridion et le septentrion, le sud et le nord, qui correspondent à deux états contraires du Soleil : la présence du Soleil au plein midi et l'absence du Soleil au plein minuit, le Soleil jaune et le Soleil noir, le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, la chaleur et le froid, la vie et la mort.

Beaucoup de choses s'opposent dans l'univers, comme en témoigne la Bible :

« Vis-à-vis du mal, il y a le bien,
vis-à-vis de la mort, la vie.
Ainsi vis-à-vis de l'homme pieux,
le pécheur.
Contemple donc toutes les œuvres du Très-Haut,
toutes vont par paires, en vis-à-vis. »
(Si 33, 14-15)

« Toutes les choses vont par deux, en vis-à-vis,
et il n'a rien fait de déficient.
Une chose souligne l'excellence de l'autre :
qui pourrait se lasser de contempler sa gloire ? »
(Si 42, 24-25)

Le balancement droite-gauche est donc un balancement entre deux contraires, pour une meilleure connaissance de chacun. C'est donc le balancement de l'intellection, car l'intelligence, pour fonctionner, doit se balancer.

Etymologiquement, le mot *intelligence* peut s'interpréter de deux façons complémentaires : *intus-legere*, c'est-à-dire lire à l'intérieur de soi ou *intus-legare*, c'est-à-dire lier à l'intérieur de soi. L'intelligence humaine est essentiellement l'aptitude à découvrir, à l'intérieur de soi, des liens entre la diversité des actions de l'univers qui ont été intussusceptionnées par l'homme. Ce que dit Laplace : « La découverte consiste à rapprocher deux choses qui ne l'avaient pas été jusque là », c'est à l'intelligence humaine qu'il faut l'attribuer, elle qui, en comparant et en opposant constamment les actions de l'univers, finit par faire des rapprochements, qui sont des découvertes.

Isaac Newton et Denis Papin illustre deux découvertes par comparaison. Le premier, en comparant la pomme qui tombe sur la terre et la Lune qui tourne autour de la Terre, finit par découvrir la loi de la gravitation universelle. Le second, en rapprochant la vapeur qui soulève le couvercle de la marmite et la machine qu'il faudrait propulser, finit par découvrir le principe de la machine à vapeur.

Les découvertes anthropologiques de Marcel Jousse illustrent une découverte par opposition. Ces découvertes procèdent d'une confrontation entre deux sortes de cultures : la culture de style global-oral et la culture de style écrit.

[124] Walpola RAHULA, *L'enseignement du Bouddha*, Seuil, 1961, pp. 99-100.

L'intelligence pense. Or, penser, nous l'avons vu, c'est étymologiquement peser, donc balancer. Le plaisir de la comparaison et le choc des contraires sont primordiaux pour la prise de conscience.

3.2.1 La prise de conscience

La prise de conscience résulte d'une solution de continuité dans la sensation, par le choc de deux sensations analogues ou contraires, synonymiques ou antithétiques ou synthétiques. Il ne peut y avoir prise de conscience si les deux sensations sont identiques, car alors il n'y a pas de solution de continuité mais toujours continuité.

Prenons le cas d'une personne qui vient d'acheter une maison ou un appartement sur le bord d'une voie ferrée. Au début, la nuit, elle est réveillée à chaque passage de train, car il y a succession d'une sensation de silence et d'une sensation de bruit. Toutefois, à la longue, par la répétition, cette succession de deux sensations contraires finit par devenir une sensation unique et la prise de conscience s'amenuise. Cette personne finit par n'être plus réveillée par le passage des trains. Elle ne fait même plus attention à l'existence de la voie ferrée.

La succession de deux sensations synonymiques, antithétiques ou synthétiques constitue le rythme le plus simple et le plus fondamental. Ce rythme est balancement et il est facteur de prise de conscience. Le rejeu d'une interaction n'est que la prise de conscience d'une succession de deux sensations :

succession d'état :
- d'objet à objet : le couteau est sur la table
- de l'objet lui-même : cet homme est laid

succession d'action :
- d'objet à objet : le couteau coupe le pain
- de l'objet lui-même : cet homme se coupe

L'apport de la théorie des structures dissipatives

Le bien-fondé et l'efficacité du globalisme de la récitation rythmo-pédagogique de Jousse sont également justifiés par la théorie des structures dissipatives d'Illya Prigogine (prix Nobel de chimie en 1977) appliquée à la pédagogie par un autre chimiste-physicien, Katchalsky.

« Prigogine s'est intéressé au problème des systèmes ou des structures, de leurs échanges, de leurs transformations et du nouvel ordre qui en résulte...

« Un système est fermé s'il n'interagit pas avec son environnement, si donc il n'échange pas d'énergie et ne se transforme pas: un morceau de savon, un morceau de bois, un éclat de silex peuvent entrer dans cette catégorie. Par contre, un système qui est en interaction avec son environnement, qui donc se transforme et évolue est un système ouvert: un morceau de glace au soleil, une graine en germination, une chenille, une ville. Ces systèmes ouverts utilisent beaucoup d'énergie pour se maintenir en existence, d'autant plus d'ailleurs que leur complexité est plus grande: ce sont ce que Prigogine appelle des structures dissipatives...

« Ces structures sont fragiles et vulnérables, car elles sont loin de leur point d'équilibre et il faut beaucoup d'énergie pour en maintenir la cohérence...

« Autrement dit:

complexité + cohérence = instabilité.

« Mais cette instabilité même est source de transformation, d'évolution et finalement d'ordre, d'un ordre plus complexe que le précédent parce qu'il représente un plus haut niveau d'organisation.

instabilité = dissipation d'énergie = évolution = ordre.

« C'est ce que Prigogine appelle « l'ordre par fluctuation ».

« Il s'agit d'une structure dissipative, dont le nom traduit l'association entre l'idée d'ordre et l'idée de gaspillage et fut choisi à dessein pour exprimer le fait fondamental et nouveau: la dissipation d'énergie et de matière - généralement associée aux idées de perte de rendement et d'évolution vers le désordre - devient, loin de l'équilibre, source d'ordre; la dissipation est à l'origine de ce qu'on peut bien appeler de nouveaux états de la matière. »

« L'ordre par fluctuation oppose à l'univers statique de la dynamique, un monde ouvert dont l'activité engendre la nouveauté, dont l'évolution est innovation, création, destruction, naissance et mort."

« La fluctuation ne peut envahir d'un coup le système tout entier. Elle doit d'abord s'établir dans une région. Selon que cette région initiale est, ou non, plus petite qu'une dimension critique, la fluctuation régresse ou peut envahir tout le système. »

« Un seuil critique est donc requis pour que la fluctuation puisse être efficace et effective; Prigogine donne l'exemple de la gouttelette de condensation dans un gaz: si la taille de la gouttelette dépasse le seuil de nucléation, le système gazeux tout entier passe brusquement à l'état liquide.

« Notre cerveau est un magnifique exemple de structure dissipative. Bien que ne pesant que 2% du poids du corps, il consomme à lui seul près de 20% de l'oxygène utilisé par notre corps. Et c'est sans doute pourquoi un autre chimiste-physicien, A. Kaltachsky a fait le rapprochement entre les théories de Prigogine et les mécanismes cérébraux; et s'ouvre ainsi la porte à la pédagogie. Apprendre n'est en effet rien d'autre que de passer d'un certain modèle à un autre plus complexe. Pour qui parle français, apprendre le finnois, c'est mettre en place d'autres structures permettant au cerveau de fonctionner dans cette langue. Il faut donc perturber l'ordre établi et créer un ordre nouveau; et la tâche est d'autant plus complexe que le finnois n'est pas un langue indo-européenne et que sa « logique » interne n'est pas la même. Pour créer cet ordre nouveau, il faut donc introduire la fluctuation qui est la voie vers l'évolution. Plus la fluctuation sera ample, plus l'ordre nouveau aura de la chance de se mettre en place; et ceci explique peut-être pourquoi les cours de langue en saupoudrage (quelques périodes par semaine pendant des mois et des mois) donnent si peu de résultats alors qu'une approche interactive (beaucoup en peu de temps) donne de si bons résultats. » [125]

Il semble que la fluctuation, propice à l'établissement d'un ordre nouveau, puisse être provoquée de deux façons complémentaires: une d'ordre physiologique, une d'ordre psychologique.

« L'aspect physiologique est notamment en relation avec les manifestations de l'activité bioélectrique du cerveau: les ondes cérébrales. » [126]

« La théorie de Prigogine possède d'*immenses implications* dans le domaine de la compréhension du fonctionnement cérébral et de la conscience. Elle implique, par exemple qu'aucun changement ne peut avoir lieu tant que l'état de conscience reste immuable. Notre état normal de conscience est dominé par une activité cérébrale rapide (ondes bêta), mais de faible amplitude, pendant laquelle nous sommes *attentifs aux stimuli extérieurs* et non à notre expérience intérieure. Des états de conscience modifiés, tels que la relaxation et la méditation, se caractérisent par une augmentation de l'amplitude des ondes cérébrales au rythme plus lent (ondes alpha): ces états de conscience augmentent les fluctuations et produisent un changement significatif, une pénétration plus grande de la réalité que ne le fait notre état de conscience quotidienne et donc un apprentissage plus efficace.

« La musique, les images mentales, la méditation, la respiration rythmée, les techniques de relaxation, les pauses structurantes, sont des facteurs permettant l'augmentation de l'amplitude des ondes cérébrales; c'est-à-dire, le passage en ondes alpha, par conséquent la naissance de nouvelles *structures,* et l'émergence de *flash* de compréhension.

« Ce qu'il ne faut pas oublier d'ajouter, c'est qu'il est essentiel de respecter les fluctuations du système, c'est-à-dire, de *veiller à l'alternance* des deux états de conscience: une prise d'information directe sur le monde extérieur, alternant avec des moments d'intériorisation. La pédagogie oublie souvent, dans son obsession du contenu et sa poursuite de l'efficacité, de ménager ces moments de pause, les seuls capables de respecter l'alternance et de permettre aux fluctuations de la pensée de faire leur œuvre » [127]

[125] Gabriel RACLE, *La pédagogie interactive,* Retz 1983, pp. 63-66.
[126] Gabriel RACLE, *La pédagogie interactive,* Retz 1983, p. 66.
[127] Hélène TROCMÉ-FABRE, *J'apprends donc je suis,* Les Éditions d'Organisation, pp. 107-109.

« Le point de vue psychologique se rattache à l'impact que peuvent avoir certains événements et à leur retentissement. On connaît des cas de transformation soudaine de la personnalité; on les rencontre dans des cures psychologiques, dans des phénomènes mystiques, dans des apprentissages nouveaux, dans des « éclairs de génie »...

« On peut y voir les effets de fluctuations de grande importance causées par un choc émotionnel: le cerveau limbique perturbe l'ordre établi, d'où résultent de nouvelles structures mentales; l'ancien modèle est remplacé par une construction nouvelle...

« Les incidences pédagogiques de ces perspectives nouvelles s'esquissent facilement. Créer de nouvelles structures ne se fait pas par un mode linéaire exclusif, mais par un mode « perturbateur ». Il est donc préférable de créer des fluctuations et d'ordre biologique et d'ordre psychologique, l'un étant d'ailleurs en étroite relation avec l'autre...

« La musique vient d'être mentionnée comme l'un de ces moyens. La non-linéarité de la démarche en est un autre; les effets de surprise, les implications émotionnelles ou physiques (art, mouvement) ouvrent encore bien des possibilités.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

« Éviter l'uniformité, et donc l'ennui, c'est ouvrir la porte aux fluctuations, source créative d'évolution. Au lieu de voir la pédagogie comme un ensemble bien structuré, linéaire et rationnel, il s'agit beaucoup plus de la voir comme une œuvre d'art et de suivre ce conseil d'un autre poète:

« Fi du rythme commode
Comme un soulier trop grand
Du mode
Que tout pied quitte et prend. »

« On sort des sentiers battus en réconciliant science et art, pédagogie et rythme, pour retrouver cette vision grecque du monde qui était une vision unificatrice. » [128]

3.2.2 La conceptualisation

En se balançant entre les contraires, l'Anthropos est amené à comparer et à opposer les gestes de ces contraires. Il s'effectue un véritable balancement des gestes, un geste à droite, un geste à gauche: le geste de cette chose est comme le geste de cette autre chose; le geste de cette chose n'est pas comme le geste de cette autre chose.

C'est le processus de la comparaison-opposition, qui est essentiel pour la connaissance et l'intelligence des choses. En effet, un objet n'est vraiment connu par l'intelligence humaine que si les actions qu'il propulse ont pu être comparées aux actions d'autres objets, soit pour les rapprocher, soit pour les opposer, afin, finalement, de classer ces actions les unes par rapport aux autres.

De ressemblance en ressemblance, de différence en différence, l'Anthropos discrimine les objets de connaissance, en se basant sur les différences qu'offrent leurs ressemblances et généralise les objets de connaissance, en se basant sur les ressemblances que présentent leurs différences. Il crée ainsi des classes d'objets s'emboîtant les unes dans les autres, en allant d'abstraction en abstraction, aboutissant à la création de concepts, entendus au sens d'étiquettes désignant des catégories d'objets. Tous les objets propulsant les mêmes actions seront placés dans une même classe. Les objets propulsant des actions différentes seront placés dans des classes différentes.

Généraliser- Discriminer [129]

Soit deux des chaises pliantes de l'atelier de l'Institut. Ces deux objets possèdent un certain nombre d'actions semblables : forme, armature, matériaux, couleurs, utilisation. Ces ressemblances sont si nombreuses que je vais les regrouper en un ensemble : une classe et donner un nom à cette classe, par exemple: « chaise pliante 80 ». En face de ces deux objets, je ne me suis

[128] Gabriel RACLE, *La pédagogie interactive,* Retz, pp. 67-69.

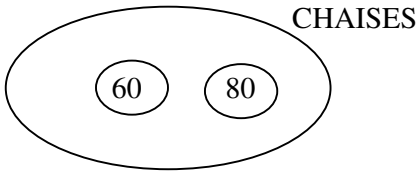
[129] Les trois mots : discriminer, généraliser, concept, sont repris du livre de LE XUAN et J.C. CHASSAIN, *Analyse comportementale, Analyse de contenu, Théorie et pratique de l'apprentissage,* Nathan 1975. Nous utilisons ici le mot " concept " dans un sens différent du sens philosophique.

pas contenté de recevoir leurs actions; j'ai, inconsciemment, comparé ou opposé ces actions et j'ai classé.

Mais en fait, la démarche intellectuelle est plus complexe encore. Car voici une autre chaise, en bois celle-ci. Là encore, je compare et je classe ces chaises semblables : « chaise 60 ».

Cependant, les comparaisons continuent à s'effectuer entre chaise 60 et chaise 80. Et là, ce sont surtout les différences qui retiennent l'attention : l'une a des montants en bois, l'autre des montants en métal; l'une a dossier et siège en cuir, l'autre en plastique; l'une a des pieds, l'autre non; l'une a un grand dossier, l'autre un petit; l'une ne se plie pas, l'autre si; etc.

Repérer les différences qui séparent des objets, c'est discriminer. Par contre, la chaise 60 et la chaise 80 présentent une seule ressemblance : l'utilisation qu'on en fait : s'asseoir. Repérer les ressemblances qui rapprochent des objets, c'est généraliser. Les différences me les font placer dans des classes distinctes mais cette ressemblance me les font placer dans un sur-ensemble : celui des chaises.

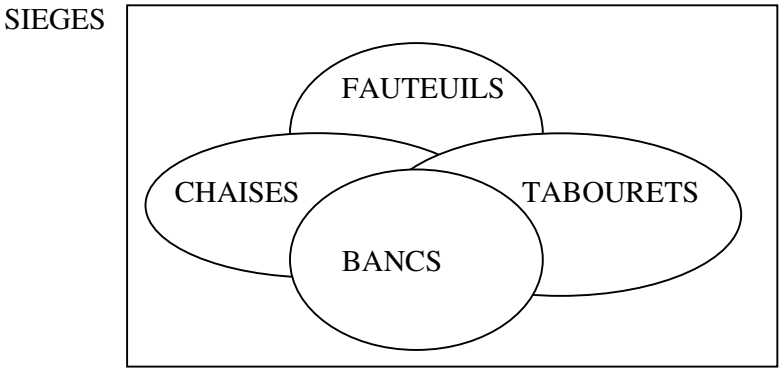


Le concept

Chaise est un *concept*. Le concept est un nom qui désigne une classe d'objets propulsant exactement les mêmes actions.

Plus nous montons de sous-classes en classes, plus les différences s'accentuent, plus les ressemblances s'atténuent.

La classe chaises est en effet, à son tour, une sous-classe de la classe sièges qui comprend aussi les tabourets, les fauteuils, les bancs.



Or, tant que je n'ai pas replacé la classe *chaises* dans l'ensemble *sièges*, je ne peux pas dire que j'ai vraiment saisi l'action essentielle des chaises. En effet, en présence des seules chaises, je les définissais comme des objets permettant de s'asseoir. La comparaison avec les tabourets, par exemple, me permet de constater qu'une chaise est un objet avec dossier permettant de s'asseoir.

Ce balancement de la pensée : comparer - opposer – classer, qui fonde la démarche intellectuelle: discriminer - généraliser – conceptualiser, est capitale car elle est à la base de toute connaissance exacte. Elle est, en général, spontanée et inconsciente chez l'enfant mais elle peut être mal conduite, en particulier, faute d'éléments suffisants de comparaison.

Discrimination et généralisation sont deux processus indispensables de l'acte de connaître. Pour Jousse, on connaît une chose quand on connaît toutes les actions essentielles et transitoires dont elle est prégnante (logique de la prégnance). Mais connaître les actions essentielles et transitoires des objets relèvent de la discrimination et de la généralisation.

La discrimination et la généralisation sont très importantes en pédagogie pour l'apprentissage des concepts, soit pour le montage du langage, soit pour le montage des concepts mathématiques et scientifiques.[130]

Mais il faut être conscient du danger de la conceptualisation qui en résulte parce que la conceptualisation est d'abord une algébrisation et qu'elle peut devenir ensuite une algébrose.

La conceptualisation est une algébrisation

L'algébrisation est le passage progressif d'une abstraction concrète vers une abstraction algébrisée.

Lorsque le petit enfant parle de la cocotte, du *hahi*, du *ouah-ouah*..., son expression est concrète parce que phonomimique. Lorsque l'Indien d'Amérique fait gestuellement : la femme emmaillote son bébé, son expression est concrète parce que cinémimique. Lorsque nous disons : poule, cheval, chien..., notre expression est algébrisée parce que les mots utilisés n'ont plus aucun rapport avec la chose désignée.

Une expression est donc concrète quand elle rejoue les gestes caractéristiques, soit cinémimiques, soit phonomimiques. Une expression est algébrisée quand elle n'a plus qu'un rapport lointain avec ces gestes caractéristiques.

Mais toute expression, qu'elle soit concrète ou qu'elle soit algébrisée, est abstraite. En effet, - comme l'indique l'étymologie de abstraire (*abs-trah-i-t = faire le geste de tirer hors de*) - toute expression est la saisie, hors d'un complexus d'actions, d'une action caractéristique, avec la simplification réductrice imposée par la gestualisation humaine. Abstrait ne s'oppose donc pas à concret mais nous avons :

ou une abstraction-concrète	ou une abstraction algébrisée
miaou ham cô	*le chat a mangé la poule.*

Langues concrètes et langues conceptuelles

C'est justement là que se situe le clivage entre langues concrètes et langues conceptuelles.

Une langue est concrète lorsque la discrimination l'emporte sur la généralisation. Il n'y a pas un mot passe-partout comme voler mais autant de mots que de façons différentes de voler, un peu, comme en français, nous avons des mots différents pour : toucher, tâter, effleurer, palper, caresser, attoucher... Notons que notre tendance est de juger de telles langues comme pauvres, alors qu'en réalité, elles sont prégnantes d'une grande richesse gestuelle.

Une langue est conceptuelle lorsque la généralisation l'emporte sur la discrimination: ce ne sont plus des gestes précis que l'on manipule mais des concepts. Voir la différence entre :

Un oiseau chantait sur un arbre

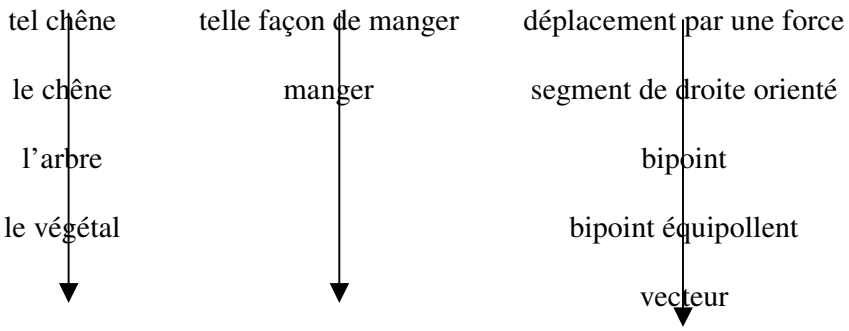
Un hibou hululait sur la branche d'un tremble

Tel hibou hululait de telle façon sur telle branche de tel tremble.

[130] cf. Britt-Marie BARTH, *L'apprentissage de l'abstraction,* Retz, 1987.

L'algébrisation devient de plus en plus grande au fur et à mesure que le contact avec les gestes caractéristiques s'atténue. L'algébrisation du langage s'opère : par évolution phonétique qui transforme nos mots et leur fait perdre le son caractéristique; par verbigération, c'est-à-dire par un montage du langage en dehors des choses qui transforme les mots en simples étiquettes; par conceptualisation.

Un concept est un ensemble de gestes identiques: arbre, chien, homme, guerre, terre... manger, boire, tuer sont des concepts. Nous perdons le contact avec les choses par conceptualisation:



Nous ne manions plus des gestes simples, mais des foules de plus en plus nombreuses de gestes. Un certain snobisme tend d'ailleurs à se répandre dans certains milieux pédagogiques, où l'algébrisation du langage devient une véritable mode: pourquoi dire les choses simplement, quand on peut les dire de façon compliquée, afin de paraître savant.

Dans son livre *Le Mal français* [131], Alain Peyrefitte donne un exemple de ce pédantisme intellectuel:

« En tant que la réussite de toute AP (action pédagogique) est fonction du degré auquel les récepteurs reconnaissent l'AUP (autorité pédagogique) de l'instance pédagogique et du degré auquel ils maîtrisent le code culturel de la communication pédagogique, la réussite d'une AP déterminée dans une formation sociale déterminée est fonction du système des relations entre l'arbitraire culturel qu'impose cette AP, l'arbitraire culturel dominant dans la formation sociale considérée et l'arbitraire culturel inculqué par la prime éducation dans les groupes ou classes où sont prélevés ceux qui subissent cette AP. » [132]

Ce que l'auteur du *Mal français* nous traduit simplement:

« L'enseignement tend à reproduire les idées et les valeurs de la classe dominante; celle-ci assure de préférence les privilèges de sa culture à ses « héritiers »; à son tour, cette culture tend à maintenir le système social existant. »

Outre la tendance de plus en plus prononcée à l'utilisation de sigles (AP, AUP), au lieu de mots écrits en entier, on aura noté la quantité de concepts hautement algébrisés utilisés: récepteur, instance pédagogique, code culturel, communication pédagogique, etc.

Voici encore un autre exemple, emprunté à la pédagogie de l'Education physique et sportive:

« Par sémiotique sociomotrice, nous entendons la mise en jeu d'un système de signes, corporels et moteurs, actualisés par les joueurs en interaction tactique sur le terrain. Toute rencontre ludo-sportive s'articule autour d'un canevas de messages comportementaux plus ou moins transparents. Et l'interprétation

[131] p. 325.
[132] Pierre BOURDIEU et Jean Claude PASSERON, *La Reproduction*, Paris, 1973.

potentielle de ceux-ci postule l'existence d'un code commun susceptible de favoriser la connivence et la rivalité... Les signes praxiques sous-tendent la communication.

« Vous pigez ? Alors lisez la très sérieuse revue *Éducation physique et Sports,* éditée sous des patronages très officiels. Sinon, prenez un ballon ovale, allez sur un terrain comme celui des Cinq Nations. Et dans une mêlée ouverte essayez donc d'envoyer un message ludo-sportif plus ou moins transparent dans la mâchoire praxiquement sous-tendue du talonneur adverse.

« Ne serait-ce que pour voir s'il témoigne d'une correcte sémiotique comportementale. » [133]

La conceptualisation peut devenir « algébrose »

L' algébrose est un néologisme créé par Marcel Jousse: elle est une maladie du langage et de la pensée.

« J'ai créé le mot algébrose en m'appuyant sur deux terminologies : sur la terminologie mathématique [et sur la terminologie psychiatrique].

« Vous qui connaissez l'algèbre, vous savez que ce procédé consiste à employer des signes sans se préoccuper de leur valeur. Là, on peut dire que « les signes signifient ce que nous voulons ». Nous avons là affaire à une industrie, à un procédé parfaitement volontaire. Dans le cas qui nous occupe, nous avons affaire à des signes qui peuvent dire n'importe quoi puisque cela n'a plus aucune espèce de contact avec le réel.

« Mais cette absence de contact est morbide. Elle est maladive. Or, dans la terminologie psychiatrique, nous avons les psychoses, les névroses, les nécroses. En unissant la terminologie mathématique à la terminologie psychiatrique, nous avons fait le mot algébrose. C'est-à-dire que nous avons des signes qui ne sont plus pour nous porteurs de réel. Mais cette absence de réel est morbide.

« Donc, nous n'incriminons pas les procédés de l'algèbre qui sont tels d'ailleurs que nous ne pouvons faire aucune espèce de science sans algèbrer. Mais nous montrons que l'état de l'expression humaine actuelle n'est pas absolument comparable à l'algèbre. Encore une fois, c'est une algèbre morbide. » [134]

L'algébrose est la maladie de celui dont le langage algébrisé n'a pas été monté en contact avec les choses: son langage n'est plus que verbigération.

3.2.3 La transposition

Le balancement des gestes, en opérant comparaison et opposition, a permis de discriminer et de généraliser et d'aboutir à la conceptualisation. Mais ce balancement des gestes peut aboutir aussi à ce que Marcel Jousse appelle la *transposition*.

Transposition est le terme utilisé par Marcel Jousse pour regrouper des opérations mentales diverses comme: métaphore, comparaison, allégorie, symbole… En effet, pour Marcel Jousse, toutes ces opérations relèvent d'un même mécanisme: le transport de gestes. Ici la comparaison des gestes n'aboutit plus à créer des classes, mais à désigner un objet par un autre objet, avec lequel il possède une analogie gestuelle. Comme nous l'explique Marcel Jousse:

« La comparaison est le jaillissement normal du langage de gestes. » [135]

« L'origine de la métaphore est la comparaison par le geste mimismologique. » [136]

En effet, en rejouant globalement, par le rythmo-mimisme, les actions caractéristiques des êtres et des choses, l'homme amené à prendre conscience, dans toute sa musculature, d'une *identité*, d'une ressemblance entre certains gestes caractéristiques: « Tiens ! le geste de telle chose, c'est

[133] Jacques BUISSON, *Journal La Croix.*
[134] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 14 décembre 1942, 6ème cours, *L'algébrose et la mort des civilisations*, p. 84.
[135] Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 13 novembre 1934, 2ème cours, *L'invisible mimé par le monde visible*, p. 33.
[136] Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 13 novembre 1934, 2ème cours, *L'invisible mimé par le monde visible*, p. 32.

comme le geste de telle autre chose ! ». L'homme va ensuite jouer avec cette prise de conscience et « s'amuser » en quelque sorte avec ces ressemblances. Avec un malin plaisir, il va effectuer un *transport de gestes*, en attribuant à une chose le geste d'une autre ou en désignant une chose par une autre chose, dans la mesure où, précisément, il y a comparaison gestuelle.

De ce transport de gestes, l'enfant et le poète sont les maîtres.

La transposition poétique

Voici, par exemple, un enfant qui a intussusceptionné les « gestes » de la banane: sa forme courbée et sa couleur jaune d'or. Le voici maintenant confronté au geste caractéristique de la lune: sa forme de croissant et sa couleur jaune pâle. La ressemblance de gestes s'impose à lui et dans un raccourci saisissant, il va s'écrier, en désignant la lune: « Regarde ! On dirait une banane ! » Un grand poète comme Victor Hugo ne procède pas autrement, sinon avec plus de beauté poétique encore, quand il décrit la lune comme « cette faucille d'or jetée négligemment dans le champ des étoiles ».

Voici encore un autre enfant qui a intussusceptionné le geste de la poule qui perd ses plumes en se secouant. Et le voici s'écriant, en face du geste de l'arbre qui perd ses feuilles: « L'arbre perd ses plumes ! »

Un soleil qui se couche colore le ciel d'une façon significative et ne manque pas d'inspirer les poètes. En voici deux qui nous font un transport de gestes, dans un registre similaire:

« Le soleil égorgé saigne sur la prairie. » [137]

« Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige. » [138]

On pourrait multiplier les exemples, la littérature en fourmille.

La transposition pédagogique

La transposition n'est pas seulement un *procédé poétique* utilisé, avec beaucoup de spontanéité et de fraîcheur par les enfants, avec beaucoup de maîtrise et de beauté par les poètes, et qui nous charme et nous frappe d'autant plus que le transport de gestes est juste et original.

La transposition est aussi un *procédé pédagogique*, utilisé spontanément par tout un chacun, dans la conversation ou l'enseignement, lorsqu'il s'agit de faire passer notre interlocuteur, du connu au connu, du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible.

« Quand vous allez au cours de n'importe quel professeur, fut-ce un professeur de mathématiques, à chaque instant il vous dit cette phrase: « C'est comme si... Comparez ceci à cela... » Pourquoi ? C'est qu'il sait bien qu'un auditoire répugne habituellement à l'état d'algébrisation de notre langage actuel. Alors il essaie de lutter contre cette algébrisation, ou cette algèbre, et il fait des comparaisons. Allez n'importe où, lisez n'importe quoi, vous verrez toujours le recours à la comparaison.

« Ces temps derniers, je reprenais les beaux travaux d'Henri Poincaré, qui a été certainement un des plus puissants et des plus géniaux métaphysiciens. J'ai été frappé par la quantité de comparaisons qu'il emploie. Je crois que c'est l'idéal du style professoral. Mais il a en plus, de l'avis de tout le monde, donné la norme du beau style scientifique français. » [139]

Du connu au connu

[137] Vincent MISELLY, poète manceau, cité par Marcel JOUSSE, Sorbonne, 24 mars 1938, 14ème cours, *L'algébrisation scientifique des gestes*, p. 284.
[138] BAUDELAIRE, Harmonie du soir, *Les Fleurs du mal*.
[139] Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 29 janvier 1935, 10ème cours, *Les jeux de mots dans la parabole*, pp. 197-198.

Nous utilisons la transposition pour nommer une chose nouvellement connue, en utilisant le nom d'une chose anciennement connue et dont le geste caractéristique lui ressemble. De ce point de vue, la plupart de nos mots sont des métaphores:

« Mais qu'était-ce que le mot propre, ce mot fameux que disent employer ceux qui ne veulent pas faire de métaphores ? « Moi, disait telle personne connue de l'un d'entre nous, moi je ne fais jamais de métaphore ! ». Mais vous ne pouvez pas dire un seul mot, mesdames et messieurs, sans que ce ne soit une métaphore profonde ! Je vous ai dit que rien que votre mot « tête », c'est « testa », qui veut dire simplement « le pot à deux oreilles » !

« Mon professeur ne voulait pas entendre parler de métaphores. Il voulait toujours le « mot propre »... Je le regrette infiniment, car toute cette grande idée du mot propre est une ignorance fondamentale du mécanisme anthropologique du langage. Et pourtant, nous a-t-on assez recommandé de retourner aux langues classiques grecque et latine ! Mais les langues classiques latine et grecque ne devraient avoir pour but que de nous faire entrer dans le grand mécanisme fondamental de la métaphore qui est le geste.

« Mais on nous répète: « Nous avons le mot propre et le mot propre, ce n'est pas le mot métaphorique ». C'est tellement ancré que j'ai lu aujourd'hui des ouvrages considérés comme étant des ouvrages patentés de toute première force et qui vous disent sans sourciller: « Il y a deux expressions: l'expression propre et l'expression métaphorique ». Il y aura expression métaphorique quand on dira « ta fiole », « ta bille », « ta coloquinte », mais il n'y a pas expression métaphorique quand on dit « ta tête » ! Mais c'est parce que vous ne savez pas le latin ! Tout cela est enseigné tranquillement, calmement, alors que cela ne tient pas du tout. » [140]

Ainsi donc, pour désigner cette partie du corps qu'est notre tête - objet pourtant parfaitement connu - on utilise le mot « tête » qui vient du latin *testa* et qui désigne originellement une cruche à deux anses - objet également parfaitement connu. On pourrait citer bien d'autres exemples de ce genre, puisés dans l'étymologie des mots.

Du connu à l'inconnu

Nous utilisons également la transposition, lorsqu'il s'agit d'appréhender nous-mêmes, ou de faire appréhender aux autres, une chose mal connue ou inconnue.

Une chose est mal connue lorsque ses « gestes » sont peu ou ne sont pas insérés en nous. Nous essayons alors de faire jaillir en nous ou dans les autres les mimèmes de cette chose, grâce aux mimèmes d'une autre chose, déjà connus, et qui présentent une ressemblance avec la chose mal connue.

C'est ainsi qu'on procède en sciences pour décrire des réalités non directement observables. On utilise ce qu'on appelle des *modèles*, qui sont tout simplement des comparaisons. C'est ainsi que pour décrire la structure de l'atome - non directement observable - on utilise, par exemple, le modèle planétaire où le mouvement des électrons sur des couches autour du noyau est comparé à celui des planètes autour du Soleil.

Pour décrire les états de la matière au Collège, on compare les molécules dans l'état solide à un étalage d'oranges chez un marchand de fruits; on compare les molécules dans l'état liquide à un sac de billes; on compare les molécules dans l'état gazeux à des ballons de baudruche gonflés à l'hydrogène.

Voici trois exemples où des personnes confrontées à un mystère résolvent leur questionnement par une transposition:

« Un garçon de quatre ans avait perdu son grand-père qu'il aimait beaucoup et restait tourmenté par cette absence qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Un matin qu'il brassait son café pour faire fondre le

[140] Marcel JOUSSE*, Sorbonne*, 21 janvier 1937, 6ème cours, *Le plaisir esthétique de la métaphore*, pp. 119-120.

sucre, il s'écrie: « Oh, je comprends ! Grand-père, c'est comme le sucre: on ne le voit plus, mais il est toujours là ». » [141]

« Longtemps je me suis demandée pourquoi le Bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces... pourquoi les pauvres sauvages, par exemple, mouraient en grand nombre avant d'avoir même entendu prononcer le nom de Dieu... Jésus a daigné m'instruire de ce mystère: il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette, ou la simplicité ravissante de la pâquerette. J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes. »[142]

« Une fois je m'étonnais de que le Bon Dieu ne donne pas une gloire égale dans le Ciel à tous les élus, et j'avais peur que tous ne soient pas heureux; alors Pauline me dit d'aller chercher le grand « verre à Papa » et de le mettre à côté de mon tout petit dé, puis de les remplir d'eau, ensuite elle me demanda lequel était le plus plein. Je lui dis qu'ils étaient aussi pleins l'un que l'autre et qu'il était impossible de mettre plus d'eau qu'ils n'en pouvaient contenir. Ma Mère chérie me fit alors comprendre qu'au Ciel le Bon Dieu donnerait à ses élus autant de gloire qu'ils en pourraient porter et qu'ainsi le dernier n'aurait rien à envier au premier. » [143]

Noter que bien souvent, dans ces cas, la transposition n'a pas seulement valeur exploratrice, explicative, mais aussi valeur probante, démonstrative. Voici ce que Linda Williams dit au sujet de la métaphore en pédagogie:

« La métaphore est probablement la technique la plus efficace parmi celles qui font intervenir l'hémisphère droit, parce qu'elle fait apparaître clairement le processus même d'acquisition. Dans l'enseignement traditionnel, on laisse les apprenants établir seuls leurs propres connexions. Ceux qui n'en établissent pas... pataugent. Ils jouent un jeu dont personne ne leur a donné les règles. En introduisant la métaphore dans leurs techniques pédagogiques, les enseignants donnent à ces apprenants le moyen de pratiquer des stratégies que d'autres ont découvertes intuitivement et utilisées avec succès. Quant à ceux qui ont déjà appris à intégrer dans leur processus d'apprentissage ce savoir-faire de « mise en relation », ils bénéficient aussi de cet enseignement parce que la métaphore renforce le processus d'apprentissage et le rend plus accessible à une utilisation consciente.

« La pédagogie qui utilise la métaphore est également plus efficace parce qu'elle tient compte de ce que les apprenants savent *déjà.* La présentation linéaire des manuels sépare et compartimente les connaissances; elle apporte aux apprenants une masse indigeste d'informations qui les submerge le plus souvent. Au contraire, la métaphore organise l'information et établit des relations entre les éléments. Une fois que les apprenants ont compris que l'évolution de la graine qui deviendra une plante en fleur a quelque ressemblance avec la transformation de l'œuf en poussin, ce qu'ils savent de l'évolution de l'œuf pourra être utilisé pour faciliter la compréhension des données concernant la graine. En outre, lorsqu'on étudie un sujet nouveau (la graine) à partir de données connues (l'œuf), on renforce les acquisitions précédentes.

« La démarche qui utilise la métaphore est holistique. Elle fait constamment appel au processus d'identification et de compréhension des structures et des principes généraux qui donnent aux faits particuliers leur signification. Chaque élément nouveau n'est plus considéré comme une information isolée mais comme une occasion d'établir des connexions nouvelles - et pénétrer plus avant à la fois le sujet nouveau et les connaissances déjà acquises. Si l'étude des araignées n'a d'importance que dans le chapitre des arachnides, tout ce qui les concerne peut être mémorisé puis oublié; mais si les apprenants entendent que leurs camarades s'y réfèrent à propos d'autres chapitres et même d'autres sujets, les données sur l'araignée deviendront à la fois plus importantes et faciles à acquérir et mémoriser. Lorsqu'on met l'accent sur la découverte des relations, « apprendre » devient synonyme d' « intégrer » et l'apprentissage est alors plus efficace et plus gratifiant.

[141] Sciences et Vie n° 775.
[142] *Manuscrits autobiographiques de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, Office central de Lisieux, 1957, pp. 20-21.
[143] *Manuscrits autobiographiques de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, Office central de Lisieux, 1957, pp. 58-59.

« Quand on encourage des apprenants à proposer leurs propres métaphores, on les invite à partager leur propre expérience avec le groupe. C'est là que réside la différence la plus flagrante avec la pédagogie traditionnelle qui conserve (et cultive) la séparation entre l'enseignement reçu et la vie personnelle de l'apprenant. La pédagogie traditionnelle en général ne tient pas compte de l'expérience de l'apprenant et lui présente l'information comme s'il était une table rase et que le seul endroit pour apprendre quelque chose était l'école, le collège ou le lieu de formation. En réalité, même les enfants de la maternelle ont une expérience et un répertoire de stratégies déjà très riches pour comprendre le monde extérieur. Quand leur expérience et leurs stratégies sont dévalorisées parce que ignorées, les apprenants découvrent que la vie et l'école sont deux choses séparées et que tout ce qu'ils savent en dehors de l'école ne sert à rien entre les quatre murs de la classe (et souvent le contraire est vrai). Les sciences deviennent ce qui est enseigné dans le cours de sciences et non ce qu'on découvre quand on traîne dans le jardin ou dans un terrain vague pour observer les bestioles ou les araignées. Non seulement on ne gagne rien à ignorer les connaissances que les apprenants possèdent déjà, mais on crée une situation conflictuelle entre deux domaines qui devraient se renforcer mutuellement au lieu d'entrer en compétition. De plus, cela encourage les apprenants qui ont des difficultés à se mettre en retrait par rapport à l'apprentissage scolaire et même à le rejeter. C'est ainsi que des gosses intelligents et débrouillards deviennent de mauvais écoliers. » [144]

Violette Lebouteux-Rudelle, dans sa *Grammaire apprivoisée* [145], enseigne les concepts grammaticaux à partir de métaphores : la proposition est représentée par une brochette tricolore, la proposition principale et les propositions subordonnées par une dame tenant la main à ses petites filles, les compléments circonstanciels par un cirque, etc.

Marcel Jousse conseillait d'utiliser, pour la création de métaphores, ce que Marie-Françoise Fromont appellera, par la suite, un *carré métaphorique*[146] :

Règne végétal Règne hominal

Règne théologal

Règne minéral Règne animal

« Je veux montrer que l'attitude d'un savant est énergique. Voilà, je suppose , M. de Broglie qui a trouvé une nouvelle physique. Je veux « dépeindre » - comme nous disons avec notre langage oculaire - mais moi, je veux « mimer » l'attitude de M. de Broglie en face de son milieu social. Je suis ici, comme l'âne de Buridan, mais j'ai sur lui le grand avantage que j'ai quatre coins à choisir.

« Alors, je vais dire : M. de Broglie, dans le rayon hominal, à quoi peut-il être comparable ? à une sorte de César qui dit : « Aut César aut nihil ». C'est à prendre ou à laisser. C'est ma science ou ce n'est rien .

« Ou bien, je dirais en prenant dans la gesticulation animale : M. de Broglie c'est le lion arqué sur ses forts membres et qui attend l'attaque !

« Si je vais dans la gesticulation végétale je dirai : la science de M. de Broglie est comme un cèdre du Liban. Les tempêtes millénaires peuvent passer sa science restera inchangée..

« Je veux jouer l'autre coin ? Je dirai : sa science est comme le granit. La surface peut-être pourra s'effriter, mais le bloc lui-même restera toujours.

« Vous voyez le Jeu ? Et que faisons-nous lorsque nous parlons ? Perpétuellement cela. » [147]

Du visible à l'Invisible

La transposition est également l'outil par excellence de l'exploration de l'Invisible. Nous sommes, en effet, obligés de reconnaître que la plus grande majorité des hommes postulent

[144] Linda V. WILLIAMS, *Deux cerveaux pour apprendre, le gauche et le droit,* Les Éditions d'organisation, pp.70-73.
[145] Violette LEBOUTEUX-RUDELLE, *La grammaire apprivoisée,* Diffusion Ophrys, 1990.
[146] Marie-Françoise FROMONT, *L'enfant mimeur,* DDB.
[147] Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie,* 10 février 1936, 12ème cours, *Le mimisme et la métaphore chez l'enfant,* p. 259.

l'existence, au-delà de l'univers visible qu'ils perçoivent par leurs sens, d'un univers invisible qui échappe à leurs sens. Pour l'homme traditionnel, cet univers invisible est constitué soit des forces naturelles « divinisées », comme dans les religions animistes, soit d'un monde divin transcendant qui se révèle à l'homme, comme dans les religions révélées.

Quoi qu'il en soit, cet univers invisible étant, par nature, invisible et inaudible, ne peut « se jouer » dans l'homme et donc être connu de lui, l'homme ne pouvant connaître que ce qui s'est joué en lui. Cet invisible ne peut donc être connu par l'homme que par l'intermédiaire des choses visibles. L'homme religieux va se servir des choses visibles pour exprimer les choses invisibles qu'il a pu percevoir, à travers ses expériences spirituelles. Dans les religions révélées, par contre, nous voyons l'Invisible se servir des choses sensibles comme d'un langage, pour parler au cœur de l'homme et se faire connaître de lui.

Nous avons donc là un double cheminement: du visible à l'Invisible, de l'Invisible au visible, comme nous l'explique ici Marcel Jousse:

> « Ne disposant que de gestes matériels concrets - abstractivement intellectualisés, sans doute, mais demeurant quand même des décalques mimismologiques et objectifs du monde visible - l'homme va s'efforcer, par leur intermédiaire, de mimer les actions et interactions du monde invisible.
> « C'est d'ailleurs à peu près de cette manière qu'ils vont, les êtres du monde invisible, procéder quand ils cherchent à se révéler à lui. Ils ne le peuvent logiquement, en effet, qu'en faisant « agir », d'une façon insolite et étonnante, les « actions » coutumières et banales de l'univers visible. » [148]

La mécanique du tonnerre

Prenons comme exemple du cheminement du visible vers l'Invisible, le cas de l'homme en face du tonnerre. Cette redoutable force naturelle se manifeste à l'homme de façon audible par le grondement et de façon visible par les éclairs. L'homme intussusceptionne les actions du tonnerre, l'action audible et l'action visible.

Face à l'action audible et par transposition gestuelle, l'homme ressent une analogie gestuelle avec une autre action audible qu'il a déjà intussusceptionnée: celle de la voix d'un homme en colère. Le grondement du tonnerre devient donc pour lui celui d'une voix en colère. Mais une voix suppose une personne qui l'émet et cette voix du tonnerre vient du ciel, séjour des dieux. Le grondement du tonnerre sera donc perçu comme la voix d'un dieu en colère. La Bible se fait l'écho de cette interprétation universelle:

> « Voix de YHWH sur les eaux
> le Dieu de gloire tonne;
> YHWH sur les eaux innombrables,
> voix de YHWH dans la force,
> voix de YHWH dans l'éclat.
>
> « Voix de YHWH, elle fracasse les cèdres
> YHWH fracasse les cèdres du Liban
> il fait bondir comme un veau le Liban
> et le Siryôn comme un bouvillon.
>
> « Voix de YHWH, elle taille des éclairs de feu
> Voix de YHWH, elle secoue le désert. »
> (Psaume 29)

[148] Marcel JOUSSE, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, 1978, p. 54.

Par ailleurs, la manifestation visible du tonnerre, c'est-à-dire les éclairs, évoque gestuellement, par leur éclat et leur impact, les flèches d'un guerrier. D'où cette autre transposition gestuelle, dont la Bible se fait également l'écho:

« YHWH tonna des cieux,
le Très Haut fit entendre sa voix.
Il décocha ses flèches et mit en fuite,
lança l'éclair et mit en déroute. »
(Psaume 17)

L'hominisation des gestes de la Nature

Toutes les forces de la nature ont été ainsi « hominisées » par l'homme, c'est-à-dire comparées aux actions de l'homme et attribuées aux êtres invisibles, assimilés à des hommes. Nous avons ainsi une explication anthropologique de ce qu'on appelle: animisme ou anthropomorphisme. Marcel Jousse rejette, quant à lui, ces dénominations de « professeurs algébrisés » et préfère parler d'hominisation:

« Surtout, n'allez pas nous secouer ces choses vivantes avec des mots comme animisme. Non, animisme est simplement un mot de professeur algébrisé qui essaie de comprendre la vie alors qu'il est mort. Mais tout est vivant, si vous le jouez dans vos muscles vivants. C'est l'expression de la chose imprimée dans l'homme. On le disait jadis dans les philosophies latines: *adequatio mentis et rei*. Elle est là, cette adéquation: je saisis les choses dans mes membres vivants. Ne parlez pas d'animisme mais parlez de langage vivant, gestuel et expressif. » [149]

Le tonnerre, manifestation de Dieu

Le tonnerre nous fournit également un exemple du deuxième cheminement, celui où l'Invisible va se servir du tonnerre pour se révéler. Nous en avons une merveilleuse illustration, dans la théophanie du Sinaï:

« Or le surlendemain, dès le matin,
il y eut des coups de tonnerre, des éclairs
et une épaisse nuée sur la montagne
ainsi qu'un très puissant son de trompe
et, dans le camp, tout le peuple trembla.

Moïse parlait
et Dieu lui répondait dans le tonnerre. »
(Ex 19, 16 et 19)

« Lorsque vous eûtes entendu cette voix
sortir des ténèbres
tandis que la montagne était en feu
vous tous, chefs de tribus et anciens,
vous vîntes à moi et vous me dîtes:
« Voici que YHWH notre Dieu nous a montré
sa gloire et sa grandeur
et que nous avons entendu sa voix du milieu du feu.
Nous avons vu aujourd'hui
que Dieu peut parler à l'homme
et l'homme rester en vie.

[149] Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 13 décembre 1934, 2ème cours, *Le génie et l'algébrisation du geste*, p.26 et *Sorbonn*e, 1 mars 1934, 11ème cours, *La métaphore comme outil scientifique et littéraire*, pp. 202-204.

Et maintenant pourquoi devrions-nous mourir ?
Car ce grand feu pourrait nous dévorer
si nous continuons à écouter la voix de YHWH notre Dieu
et nous pourrions mourir.
Est-il en effet un être de chair qui puisse rester en vie
après avoir entendu la voix du Dieu vivant
parlant au milieu du feu ? »
(Dt 5, 23-26)

Paysannisme analogique et Symbolisme

Dans l'Ancien Testament, d'ailleurs, nous voyons souvent Dieu se manifester à travers le tonnerre, les éclairs, la nuée, et surtout le feu.

C'est ainsi que nous voyons Dieu conclure une alliance avec Abraham, en passant sous forme « de fournaise de fumée et de flamme de feu », entre les animaux partagés en deux par Abraham (Gn 15, 10-17).

Nous voyons également Dieu se révéler à Moïse, dans le buisson ardent:

« L'Ange de YHWH lui apparut, dans une flamme de feu,
du milieu d'un buisson. »
(Ex 3, 2)

Et l'épître aux Hébreux nous en avertit:

« Notre Dieu est un feu consumant. »
(He 12, 29)

Denys l'Aréopagite nous explique d'ailleurs pourquoi le feu convient parfaitement à la divinité:

« Le feu sensible, est, pour ainsi dire, partout présent, il illumine tout sans se mêler à rien et tout en demeurant totalement séparé. Il brille d'un éclat total et demeure en même temps secret, car en soi il reste inconnu hors d'une manière qui révèle son opération propre. On ne peut ni supporter son éclat ni le contempler face à face, mais son pouvoir s'étend partout, et là où il naît il tire tout à soi, faisant dominer son acte propre. Par cette transmutation il fait don de soi à quiconque l'approche si peu que ce soit: il régénère les êtres par sa chaleur vivifiante, il les éclaire par ses éclatantes illuminations, mais en soi il demeure pur et sans mélange. Il a le pouvoir de décomposer les corps sans subir lui-même aucune altération. Il agit vivement. Il vit sur les hauteurs, il échappe à toute attraction terrestre, il se meut sans cesse, il se meut lui-même et il meut les autres. Son domaine s'étend partout, mais il ne se laisse enfermer nulle part. Il n'a besoin de personne. Il s'accroît insensiblement, manifestant sa grandeur en toute matière qui l'accueille. Il est actif, puissant, partout invisible et présent. Négligé, il semble qu'il n'existe pas. Mais sous l'effet de ce frottement qui est comme une prière, il apparaît brusquement avec toutes ses qualités propres, bientôt on le voit prendre un irrésistible essor et c'est sans rien perdre de soi qu'il se communique joyeusement autour de lui. On trouverait encore plus d'une propriété du feu qui s'applique comme une image sensible, aux opérations de la Théarchie. Les connaisseurs de la sagesse divine le savent bien, lorsqu'ils attribuent des figures incandescentes aux essences célestes, révélant ainsi en quoi elles assument la forme et, autant qu'elles peuvent, la ressemblance de Dieu. » [150]

Ce texte est très intéressant parce qu'il nous montre que si le feu convient particulièrement pour révéler la divinité, ce n'est pas par un seul de ses gestes caractéristiques ou transitoires, mais bien par l'ensemble de ses propriétés. On voit bien ici que c'est geste après geste que le feu nous révèle tout le mystère de la divinité. Il n'y a pas ici, entre le feu et la divinité, simple comparaison

[150] PSEUDO-DENYS l'Aréopagite, *Oeuvres complètes: La Hiérarchie céleste*, Aubier 1943, pp. 237-238.

fortuite, mais un correspondance étendue, développée, geste par geste que nous appellerons *transposition analogique* ou *analogie*.

A ce niveau d'exploration de l'Invisible, le Paysannisme analogique de Marcel Jousse dépasse la simple comparaison, métaphore ou allégorie poétique ou pédagogique et devient *symbolisme*. Il n'y a donc symbolisme véritable que s'il y a analogie, c'est-à-dire correspondance geste par geste entre la réalité visible et la réalité à laquelle elle renvoie.

Avoir l'intelligence d'un symbole suppose donc tout un travail d'analyse des correspondances geste par geste, tel qu'il est pratiqué, par exemple, par Jean-François Froger et Michel-Gabriel Mouret

Nous sommes donc loin d'un simple rapprochement, quasi artificiel et presque conventionnel, entre réalité visible et réalité invisible. Une analogie gestuelle aussi étendue laisse d'ailleurs pressentir qu'il existe entre chose visible et chose invisible, bien autre chose qu'un rapprochement fortuit : une véritable identité ontologique. Telle est en tout cas la conviction de certaines pensées religieuses qui vont beaucoup plus loin dans ce domaine, que la pensée courante ou psychanalytique, pour qui le symbole peut n'être qu'une « métaphore de l'éternel ».

« Le mot « symbole » (en grec: *symbolon*) dérive du verbe *symballo*. De tout temps il a donné lieu à des définitions et à des interprétations extrêmement diverses. Toutes s'accordent cependant sur un point: il faut entendre par là quelque chose qui implique, derrière le sens visible, objectif, un sens invisible, plus profond et caché. Selon Doering, « les symboles sont des métaphores de l'éternel utilisant les formes du transitoire; en eux, les deux éléments sont fondus et confondus en une unité de sens ». »[151]

C'est pourquoi, lorsque nous affirmons qu'il n'y a symbolisme véritable que s'il y a analogie, nous postulons d'abord une véritable identité ontologique entre chose visible et chose invisible, d'où découle une correspondance, geste par geste, qui permet, à travers la chose visible, de connaître en profondeur, la chose invisible.

3.2.3 Les deux « mains » de l'intellection

L'intellection est donc l'aptitude à lire ce qu'il y a en soi, pour créer des liens entre toutes ces choses qui sont en moi. Cette création de liens résulte, nous l'avons vu, d'un balancement continuel des gestes des uns aux gestes des autres, pour aboutir, grâce à la comparaison et à l'opposition, à la conceptualisation et à la transposition.

Ce balancement des gestes est signifié analogiquement par le balancement corporel de droite et de gauche. Mais ce balancement corporel de droite et de gauche est indissociablement un balancement des deux mains. Ce sont elles qui jouent un rôle essentiel dans la pensée du paysan, ce sont elles qui jouent un rôle essentiel dans la pensée de l'homme.

« L'homme pense parce qu'il a une main. » avait dit Anaxagore, « L'homme pense parce qu'il a deux mains. » corrige Marcel Jousse. En effet, de même que les deux mains sont nécessaires pour peser, de même les deux mains sont nécessaires pour penser.

« Le progrès de la civilisation s'est produit par une action réciproque de la main sur l'esprit et de l'esprit sur la main. Pour restituer la mentalité des [peuples spontanés], il faut donc retrouver les mouvements de leurs mains, mouvements où leur langage et leur pensée étaient inséparables. De là l'expression hardie, mais significative, de « concepts manuels ». L'[homme encore spontané], qui ne parlait pas sans ses mains, ne pensait pas non plus sans elles, [comme beaucoup d'entre nous *pratiquement* ne pensent guère sans gestes sémiologiques laryngo-buccaux ou auriculaires].

[…]

[151] J. JACOBI, *Complexe, archétype et symbole*, Delachaux et Niestlé, p. 68.

« Par exemple, Cushing montre comment l'extrême spécialisation des verbes, [c'est-à-dire des actions mimées, que nous constatons] partout dans les [gesticulations sémiologiques laryngo-buccales des peuples spontanés], est une conséquence naturelle, [une transposition], du rôle que les mouvements des mains jouent dans leur activité mentale. » [152]

Ce sont les mains qui, en mimant les actions caractéristiques des choses, permettent de mieux saisir les analogies gestuelles. Mais non seulement les mains sont là pour comparer et opposer, mais aussi, elles sont là pour nous signifier que l'intellection est duelle.

En effet, de même que l'on peut dire que l'analogème de la pensée, c'est la pesée, de même on peut dire que l'analogème de l'intellection qui produit la pensée, ce sont les deux mains, ces deux mains dont la fonctionnalité n'est pas identique.

Symboliquement, la main droite est masculine et la main gauche est féminine. C'est sans doute pour nous rappeler que l'intellection humaine, dont les mains sont l'analogème, pour être humainement complète et humanisante, doit être duelle, tout en ne faisant qu'un. L'intellection humaine doit être, à la fois, masculine et féminine.

Cela rejoint ce que nous enseignent les neuro-sciences sur la spécialisation fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux. La masculinité de l'intellection est celle du cerveau gauche et la féminité de l'intellection est celle du cerveau droit.

Synthèse et analyse

Développons deux aspects de cette dualité cerveau droit-cerveau gauche : l'aspect synthèse et analyse, l'aspect raison et intuition.

Généralisation et spécialisation, synthèse et analyse, globalisation et partialisation, sont les deux pôles non pas successifs et découpés mais simultanés du fonctionnement cérébral. Il semble bien que la perception visuelle ou auditive fonctionne selon ces deux pôles:

« La rétine traite les informations reçues de deux manières différentes mais complémentaires. Sa partie centrale ou *fovéa* est orientée vers le détail, et son champ visuel est très restreint: en regardant un mot de cette page, on peut tracer les contours de mots perçus avec netteté. La partie périphérique de la rétine donne au contraire une vue générale qui ne précise pas les détails. Ces deux modes de perception analytique ou synthétique se complètent parfaitement et nécessairement. La seule vision analytique ne permettraient pas d'évoluer ou seulement à l'aide d'incroyables manœuvres. » [153]

Il en est de même pour les apprentissages moteurs complexes dont relève la Récitation rythmo-pédagogique de Marcel Jousse:

« Les apprentissages moteurs complexes... se font à partir d'une image mentale globale et non à partir d'une juxtaposition de mouvements simples. Cela veut dire que l'enseignement d'un tel mouvement ne doit pas comprendre une succession d'apprentissages simples qui seraient ensuite recombinés: ce processus est inefficace. il est nécessaire que l'apprenant se fasse une image motrice globale du mouvement à effectuer pour pouvoir apprendre à le faire. N'en est-il pas ainsi pour les apprentissages intellectuels ?

« On peut le penser en examinant les résultats obtenus dans la didactique des langues de conception lozanovienne ou dans d'autres domaines relevant de la même pédagogie. un des principes de base de Lozanov est précisément cette adéquation de la pédagogie au mode de fonctionnement cérébral.

« Il est bien connu, écrit-il, que dans des conditions normales l'activité analytico-synthétique est accomplie simultanément; il n'existe rien qui ressemblerait à une étape purement analytique ou à une étape purement synthétique. Cette connexion simultanée et indissociable des processus physiologiques a sa manifestation psychologique propre. Elle souligne également les lois de la connaissance: du général au

[152] Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs,* AMJ, 1981, pp. 151-152.
[153] Gabriel RACLE, *La pédagogie interactive,* Retz, p. 61.

particulier, mais comme un élément du tout, et du particulier au général, comme la structure rationnelle unitaire des éléments. Mais ces lois naturelles sont souvent contournées dans la pratique pédagogique de la façon suivante:

- les éléments sont étudiés séparément, isolés du tout porteur de signification. Ils sont automatisés par des exercices fatigants et après seulement, ils sont regroupés et systématisés pour faire un tout;

- l'ensemble est étudié sans que l'attention soit portée sur ses composantes, ce qui ouvre la porte aux erreurs.

« Dans les deux cas, on a brisé le processus de la simultanéité naturelle de l'analyse et de la synthèse. » [154]

« L'habitude d'observer et de rejouer la grande mimodramatique des choses, d'être en souplesse obédientielle aux interactions du réel *un et multiple,* prépare le chercheur aux grandes synthèses scientifiques.

« Le milieu social, sous prétexte de spécialisations, ne nous offre qu'un réel découpé en tranches: psychologie, ethnologie, linguistique, etc. Seule, l'habitude de jouer le réel en sa vivante complexité nous convainc qu'il n'y a qu'un seul réel qui n'est découpé, pour l'étude, que par notre faiblesse. Et celui qui aura l'habitude de la mimodramatique reprendra toutes ces spécialisations découpées et les rejouera dans des synthèses...

« Synthèse, mais aussi recherche aiguë du détail, parce que quiconque a le sens de la synthèse sent bien qu'elle n'est qu'un imbrication de choses extraordinairement fines et précises. De là pourquoi on est stupéfait de voir que les plus grands synthétistes ont été, en même temps, les analystes les plus subtils.

« C'est une erreur de croire que le sens de la synthèse empêche le sens du détail précis, de l'analyse aiguë. Bien au contraire. Ce sont les fausses mécaniques synthétistes qui nous dérivent hors des conséquences normales.

« Le véritable observateur fait la synthèse d'abord, car il ne peut rien observer qui ne fasse partie d'un tout. Mais après, il revient vérifier et confirmer chacun des gestes dans le détail. Alors se fait la vérification. » [155]

Le globalisme de la récitation rythmo-pédagogique

Le mot global s'applique enfin à la récitation rythmo-pédagogique de Marcel Jousse.

D'abord parce qu'elle met en œuvre l'irradiation: ce qui se joue dans l'œil de l'appreneur des gestes de l'enseigneur rejoue dans tout le corps et les mains de l'appreneur par le rejeu corporel-manuel; ce qui se joue dans l'oreille de l'appreneur des paroles de l'enseigneur rejoue dans la gorge de l'appreneur par le rejeu laryngo-buccal.

Ensuite, parce que la récitation rythmo-pédagogique fait appel à la totalité de l'Anthropos par la synergie du balancement, du rythme, du geste corporel-manuel, du geste laryngo-buccal, de la mélodie.

A ce sujet, signalons que si Jousse a parlé, au début de sa carrière professorale, de récitation de « style oral » pour des raisons de convenance sociale, à la fin de sa carrière professorale, il parlait de récitation de « style global »:

« J'ai commencé par là (le style oral) mes publications parce que je considérais que c'était la façon la plus sûre d'accrocher un certain nombre de travailleurs. Et actuellement, quand on parle de moi, on dit: « Ah oui, celui qui a trouvé le Style oral ! » plus exactement, c'est celui qui a découvert l'Anthropologie du Mimisme. C'est cela qui doit servir de facteur commun à toutes mes œuvres.

« Mais c'est seulement maintenant que je vous montre comment le Style oral vient jouer après le Style oculaire, irradiant en Style global et se spécialisant en Style manuel et en Style laryngo-buccal, que j'appelle le Style oral.

---

[154] Gabriel RACLE, *La pédagogie interactive,* Retz, pp. 61-62.

[155] Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie,* 17 février 1936, 13ème cours, *L'explication mimodramatique chez l'enfant,* cité dans *L'Anthropologie du geste,* Gallimard, 1974, pp. 23-24.

« C'est qu'en effet, nous avons un mécanisme mimismologique dans toutes nos fibres. » [156]

« Quand il a fallu « nommer » ces mécanismes de **style oral** dont tous les mimèmes étaient vivants en moi, j'ai dû chercher longtemps. Après le **style oral** qui se fait sur la bouche, il y eut à coiffer d'un terme précis l'expression du corps tout entier et j'ai parlé de **style corporel-manuel**. J'ai choisi, surtout depuis cette année (1952) le terme de **style global** parce que finissant en « al » comme style oral et plus facile à manier. Mais j'avoue que cela ne s'est pas trouvé tout seul. » [157]

Ce globalisme de la récitation rythmo-pédagogique est déroutant pour les élèves débutants qui se sentent perdus par cette complexité. Elle est d'ailleurs souvent battue en brèche par des gens qui se réclament de Marcel Jousse mais qui « laissent tomber » tel ou tel élément de l'ensemble ou diffuse cette méthode par des audiocassettes. Pourtant ce globalisme est pédagogiquement essentiel.

La loi de Ribot-Jousse sur la mémoire

Tout d'abord, ce globalisme de la récitation rythmo-pédagogique est conforme à la loi de Ribot-Jousse de la mémoire:

« Un état psycho-physiologique est d'autant plus facile à faire renaître qu'il importe avec lui un plus grand nombre d'éléments moteurs. »

Plus la mémorisation est globale plus elle se monte efficacement et perdurablement. Le milieu ethnique palestinien nous relate, à ce sujet, une anecdote, tout à fait significative et révélatrice, de la compréhension que ce milieu avait des lois de la mémoire:

« Berouyâ, femme de Rabbi Meïr, trouva un Talmîd
qui apprenait à voix basse.
Elle le heurta du pied
et elle lui dit:

« Si (ta Tôrâh) est modelée
dans tes 248 membres
celle-ci se gardera.
Et si ta Tôrâh n'est pas modelée
dans tes 248 membres
celle-ci ne se gardera pas. »

La synergie des deux hémisphères cérébraux

Mais la nécessité pédagogique de ce globalisme est aujourd'hui confirmée par les découvertes de la neuropédagogie sur le fonctionnement cérébral. On sait aujourd'hui que nos deux hémisphères cérébraux n'ont pas les mêmes fonctions. (cf. document annexe p. 19). Mais cette spécialisation fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux ne doit pas faire oublier que ces deux hémisphères travaillent en synergie et que l'efficacité de l'apprentissage dépend de leur mise en œuvre simultanée. C'est certainement l'une des raisons profondes de l'échec scolaire: notre pédagogie privilégie démesurément l'hémisphère gauche au détriment de l'hémisphère droit.

Il en résulte que d'une part, les élèves qui fonctionnent surtout avec l'HD sont perdus; d'autre part, on mutile tous les enfants en ne sollicitant que la moitié d'eux-mêmes.

C'est ici que l'on peut souligner l'intérêt des découvertes de La Garanderie sur la Gestion mentale. Dans la saisie puis le traitement des informations, nous utilisons surtout les registres auditif-verbal et visuel,dans des proportions variables selon les individus.

[156] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 19 février 1953, 6ème cours, *Les mimodrames de style oral,* p. 150.
[157] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 21 février 1952, 7ème cours, *L'anthropologie du mimisme et le rythme oral,* p. 157.

On peut remarquer que ces deux registres ont des caractéristiques qui ressemblent à celles des deux hémisphères cérébraux. On peut donc penser que chaque registre est plus spécialement régi par un des deux hémisphères: l'auditif-verbal par l'HG, le visuel par l'HD.

Antoine de la Garanderie nous montre que si on est rarement un auditif pur ou un visuel pur, on a toutefois une tendance vers la prépondérance de l'un des registres. Cela peut conduire à l'inadaptation face à une tâche, parce que cette tâche pour être conduite à bien nécessite la mise en œuvre de tel registre alors que l'exécutant met en œuvre l'autre registre ; ou bien parce que la tâche demande la mise en œuvre des deux registres et que l'on s'obstine à n'en utiliser qu'un.

Celui qui est le mieux adapté à une tâche est celui qui se sert indifféremment des deux registres et qui sait faire appel au registre adapté à la tâche. Nous retrouvons là, la nécessité de la synergie des deux hémisphères et celle du globalisme.

La synergie des deux hémisphères dans la Récitation rythmo-pédagogique

La récitation rythmo-pédagogique est conforme au fonctionnement cérébral parce qu'elle sollicite les deux hémisphères cérébraux:

HG	HD
oreille	œil
langage	mélodie
langage	corporage

La récitation rythmo-pédagogique est aussi conforme au fonctionnement cérébral parce que, aussi et surtout, elle fait travailler les deux hémisphères en synergie. Cette synergie se réalise de deux manières dans la récitation: par le caractère synthétique-analytique du travail de l'apprenage et par l'homorythmie.

Le travail de l'apprenage est synthétique-analytique. En effet, on ne fait pas apprendre d'abord le texte, puis la mélodie, puis le geste, puis le balancement. On donne tout ensemble d'abord quitte ensuite à travailler à part tel ou tel élément. De même, on fait apprendre schème rythmique par schème rythmique que l'on imbrique ensuite progressivement.

L'homorythmie de la récitation est la coïncidence des explosions énergétiques du balancement corporel, du geste corporel-manuel, du geste laryngo-buccal.

Science et religion

Sans exagérer cette spécialisation fonctionnelle des hémisphères cérébraux et en insistant sur leur complémentarité, il nous semble pouvoir affirmer que la masculinité de l'intellection préside plutôt à l'élaboration de la science et de la technologie, et que la féminité de l'intellection préside plutôt à l'élaboration de l'art et de la religion.

Les Mondes visible et invisible sont les rejeux humano-divins de l'Homme-Dieu. Comme le langage de l'homme, qui en est l'analogème d'ailleurs, ce rejeu humano-divin peut être étudié par l'homme, dans ses structures ou dans sa signification. On peut, en effet, s'intéresser à la manière dont les choses sont dites ou s'intéresser aux choses qui sont dites. Il en est de même face à un tableau de maître. On peut en étudier la toile, la peinture, le cadre, chercher les techniques utilisées, les circonstances de l'œuvre… On peut aussi se mettre en admiration devant elle et essayer de percevoir ce que cette œuvre nous révèle de l'artiste.

Ces deux modes de connaissance ne sont pas contradictoires, ils représentent les deux « mains » de l'intelligence humaine. Malheureusement, l'homme a tendance souvent à privilégier une main au détriment de l'autre, une connaissance au détriment de l'autre.

S'il privilégie le premier aspect de la connaissance du Réel, il développe la connaissance dite plutôt scientifique ou technique. S'il privilégie le second aspect de la connaissance du Réel, il développe la connaissance dite plutôt poétique ou religieuse.

3.3. Le balancement haut-bas de l'inspiration

Le balancement haut-bas ne s'effectue plus entre les points cardinaux, qui symbolisent le monde d'En Bas, par le chiffre 4 et l'horizontalité des deux axes. Le balancement haut-bas s'effectue dans la verticalité et tend à relier la terre et le ciel, c'est-à-dire symboliquement le monde d'En Haut et le monde d'En Bas.

Il y a, en effet, une dimension verticale de la connaissance humaine qui lui est consubstantielle : celle de la Révélation, même si notre esprit moderne, imbu de scientisme, tend à la négliger, voire même à la nier, tandis que certains milieux ethniques traditionnels l'ont toujours perçu et vécu.

Les limites de la transposition humaine

Le geste caractéristique de l'homme, c'est d'être celui qui se tient véritablement debout, comme un lien entre deux mondes : celui d'En Bas et celui d'En Haut. Et, par la transposition de gestes, en s'appuyant sur les choses du monde d'En Bas, l'homme peut s'élever jusqu'à certaines réalités du monde d'En Haut. A travers le réel visible, l'intelligence humaine peut donc accéder à une certaine connaissance de Dieu, par le jeu de ses propres forces, sans éclairage particulier de Dieu. Mais ce qu'il peut connaître ainsi, à travers les œuvres de Dieu, c'est son existence et sa puissance créatrice.

« Ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste:
Dieu, en effet, le leur a manifesté.
Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde
se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres:
son éternelle puissance et sa divinité,
en sorte qu'ils sont inexcusables,
puisque, ayant connu Dieu,
ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu,
gloire ou actions de grâces,
mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements
et leur cœur inintelligent s'est enténébré. »
(Rm 1, 19-21)

De fait nous voyons que, pendant des siècles, des hommes ont reconnu l'existence de dieux, mais en se trompant, soit en adorant les forces de la Nature (fétichisme), soit en adorant des idoles faites de mains d'hommes (idolâtrie), soit en les confondant avec des hommes et en leur attribuant qualités et vices des hommes (mythologie).

D'autres, sans tomber dans le fétichisme ou l'idolâtrie, ont enseigné la non-dualité de Dieu et du créé (bouddhisme), sans parvenir à la connaissance véritable de Dieu, en tant que Parlant qui ne fait qu'un avec sa Parole, dans le Souffle qui les unit, tout en restant personnes distinctes.

D'autres enfin, et spécialement aux temps modernes, ne reconnaissent plus l'existence d'un Dieu créateur et n'ont même plus de religion naturelle.

C'est qu'en effet, l'intelligence humaine, livrée à elle-même, ne peut accéder à la connaissance véritable de Dieu qui est, non seulement, créateur en tant que fabricant, mais créateur en tant qu'enseigneur, avec les trois grands mystères qui en découlent: mystère de la Trinité, mystère de l'Incarnation, mystère de la Rédemption.

Pour accéder à la connaissance du vrai Dieu, l'intelligence humaine a besoin de la Sagesse. La Sagesse est le rejeu, non plus du réel visible directement, mais le rejeu du rejeu d'autres hommes. En effet, à certains hommes choisis par lui, Dieu a donné le pouvoir, par le rejeu du réel

visible, de pressentir quelque chose de son vrai mystère, son unicité d'abord et sa transcendance, la puissance de sa Parole.

Cette expérience forte reçue de Dieu, ces hommes l'ont transmise par l'intermédiaire de traditions de style global, éventuellement mises par écrit partiellement. En recevant ces traditions et en les rejouant, d'autres hommes peuvent ainsi parvenir à la connaissance du vrai Dieu.

La Sagesse est cette connaissance supérieure donnée à l'homme, par le rejeu de ces traditions de style global. Pour les Juifs et les chrétiens, par exemple, cette Sagesse n'est autre que la Tôrâh donnée par les anges à Moïse.

« Tout cela n'est autre que le livre de l'alliance du Dieu Très-Haut,
la Tôrâh promulguée par Moïse,
laissée en héritage aux assemblées de Jacob.
C'est elle qui fait abonder la sagesse comme les eaux du Phisôn,
comme Le Tigre à la saison des fruits;
qui fait déborder l'intelligence comme l'Euphrate,
comme le Jourdain au temps de la moisson;
qui fait couler la discipline comme le Nil,
comme le Gihôn aux jours de vendange. »
(Si 24, 23-27)

Or, précisément, cette Sagesse contenue dans la Tôrâh procède d'une improvisation orale par Inspiration venue d'En Haut et se transmet par récitation orale.

Inspiration, improvisation, récitation

Habitués dans notre culture occidentale à considérer la Bible comme un monument écrit, on a tendance à oublier son origine essentiellement orale [158] et à ne plus saisir le lien gestuel profond existant entre l'Inspiration de l'auteur sacré et sa respiration-improvisation. Les auteurs sacrés, avant d'être, s'ils l'ont jamais été, des écrivains, sont d'abord et avant tout des improvisateurs oraux, improvisant sous la dictée d'un Souffle venu d'En Haut.

« Le mécanisme de cette activité constructrice est mystérieux, et tout ce qui est mystérieux, dans ces civilisations, est d'origine divine. Aussi quand quelqu'un se sent poussé, soit à improviser des paroles, soit à improviser des actions dont il ne se croyait pas capable, il se disait: « Il y a un dieu en moi et c'est ce dieu qui me dicte ». Et nous verrons qu'à peu près toutes les épopées, ou plus exactement toutes les récitations, soit historiques, soit théologiques, commencent par là.

Chante-moi ô déesse ce que je vais avoir à dire
Dis-moi ô muse, le sujet que je dois traiter, et donne-moi les formules.

« Nous comprenons cela et nous allons le voir dans le cas d'Homère. C'est une chose qui m'avait très frappé lorsque j'ai commencé à étudier Homère, cette croyance dans son impuissance personnelle. Actuellement, lorsque je vous parle, en laïque que je suis - et vous comprenez en quel sens je le dis - je sens bien que c'est moi qui suis l'auteur de ce que je vais dire, je le sens trop bien, hélas ! En revanche, dans ces milieux-là, qui ont reçu toute une série de gestes préformés, qui n'ont plus qu'à laisser jouer des automatismes qui sont admirablement montés, le doute peut venir et quand on entend les improvisateurs basques, on ne peut pas s'empêcher de leur demander: « Comment faites-vous pour improviser ? » Et celui dont je vous parle souvent, Matxin Irabola, sur lequel je voudrais pouvoir écrire un livre, un jour me disait, avec les deux ou trois mots de français qu'il savait: « Que voulez-vous, je ne sais pas comment j'improvise » et mettant sa main sur la poitrine: « Quand ça cause là, je parle ».

[158] cf. Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie globale : du texte écrit au geste global,* DésIris, 2000.

« C'est cette « parole qui cause là », qui est quelque chose d'extrêmement mystérieux pour eux. Ils ne se sentent pas les auteurs de ce qu'ils disent parce qu'ils ont des outils beaucoup mieux façonnés que les nôtres.

« Nous autres, nous avons cassé toutes nos phrases. Nous devons ajuster à chaque instant le mot qui va prolonger tel autre mot. Tandis que là, l'improvisation se fait beaucoup plus facilement et c'est précisément cela qui m'a amené à découvrir le Style oral d'Homère d'abord et tous les autres styles: palestinien et autres. Ce sont des styles formulaires. Alors là, on se sent beaucoup plus poussé que nous. Ils sont « joués » pourrait-on dire. » [159]

Cette conviction d'être inspirés résulte, à la fois, de leur propre surprise devant la beauté de leur improvisation et de la sensation physique qu'ils ont d'être poussés intérieurement à le dire. Cette sensation physique est constituée par une sorte de voix intérieure qui « parle », soit dans l'oreille, soit dans la gorge, soit dans le cœur de ces improvisateurs.

« Pour certains types auditifs, ce sera une voix qui va résonner soit dans l'oreille, soit dans la gorge. Il y a là un phénomène d'hyper-autophasie que nous retrouvons dans la psycho-pathologie, mais que nous trouvons dans les milieux de style oral à l'état normal. L'expression de la pensée est pour ainsi dictée. » [160]

« C'est que le langage peut n'être pas seulement une chose parlée mais aussi une chose écoutée. Si bien que l'improvisateur, s'il n'est pas un pur laryngo-buccal, mais est du type auriculaire, va sentir se jouer la dictée sur ses muscles facilitants et alors, il écoute, il entend et répète...

« Ces types auriculaires entendent, avant de l'articuler, la parole leur retentir aux oreilles. Ceux-là auront effectivement plus de difficultés à s'exprimer que celui qui joue de toute première gesticulation, de tout premier muscle, toutes ses formulations dans sa bouche.

« Il y a là un transfert assez curieux entre le mécanisme auriculaire et le mécanisme laryngo-buccal. Pour ces individus, l'audition est le phénomène premier. De là pourquoi ils ont parlé de souffle dicteur, d'inspiration.

« Le *souffle* est la chose reçue. Nous n'avons pas de meilleure comparaison à ce phénomène que l'exemple que nous avons à chaque instant sous les yeux. Lorsqu'un enfant récite sa leçon, entouré de ses petits camarades, il a un souffle dicteur à côté de lui: c'est le camarade qui murmure les premières syllabes de la phrase à réciter. » [161]

L'Inspiration relève donc, à la fois, d'une contribution humaine et d'une contribution divine.

La contribution humaine est d'abord constituée par tout ce travail de mémorisation incessante du trésor formulaire du milieu ethnique, qui permet à chaque improvisateur d'avoir en lui des briques préparées d'avance, qu'il n'a plus qu'à assembler, sur le champ, de façon nouvelle, tel ce scribe dont parle Iéshoua de Nazareth, « qui sort du trésor de son cœur-mémoire, du nouveau fait avec de l'ancien ».

La participation divine tient à cette nouveauté que chaque improvisateur apporte dans ses improvisations. Avec les mêmes briques préparées à l'avance, un improvisateur fera du génial, là où un autre ne fera que du banal. Dans de tels milieux d'improvisation formulaire, le génie ne consiste pas à improviser du totalement nouveau, comme dans nos milieux de style écrit. Le génie consiste à agencer de façon inattendue, des formules déjà entendues, de telle manière que cet agencement nouveau soit attendu, parce que pressenti par les auditeurs, au fur et à mesure que se déroule l'improvisation.

« En face de ces improvisateurs se trouvent les récitateurs qui vont recueillir ces improvisations,

[159] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 21 décembre 1933, 3ème cours, *L'inspiration créatrice,* pp. 49-50.
[160] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 11 juin 1931, 11ème cours, *Le style écrit,* pp. 159-160.
[161] Marcel JOUSSE, *Sorbonne,* 28 avril 1932, 17ème cours, *Le souffle dicteur ou inspiration stylistique : psychologie de l'improvisation orale,* pp. 275-276.

les mémoriser et les répéter pour s'en nourrir intellectuellement et spirituellement. N'oublions pas, encore une fois, que les improvisations ont longtemps été portées par oral avant d'être éventuellement mises par écrit. Ce portage oral est capital, non seulement pour la transmission de ces improvisations, mais aussi pour leur intussusception et leur compréhension. En effet, la véritable herméneutique de ces textes sacrés de sagesse, ce ne sont pas uniquement les commentaires, qui en dégageraient la signification intellectuelle, mais la récitation orale et globale qui constitue « un acte rituel, une véritable invocation, qui imprègnent la mémoire et la langue d'une forme sacrée douée par elle-même d'une vertu divine déifiante » [162]

Le balancement haut-bas de l'inspiration-expiration

Or, improvisation et récitation sont liées à la respiration. Et, précisément, la respiration est un balancement haut-bas, par inspiration puis expiration: l'inspiration est un mouvement ascendant, l'expiration est un mouvement descendant. Pendant le même temps, le souffle suit le mouvement inverse: il descend dans l'inspiration, il remonte dans l'expiration.

L'inspiration est la partie passive, réceptive de la respiration, l'expiration est la partie active, émissive de la respiration. Respirer, c'est se laisser envahir par le souffle d'abord, puis, en s'appuyant sur le bas, s'élever vers le haut. La respiration est une incarnation du souffle, qui réalise l'union intime du corps et du souffle.

Ce balancement de haut en bas pour le corps et de bas en haut pour le souffle, permet à l'homme d'établir une relation entre le Bas et le Haut, entre Terre et Ciel, la Terre par son corps qui s'y enracine profondément, le Ciel par le souffle qui pénètre en lui. L'inspiration est donc l'analogème de l'Inspiration venue d'En Haut, et l'expiration, l'analogème de l'Improvisation et de la Récitation.

Ce n'est sans doute pas par hasard que le balancement haut-bas soit aussi celui de l'union conjugale. Par ce balancement corporel haut-bas, l'homme pénètre sa femme et la *connaît* au sens biblique.

« Pour le milieu palestinien, le mot *connaître* concerne les rapports conjugaux. Nous avons là le premier moment de connaître. » [163]

Or Marcel Jousse de nous expliquer que cette connaissance conjugale est le prototype de toute connaissance et que, lorsque nous disons connaître quelque chose, c'est par référence à l'homme qui connaît sa femme, qui constitue l'acte de connaissance par excellence.

« Il faut donc d'abord que nous commencions à savoir, - ne disons pas connaître l'Eternel, connaître YHWH, - mais savoir YHWH. C'est là où bien des fois la phrase n'est pas assez claire quand nous traduisons par connaître. Le verbe hébreu *iabâ* a le sens de connaître... Faisons bien attention: nous prenons toujours le mot connaître au point de vue métaphorique, alors qu'il s'agit précisément du point de vue réel. On dit que « tel homme connut sa femme », ce n'est pas la métaphore cela, c'est le geste premier, c'est se juxtaposer à l'objet.

« Nous avons là une sorte d'adéquation mimée, c'est de là qu'est venue ce qu'on pourrait appeler une métaphore de « connaître », c'est-à-dire intussusceptionner une chose connue. Jusqu'ici on a pris l'antécédent pour le conséquent. En Israël, tout est toujours gestuel au début. Quand vous vous trouvez en face d'une expression comme connaître: « Adam connut sa femme », dites-vous bien que ce n'est pas métaphorique, que c'est le mot « connaître » que nous allons employer après qui va être métaphorique. C'est extrêmement important. Il faut savoir que connaître quelqu'un, c'est se modeler sur lui, c'est l'intussusceptionner dans toutes ses fibres. Je connais parce que je mime, parce que justement je suis l'autre, moi-même. » [164]

---

[162] Jean BORELLA, *Le mystère du signe,* Maisonneuve-Larose, 1989, p. 23.
[163] Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste,* Gallimard, 1974, p. 96.
[164] Marcel JOUSSE, *Hautes Études,* 26 mars 1935, 17ème cours, *La nature palestinienne dans la parabole,* p. 340.

Comme la connaissance de la femme par l'homme se fait par le balancement haut-bas du rapport conjugal, de même la connaissance de Dieu se fait par le balancement haut-bas de la respiration qui sous-tend Inspiration, improvisation et récitation.

3.4. Le retour au centre

Comme le corps humain, qui s'est balancé suivant les trois axes du triple bilatéralisme : avant-arrière, droite-gauche, haut-bas, tend à venir se reposer au centre commun de ces trois axes, de même la pensée humaine, après s'être balancée suivant les trois axes de l'intussusception, de la transposition et de l'inspiration, tend à venir se reposer au centre d'elle-même. Ce retour au centre de soi-même nous est décrit avec précision par Grégoire Palamas :

« Notre âme est une essence pourvue de puissances multiples, elle a pour organe le corps qu'elle anime. Sa puissance - l'esprit, comme nous l'appelons - opère au moyen de certains organes. Or, qui a jamais supposé que l'esprit pût siéger dans les ongles, les paupières, les narines ou les lèvres ? Tout le monde s'accorde à le placer au-dedans de nous. Les avis divergent quand il s'agit de désigner l'organe intérieur. Les uns placent l'esprit dans le cerveau comme dans une sorte d'acropole; d'autres lui attribuent la région centrale du cœur, celle qui est pure de tout souffle animal. Pour nous, nous savons de science certaine que notre âme raisonnable n'est pas au-dedans de nous comme elle serait dans un vase - puisqu'elle est incorporelle - pas plus qu'au-dehors - puisqu'elle est unie au corps - mais qu'elle est dans le cœur comme dans son organe.

« Nous ne le tenons pas d'un homme mais bien de Celui qui a façonné l'homme: « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais bien ce qui en sort… car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées » (Mt 15, 11, 19). Et le grand Macaire ne dit pas autrement: « Le cœur préside à tout l'organisme. Quand la grâce s'est emparée des pâturages du cœur, il règne sur toutes les pensées et sur tous les membres. Car c'est là que se trouvent l'esprit et toutes les pensées de l'âme. » Notre cœur est donc le siège de la raison et son principal organe corporel. Si nous voulons nous appliquer à surveiller et à redresser notre raison, au moyen d'une attentive sobriété, quelle meilleure manière de le surveiller que de rassembler notre esprit éparpillé au-dehors par les sensations, le reconduire au-dedans de nous jusqu'à ce même cœur qui est le siège des pensées. C'est bien pourquoi Macaire poursuit un peu plus bas: « C'est donc là qu'il faut regarder pour voir si la grâce y a gravé les lois de l'Esprit » Où là ? dans l'organe directeur, le trône de la grâce, là où se trouvent l'esprit et toutes les pensées de l'âme, bref, dans le cœur. Tu mesures maintenant la nécessité pour ceux qui ont résolu de se surveiller dans la quiétude, de ramener, de reclure leur esprit dans leur corps et surtout dans ce corps au sein du corps, que nous appelons cœur…

« Si « le royaume des cieux est au-dedans de nous » (Lc 17, 21), comment ne s'exclurait pas du royaume celui qui délibérément s'applique à faire sortir son esprit ? « Le cœur droit, dit Salomon, cherche le sens » (Pr 27, 21), ce sens qu'ailleurs il appelle « spirituel et divin » (Pr 2, 5) et dont les Pères nous disent: « l'esprit, tout entier spirituel, est enveloppé d'une sensibilité spirituelle; ne cessons de poursuivre ce sens, tout à la fois en nous et hors de nous ».

« Vois-tu que si l'on veut se dresser contre le péché, acquérir la vertu et la récompense du combat vertueux, plus exactement les arrhes de cette récompense, le sentiment spirituel, il est nécessaire de ramener l'esprit au-dedans du corps et de lui-même. Vouloir faire sortir l'esprit, je ne dis pas de la pensée charnelle mais du corps lui-même, pour aller au-devant de spectacles spirituels, c'est le comble de l'erreur grecque (= païenne)… Pour nous, nous renvoyons l'esprit, non seulement dans le corps et le cœur mais en lui-même. Ceux qui disent que l'esprit n'est pas séparé mais uni peuvent nous jeter: « comment pourrait-on faire rentrer son esprit ? » Ils ignorent que l'essence de l'esprit est une chose et que son acte (son *énergie*) en est une autre. A vrai dire, ils ne sont pas dupes, et c'est délibérément qu'à l'abri d'une équivoque, ils se rangent parmi les imposteurs… Il ne leur échappe pas que l'esprit n'est pas comme l'œil qui voit les autres objets sans se voir lui-même. L'esprit accomplit les actes extérieurs de sa fonction suivant un mouvement longitudinal, pour parler comme Denys; mais aussi il revient à lui-même et opère en lui-même son acte quand il se regarde:

c'est ce que Denys appelle mouvement circulaire. C'est là l'acte le plus excellent, l'acte propre, s'il en est, de l'esprit. C'est par cet acte qu'à de certains moments il se transcende pour s'unir à Dieu (*Noms divins*, IV, 8).

« L'esprit, dit saint Basile, qui ne se répand pas au-dehors (il sort donc ! il lui faut donc rentrer ! écoute la suite:) revient à lui-même et il s'élève de lui-même à Dieu par un chemin infaillible. » Denys, l'infaillible épopte du monde spirituel, nous dit que ce mouvement de l'esprit ne saurait égarer. Le père de l'erreur et du mensonge qui n'a jamais cessé de vouloir dévoyer l'homme… vient de trouver des complices, s'il est vrai que certains individus composent des traités en ce sens et persuadent aux gens, et même à ceux qui ont embrassé la vie supérieure de la quiétude qu'il vaut mieux, durant la prière, tenir leur esprit hors de leur corps. Et cela au mépris de la définition de Jean dans son *Echelle céleste* : « L'hésychaste est celui qui s'efforce de circonscrire l'incorporel dans le corps ». Nos pères spirituels nous ont tous enseigné la même chose…

« Constate, mon frère, que la raison s'ajoute aux considérations spirituelles pour montrer la nécessité, quand on aspire à se posséder vraiment et à devenir de vrais moines selon l'homme intérieur, de faire rentrer et de maintenir l'esprit au-dedans du corps. Il n'est donc pas déplacé d'inviter surtout les débutants à se regarder eux-mêmes et à introduire leur esprit en eux-mêmes en même temps que le souffle. Quel esprit sensé détournerait celui qui n'est pas encore parvenu à se contempler, d'employer certains procédés pour ramener à lui son esprit ? C'est un fait que, chez ceux qui viennent de descendre dans la lice, l'esprit n'est pas plutôt rassemblé qu'il s'échappe; force leur est bien de mettre la même obstination à le ramener. Novices encore, ils ne se rendent pas compte que rien au monde n'est plus rétif à l'examen de soi ni plus prompt à s'égailler. Voilà pourquoi certains leur recommandent de contrôler le va-et-vient du souffle en le retenant un peu, de manière à retenir l'esprit, en même temps qu'ils restent sur leur inspiration. En attendant que, Dieu aidant, ils aient fait des progrès, aient purifié l'esprit, l'aient interdit au monde extérieur et puissent le ramener parfaitement dans une concentration unificatrice.

« Chacun peut constater que c'est là un effet spontané de l'attention de l'esprit: le va-et-vient du souffle se fait plus lent dans tout acte de réflexion intense. Et cela particulièrement chez ceux qui pratiquent la quiétude l'esprit et du corps. Ceux-là célèbrent vraiment le sabbat spirituel; suspendant toutes les œuvres personnelles, ils suppriment, autant que faire se peut, l'activité mobile et changeante, lâchée et multiple des puissances cognitives de l'âme en même temps que toute l'activité des sens, bref, toute activité corporelle en dépendance de notre vouloir. Quant à celles qui ne dépendent pas entièrement de nous, telle que la respiration, ils la réduisent autant qu'ils peuvent. Ces effets suivent spontanément et sans y penser chez ceux qui sont avancés dans la pratique hésychaste; ils se produisent nécessairement et d'eux-mêmes dans l'âme parfaitement introvertie.

…

« Un grand docteur a écrit que « depuis la transgression, l'homme intérieur se modèle sur les formes extérieures ». Comment dès lors celui qui veut introvertir son esprit et lui imposer, au lieu du mouvement longitudinal, le mouvement circulaire et infaillible, n'aurait-il pas grand profit, plutôt que de promener son regard de-ci de-là, à le caler sur sa poitrine ou son nombril. En se ramassant extérieurement en cercle, il imite le mouvement intérieur de son esprit et, par cette attitude du corps, il introduit dans son cœur la puissance de l'esprit que la vue répand au-dehors. S'il est vrai que la puissance de la bête intérieure a son siège dans la région du nombril et du ventre, où la loi du péché exerce son empire et lui fournit pâture, pourquoi ne pas poster là précisément, toute armée de la prière, la loi opposée à la première ? Afin d'empêcher que l'esprit mauvais expulsé par le bain de régénération ne revienne avec sept esprits plus mauvais s'y installer une deuxième fois et que la situation nouvelle soit pire que la première (Lc 11, 26). » [165]

La pensée humaine accède alors à l'étape ultime de la connaissance, qui se situe au-delà de toutes les opérations intellectuelles, et qui constitue ce que les mystiques appellent le silence de la pensée ou le nuage de l'inconnaissance ou la ténèbre, ainsi que le décrit, par exemple, Denys l'Aréopagite, dans ce très beau texte :

[165] Grégoire Palamas, *Petite Philocalie de la prière du cœur,* Seuil, 1953, pp. 203-207.

« Trinité suressentielle et plus que divine et plus que bonne, toi qui présides à la divine sagesse chrétienne, conduis-nous non seulement par delà toute lumière, mais au delà même de l'inconnaissance jusqu'à la plus haute cime des Ecritures mystiques, là où les mystères simples absolus et incorruptibles de la théologie se révèlent dans la Ténèbre dont c'est trop peu de dire que d'affirmer qu'elle brille de la plus éclatante lumière au sein de la plus noire obscurité, et que, tout en demeurant elle-même parfaitement intangible et parfaitement invisible, elle emplit de splendeurs plus belles que la beauté les intelligences qui savent fermer les yeux.

« Telle est ma prière. Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques, abandonne les sensations, renonce aux opérations intellectuelles, rejette tout ce qui appartient au sensible et à l'intelligible, dépouille-toi totalement du non-être et de l'être, et élève-toi ainsi, autant que tu le peux, jusqu'à t'unir dans l'ignorance avec Celui qui est au delà de toute essence et de tout savoir. Car c'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et parfaite que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine Suressence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout. » [166]

[166] PSEUDO-DENYS l'Aréopagite, *Œuvres complètes: La Théologie mystique*, Aubier 1943, pp. 177-178.